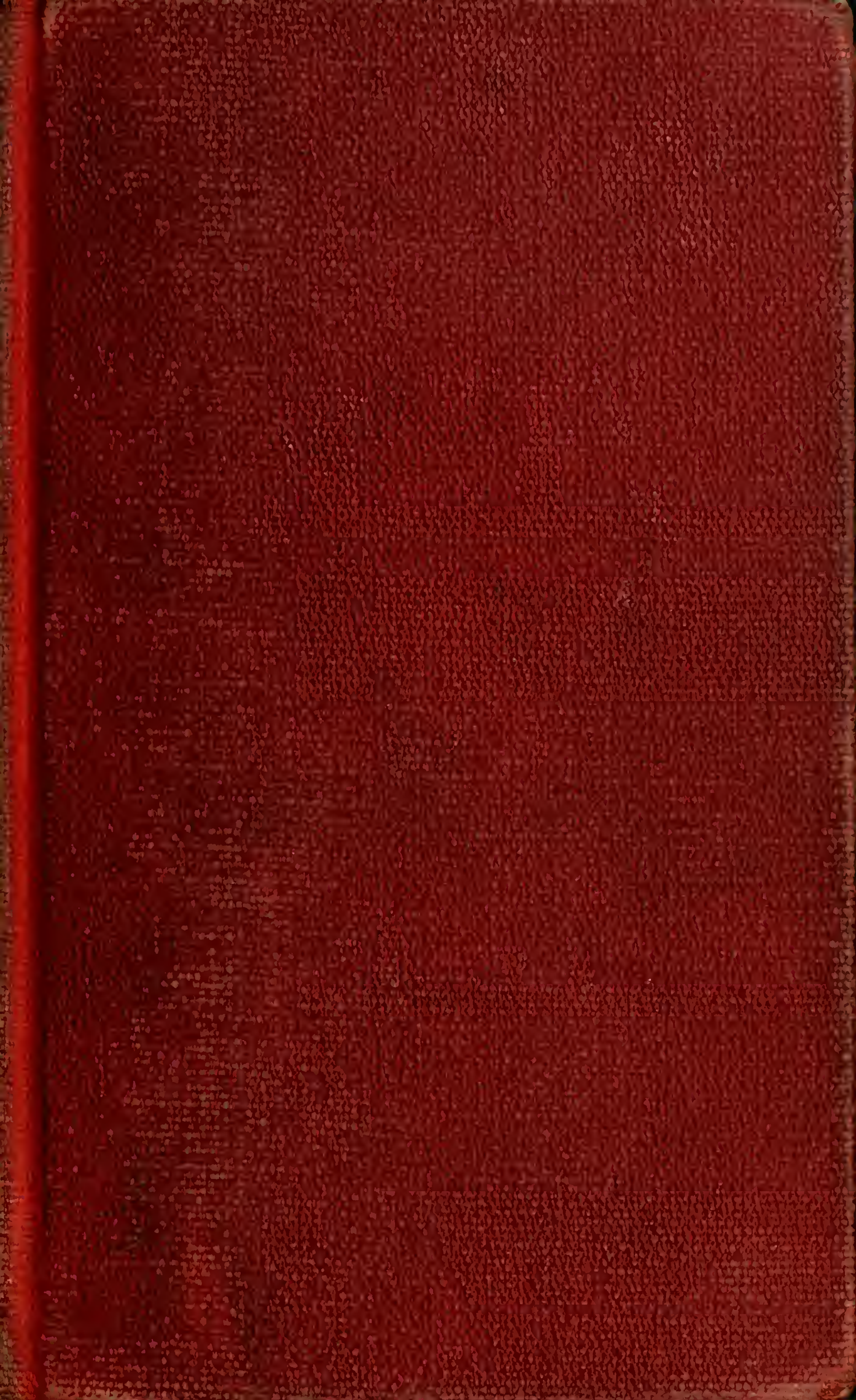


BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

3e SÉRIE IN-12





Dans l'unique bras de ce digne invalide étaient passées plusieurs couronnes qu'il portait d'un air solennel.

LES

DEUX JUMEAUX

OU

TRAVAIL ET PARESSE

PAR

Mme MANCEAU

INSTITUTRICE

Auteur de plusieurs ouvrages d'éducation.



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXIV

LES

DEUX JUMEAUX

LE LAURÉAT

Un ancien militaire de la grande armée marchait dans les rues de Paris, la tête haute, et de l'air d'un conquérant qui vient de remporter une nouvelle victoire; seulement ses habits, au lieu d'être poudreux et couverts de sang, comme cela lui était arrivé en revenant de Wagram ou d'Austerlitz, annonçaient la meilleure tenue; le ruban qui soutenait sa croix brillait du plus vif éclat, car c'était celui des grandes fêtes; et cette croix, pour lui si chère, semblait aussi resplendissante que quand il l'avait reçue des mains de l'Empereur.

C'est que, le matin même, il l'avait savonnée, passée au blanc, frottée avec plus de soin qu'une petite-maîtresse n'en exige de sa femme de chambre pour tous ses bijoux la veille d'une brillante soirée.

Les traits du digne vétéran étaient radieux, malgré la large cicatrice qui lui couvrait la moitié du visage et les rides profondes qui sillonnaient son front.

Ces rides cependant attestaient moins son grand âge que les fatigues qu'il avait éprouvées, car sa démarche était ferme et son pas accéléré.

Dans le bras qui restait à ce digne invalide étaient passées plusieurs couronnes qu'il portait d'un air solennel, en regardant de temps en temps avec amour un jeune garçon marchant à côté de lui, et tenant une liasse de beaux livres. Un autre adolescent le suivait, triste, humilié. Le premier s'aperçut du chagrin de son frère, et, sous prétexte d'alléger son fardeau, lui passa deux volumes sous le bras.

Après plusieurs détours dans les rues les plus populeuses de Paris, nos piétons entrèrent dans une petite boutique de fruiterie : le militaire, le premier, en élevant les couronnes d'un air triomphant ; le jeune garçon chargé de livres, ensuite ; et son frère, honteux, le dernier. « Victoire ! victoire ! s'écria l'invalide en passant le seuil de la porte ; Louise, ma chère Louise, embrasse ton digne fils. »

Aussitôt l'adolescent qui le suivait se précipita dans les bras de sa mère, et tous deux

confondirent un instant leurs baisers et leurs larmes.

Après cette première étreinte, deux voix se firent entendre en s'écriant : « Et Charlot ?.... »

C'était celle de la jeune mère et celle d'une vieille femme émue aussi de cette scène.

« Rien, encore rien, répondit l'invalide.

— Mais pourtant il tient de beaux livres, répliqua la vieille femme.

— Oui, mais ils sont à Pierre, reprit l'invalide : le bon garçon les a donnés à porter à son frère, afin que, devant les voisins, celui-ci ne rentrât pas au logis les mains vides.

— Quoi ! Charlot, rien, encore rien ! » Et les pleurs de joie de la jeune mère se changèrent en larmes de tristesse.

« Dame ! si l'on ne m'aime pas, moi !.... reprit le mauvais écolier.

— En effet, ajouta la vieille femme, si l'on a des préférences à sa classe, le pauvre enfant n'en est pas cause.

— Tu as tort de le défendre, Babet, reprit l'invalide : Charlot est du même âge que son frère, puisqu'ils sont jumeaux ; pourquoi n'apprend-il pas de même ? Et s'il le faisait, pourquoi ne serait-il pas récompensé comme lui ?

— Est-ce ma faute, à moi, si je n'ai pas de

mémoire comme Pierre? dit Charlot en pleurant.

— Et puis, mon frère, reprit encore la bonne grand'mère, tu sais qu'il a été souvent malade cet hiver.

— Malade! il est à présent aussi fort que Pierre, et chaque fois que je suis venu dîner avec vous, je l'ai vu manger d'aussi bon appétit.

— Cependant il est bien certain, ajouta encore la bonne Babet, que Charlot, sur chaque mois, a bien manqué l'école une ou deux semaines.

— Eh! voilà le malheur, mordié! pourquoi le laisser ainsi s'engourdir dans sa paresse?

— Mais il a été tant de fois enrhumé!....

— Eh bien! quand on est enrhumé, on tousse, on prend un bon verre d'eau fraîche le matin, on marche ensuite au grand air pour aller à l'école, et ça passe. Cela vaut mieux que de nourrir dans son lit la fièvre et surtout l'indolence.

— Mais il a eu aussi des maux de dents cruels.

— Eh! qu'en sais-tu, ma sœur? La paresse n'emploie-t-elle pas tous les moyens pour parvenir à ses fins?.... Tu ne devrais pas le soutenir dans ce défaut qui sera cause qu'il ne saura jamais rien : tu as dans ta famille un

exemple du malheur que peut occasionner l'ignorance.

— Mon père, reprit timidement la jeune femme, je vous assure qu'il a eu une dent gâtée qui l'a fait beaucoup souffrir toute l'année dernière.

— Honte! honte à lui de l'avoir gardée si longtemps! s'il avait eu le courage de se la faire arracher, comme je le lui disais, il n'aurait pas perdu tant de mois à faire le fainéant. Quand une partie de notre corps devient pour nous un ennemi, il faut savoir s'en défaire : si je ne m'étais pas décidé à me laisser couper le bras quand la gangrène se mettait à ma blessure, serais-je aujourd'hui des vôtres, et aurais-je éprouvé un des plus grands bonheurs de ma vie en voyant couronner tant de fois mon digne petit-fils? »

En disant cela, il caressa la joue du jeune lauréat avec un sentiment de joie et d'orgueil paternel difficile à décrire; puis, prenant la main de l'autre adolescent qui pleurait dans un coin, et l'attirant à lui, malgré la résistance que la honte et la mauvaise humeur de celui-ci apportaient au dessein du bon père, il lui dit : « Voyons, mon Charlot, j'admets qu'une mauvaise dent t'ait fait beaucoup souffrir, j'admets encore que tu n'aies pas eu le courage de la faire extraire de ta bouche, la poltronnerie est peut-

être excusable à celui qui n'est point encore sorti d'auprès des jupes de sa mère et de sa grand'mère; mais quand tu profitais de la faiblesse excessive de ces deux excellentes personnes pour demeurer au logis, au lieu d'aller à ta classe, dis-moi, la dent qui te causait de vives douleurs n'en restait-elle pas moins dans ta bouche? N'aurais-tu pas mieux fait de surmonter ton malaise pour aller où ton devoir t'appelait? Les leçons dont tu aurais profité dans l'intervalle de tes souffrances ne t'auraient-elles pas été utiles, et n'en recueillerais-tu pas aujourd'hui le fruit? Ah! mon pauvre enfant, que tu comprends mal tes intérêts de ne vouloir pas mordre à la science! Si j'en avais eu, moi qui te parle, je ne serais pas aujourd'hui un simple et pauvre vétéran; je serais peut-être maréchal de France, et vous, mes enfants, vous rouleriez carrosse avec moi, au lieu d'être dans un état voisin de la misère, malgré le courage des deux excellentes créatures que voilà.

— O maman, ô ma bonne grand'mère, s'écria Pierre, je compte bientôt ne vous être plus à charge, allez..... Si mon maître me trouve assez instruit pour quitter l'école, vous me mettrez en apprentissage, et quand je saurai un état, ma plus douce récompense sera de vous être utile.

— Pauvre enfant! dirent les deux femmes.

— Bien, bien, mon garçon! s'écria le grand-père, tu joins à l'aptitude de l'esprit les sentiments du cœur; aussi j'espère que tu seras un jour un homme utile et estimable. Et toi, mon Charlot, ne veux-tu donc rien faire pour ces bonnes mères qui t'aiment tant?

— Eh! si, grand-papa, je ne demande pas mieux, dit le jeune garçon en pleurant.

— Oui, oui, dit la vieille mère, Charlot fait ce qu'il peut pour nous aider dans notre boutique : n'est-ce pas, ma fille?

— Depuis que Joséphine n'est plus ici, dit la jeune femme, il balaie, en effet, quelquefois la boutique; souvent il nettoie et arrange les fruits.

— Et n'y touche-t-il jamais? » demanda le grand-père en regardant son petit-fils entre les deux yeux.

Celui-ci rougit, et s'écria d'un air négatif et presque furieux : « Ah! par exemple!.... »

Les deux femmes ne dirent mot, et le vétérant ajouta : « Je te fais cette question, mon garçon, parce que je vois que tu es paresseux, et que je sais que la paresse mène à tous les vices. Quand, au lieu d'aller à ta classe, tu restes ici à baguenauder, tu dois t'ennuyer : que peux-tu faire? L'ennui porte à la gourmandise, la gourmandise au mensonge : prends-y

garde, mon fils, prends-y garde!..... Dieu voit tout!..... »

Le sermon du grand-père fut interrompu par l'arrivée d'une jeune fille qui se jeta au cou de tous les membres de la famille.

La nouvelle venue était une charmante enfant de treize ans au plus, à la figure animée, à l'œil doux, au gracieux sourire, à la taille bien prise, qu'une robe commune, mais neuve et parfaitement coupée, faisait ressortir encore.

« Eh! comme te voilà belle, ma fille! dirent les bons parents.

— Pas vrai? répondit Joséphine : oh, dame! il fallait bien me parer pour un si beau jour; et puis, je me doutais que mes frères auraient des prix, dit-elle en considérant les livres, et je voulais aussi vous apporter le mien. Voyez-vous, cette robe m'a été donnée lundi par ma maîtresse, en récompense de l'activité que j'ai mise à travailler avec elle à un deuil pressé; je me suis dépêchée bien vite de la faire pour la porter aujourd'hui; mais j'ai eu beau me lever de grand matin, je n'ai pu la finir que tout à l'heure. Dame! je ne devais pas, parce que ma maîtresse me faisait un cadeau, négliger pour cela sa besogne.

— C'était bien juste, ma bonne fille, dit le grand-père en la considérant avec une satis-

faction indicible; puis il ajouta : En voilà encore une qui fera honneur à sa famille!

— Si j'avais pu venir plus tôt, j'aurais assisté à la distribution des prix de mes frères, car Mme Robert, à cause de cela, m'a donné congé aujourd'hui; mais elle voulait, et je le voulais moi-même, que ma robe fût faite pour vous donner aussi un échantillon de mon petit savoir-faire.

— Comment! est-ce que c'est toi qui es venue toute seule à bout de faire ta robe?

— Oh! toute seule!..... non, ma maîtresse m'a bien fait quelques petites pinces dans le dos; mais, hors cela, c'est moi qui l'ai taillée, ajustée, terminée entièrement.

— Mais c'est qu'elle est parfaitement cousue! dit la grand'mère en penchant sa tête sur l'épaule de sa petite-fille, et examinant avec ses lunettes les nervures du corsage.

— Allons, allons, dit le bon vétéran, avant de fermer mes yeux pour toujours, je pourrai m'endormir tranquille du moins sur le sort de celle-ci.

— Oh! les beaux livres! s'écria Joséphine en ouvrant les volumes posés sur le comptoir! Pourquoi ai-je eu la tête si dure? j'aurais pu aussi remporter bien des prix, moi!...

— Mais tu en as eu plusieurs, et surtout celui

de piété, dit la jeune mère; tu n'as certainement pas à te plaindre.

— Hélas! combien me suis-je donné de peine pour les obtenir! dit la jeune fille.

— C'est ce qui en fait le mérite, mon enfant, répondit Francœur l'invalide : tout le monde n'est pas doué des mêmes facultés; mais avec de la persévérance, quand on parvient à apprendre le principal, il faut être satisfait. Je vois avec plaisir que tu t'appliques bien à savoir ton état : voilà, voilà le nécessaire.

— Ah! si jamais je suis bien en pratiques, reprit la jeune fille, que je serai heureuse de pouvoir empêcher maman et ma grand'mère de se donner tant de peine! Quand je me lève pour me mettre tranquillement à l'ouvrage dans une chambre bien propre, chaude en hiver ou fraîche en été, comme je déplore le sort de ces bonnes mères, qui, durant les plus mauvais jours ou les temps les plus chauds, sont obligées d'aller dès le matin à la halle pour en revenir transies ou excédées de fatigue, et pour demeurer ensuite sur pied tout le jour à servir leurs pratiques dans cette boutique humide et malsaine! Comme elles sont bonnes de me faire apprendre un état plus doux, et pour cela de se priver des petits services que je pourrais leur rendre!

— Voilà comme sont les excellents parents, dit le digne père, ils voudraient toujours procurer à leurs enfants un sort plus heureux que ceux qu'ils ont eux-mêmes.

— Je sens bien cela, » dit la jeune fille. Puis, avec la légèreté habituelle de son âge, elle continua à regarder les livres de son frère, et s'écria: «Oh! le grand volume! qu'est-ce que c'est donc?

— Un album, répondit Pierre, c'est un prix de chant.

— Ah! pour celui-là, dit la grand'mère, Charlot le méritait mieux que toi, car il a la voix plus forte et plus *claire*.

— Bonne maman, ce n'est pas pour avoir une belle voix qu'on donne un prix, c'est pour savoir lire la musique. Charlot ne s'attache qu'à répéter les paroles des morceaux, et ce n'est pas cela que le maître nous recommande. Si tu crois que ça m'amuse de chanter *do, ré, mi, fa, sol, la, si, do?*

— Puisqu'il le faut?

— Au surplus, à quoi qu'ça leur sert? dit la grand'mère, nous ne voulons pas en faire des chanteurs ambulants, et, Dieu merci, ni l'un ni l'autre n'annoncent devoir être aveugles!

— Tu as tort, Babet, de déprécier ce qu'on leur montre : plus on sait de choses, plus cela est utile. Combien j'ai vu de jeunes gens à

l'armée, trop faibles ou trop timides pour porter le mousquet, fort heureux de savoir la musique pour pouvoir changer de clarinette, et pour être admis parmi les musiciens du régiment!

« Et quand même ce ne serait pas pour leur utilité, quelle ressource pour leur plaisir que cet art! En Italie, en Allemagne, j'ai vu des ouvriers se reposer le soir de leur laborieuse journée en chantant des chœurs pieux ou patriotiques. Cela ne valait-il pas mieux que d'aller dépenser leur argent au cabaret et se battre ensuite? Hélas! quelqu'un de notre famille se serait peut-être distrait de ses peines dans de telles réunions, au lieu de se livrer au découragement, au désespoir, et à des.... » Le bon invalide n'acheva pas, et, reprenant l'éloge de la musique, il ajouta : « Les chants en commun électrisent l'âme, et sont le plus doux délassement. Ils sont aussi un lien de plus entre les hommes : quand les voix sont bien d'accord, les cœurs semblent plus unis. »

HISTOIRE DES PARENTS DE NOS TROIS ENFANTS

A présent que nos jeunes lecteurs ont fait à peu près connaissance avec les personnages de cette histoire, expliquons-leur pourquoi les trois enfants que nous avons mis en scène, sans être

précisément orphelins de père, car ils en avaient un adoptif, semblaient n'avoir pour tous protecteurs qu'une jeune mère assez débile, qu'une pauvre grand'mère et un vieil invalide.

Celui-ci, nommé Justin au village, Francœur à l'armée, avait épousé au régiment une bonne vivandière qui l'avait rendu père de Louise, puis était morte peu d'années après. Ne pouvant élever sa fille, il mena l'enfant à sa sœur, Babet, laquelle était mère d'un fils qu'elle chérissait d'autant plus qu'elle n'avait plus que lui à aimer, puisqu'elle était veuve.

Ce fut surtout alors que le bon militaire regretta de n'avoir pas reçu une instruction qui le mît à même de pouvoir s'élever dans la carrière qu'il avait embrassée. Comme il eût été heureux de devenir le protecteur de sa sœur, de son neveu, et de pouvoir assurer le sort de sa fille!

Il abandonna du moins à la pauvre veuve la portion du petit héritage qui lui revenait de leurs parents, et une légère somme provenant des économies de sa femme dans son commerce, afin que sans trop de gêne elle pût élever son fils et sa nièce.

Justin n'aurait nullement pu indemniser sa sœur des nouveaux soins de maternité qu'il lui imposait, qu'elle s'y serait de même consacrée : la devise de l'excellente femme était celle-ci :

Tant que les parents ont un morceau de pain à manger, ils doivent le partager avec ceux des leurs qui n'en ont pas.

Avec de tels sentiments dans le cœur, on peut croire qu'elle devint pour sa nièce une mère, et une mère bien dévouée.

Il y avait plusieurs années que l'orpheline était chez sa tante, lorsqu'une jeune veuve, leur parente, mit au monde un enfant qui ne jouit pas des embrassements de sa mère; car celle-ci, malade depuis six mois, alla rejoindre celui qu'elle avait tant pleuré.

La devise de Babet, souvent répétée à ses enfants, leur inspira le désir d'adopter l'orphelin; Charles Durand et sa cousine le tinrent sur les fonts baptismaux, et obtinrent sans peine la permission de l'apporter à leur mère.

« C'est moi qui serai sa maman nourrice, disait Louise; je me passerai bien de la jatte de lait que tu me donnes tous les matins : tu verras, bonne tante, comme je serai raisonnable pour élever mon enfant.

— Moi, disait Charles, je travaillerai désormais aux champs comme un homme : sans doute qu'on augmentera ma paie. Et puis mon oncle veut que j'aie un jour un bon état : ah! je m'y appliquerai si bien, que je gagnerai de

bonnes journées qui me permettront d'élever ce pauvre petit, sans que toi et ma cousine vous imposiez de trop grandes privations. »

Babet, enchantée de voir un si bon cœur à ses enfants, souscrivit à leur demande : profondément pieuse, elle savait que le Seigneur bénit ceux qui exercent la charité.

Louise, qui avait dix à onze ans, renonça dès lors aux jeux de son âge, à ses oiseaux, à son agneau favori, pour ne s'occuper que de son cher nourrisson; et Charles, qui aimait sa cousine plus que lui-même, chérissait aussi son filleul comme leur appartenant à tous deux.

Sitôt que le petit Louis put parler, il les appela *papa* et *maman;* sitôt qu'il put marcher, il alla de l'un à l'autre comme le fait l'enfant à son père ou à sa mère : rien n'était si touchant que de voir l'amour paternel et maternel d'une part, l'amour filial de l'autre, unir ainsi ces trois jeunes êtres. La bonne Babet, grâce à sa bienfaisance, jouissait désormais d'un triple bonheur de famille. Francœur, qui avait approuvé l'acte de charité qu'il aurait aimé accomplir lui-même, voyait dans la protection que son neveu et sa fille accordaient à l'orphelin un lien de plus qui devait resserrer celui qu'il comptait former un jour pour le bonheur des jeunes gens; seulement il pensait avec chagrin que les soins

que Louise donnait à son protégé, que les journées de travail que Charles s'imposait pour l'élever, dérangeaient ses plans d'instruction pour l'un et pour l'autre. Il avait exhorté sa sœur à les envoyer à l'école de bonne heure; mais cette école était à un autre village, ils ne pouvaient prendre des leçons que lorsqu'on ne travaillait plus aux champs; et ces leçons, oubliées quand venait la belle saison, ne purent leur être profitables.

Après la première communion de Charles, il fallut pourtant lui choisir un état; car le bon oncle, dans toutes les lettres qu'il faisait écrire à sa sœur, le lui recommandait instamment.

Il avait vu dans toutes les villes où il avait passé plusieurs artisans dans l'aisance qui, d'abord simples ouvriers, s'étaient enrichis par une bonne conduite et un travail soutenu. Il rêvait le même avantage pour son neveu, qu'il comptait un jour appeler son gendre, et ne cessait d'exhorter Babet à donner à son fils un état plus lucratif que la culture.

Avait-il raison? L'homme sans ambition, vivant sous le toit de ses pères, y cultivant en paix son modeste héritage ou celui de ses voisins, a plus de chances de bonheur que les nombreux industriels de nos villes, qui, malgré leur travail souvent excessif, ne peuvent tous

atteindre au degré de prospérité qu'ils s'étaient proposé pour but en quittant leurs villages.

La culture, d'ailleurs, est la première, la plus utile et la plus noble profession de toutes; d'accord avec la Providence, elle concourt au soutien du genre humain, et sans elle les riches mourraient de faim à côté de leur or.

Francœur, dans son ambition paternelle, n'avait sans doute pas réfléchi à cela, ni au danger où il exposait ses enfants en les engageant à quitter un jour le lieu tranquille de leur naissance. Mais il désirait les voir plus heureux que ses pères, plus heureux qu'il ne l'avait été lui-même dans ses jeunes années; et quel est l'homme que la tendresse n'égare pas?

D'après les désirs du bon oncle, Charles Durand fut placé à treize ans, à la ville voisine, chez un maître maçon, ancien camarade de Francœur. Adroit, actif, intelligent, il devint en quelques années un excellent ouvrier, n'éprouvant d'autre regret de sa vie présente que sa séparation momentanée d'avec sa famille.

Aussi avec quelle ardeur il travaillait toute la semaine pour accourir vers elle le samedi soir!

Après une journée qu'il n'aurait jamais voulu voir finir, le jeune ouvrier reprenait le lendemain à heure fixe le chemin de la ville, afin

d'être un des premiers à l'ouvrage; car chez son patron, encore imbu des bonnes habitudes de la vie patriarcale, on n'intervertissait pas l'ordre établi de Dieu même : on ne faisait pas du dimanche un jour de travail, et du lundi un jour de plaisir.

La bonne conduite de Durand, et son intelligence dans les travaux dont il était chargé, enchantaient son patron; aussi les lettres que celui-ci écrivait de temps en temps à Francœur remplissaient de joie l'âme du digne homme. Il voyait, dans tout le bien qu'on disait de son neveu, l'assurance du bonheur futur de sa fille et de sa sœur.

Cependant, avant de conclure le mariage qu'il désirait ainsi qu'elle, il voulut que le jeune maçon fît son tour de France, afin de devenir encore meilleur ouvrier à l'aide de la comparaison et de l'expérience.

Quoique trois cœurs bien unis eussent beaucoup à souffrir d'une telle séparation, nul n'osa s'opposer à la volonté de celui qu'on regardait, malgré son éloignement, comme le chef de la famille.

Un an avant d'entreprendre son voyage, Charles présenta Louis à son patron comme apprenti, et l'initia lui-même à sa profession. L'enfant, qui était grand et fort, se montra

actif, intelligent comme son père adoptif; aussi celui-ci, en partant, eut la consolation de penser que, si quelque événement fâcheux lui survenait, le jeune homme deviendrait à son tour un protecteur pour les excellentes personnes qui l'avaient élevé.

Durand parcourut, en travaillant, Rouen, Rennes, Brest, Bordeaux, Marseille, etc., et arriva enfin à Paris, ville qui devait être le rendez-vous de la famille. Francœur, honoré d'une croix, dépossédé d'un bras et de toutes les espérances qui avaient longtemps illusionné sa vie, venait d'entrer aux Invalides, et attendait son neveu avec toute l'impatience d'un père.

Quand il vit ce bon jeune homme chez lequel le contact des villes n'avait altéré ni la fraîcheur du visage, ni la candeur de l'âme, ni les bons sentiments du cœur, il eut un avant-goût de tous les plaisirs de famille dont il comptait bientôt jouir; il ne regretta plus la perte de son bras qui venait de terminer sa carrière militaire et de fixer son sort. Il lui restait une main pour serrer celle de son futur gendre, des yeux pour le regarder, des oreilles pour l'entendre : que pouvait-il désirer encore, si ce n'était de le voir réuni bientôt aux êtres chéris qui étaient au village!

Quand il l'eut vu travailler avec son activité

ordinaire, mériter l'estime de son nouveau patron, et espérer même de lui succéder, parce que celui-ci était avancé en âge, il fit écrire à sa sœur de vendre leur modeste patrimoine et de venir s'établir avec ses enfants à Paris, où la noce ne tarderait pas à se faire.

Tout s'exécuta comme Francœur l'avait projeté; les fonds tirés du petit domaine servirent à acquérir la clientèle du maître maçon et tout le matériel et l'outillage attachés à cette entreprise.

L'installation de l'heureuse famille à Paris, le mariage des jeunes gens, la naissance un an après de Joséphine leur fille, l'arrivée de Louis, qui, ayant fini son apprentissage, vint les rejoindre, furent pour tous ces braves gens de continuels enivrements de plaisir, d'espérance et de bonheur.

Mais si Durand avait toutes les qualités nécessaires pour être un habile ouvrier, il lui manquait les connaissances indispensables à un maître, et Francœur, dans son empressement de voir son gendre établi, n'avait pas, malgré sa sagesse, pesé toutes les conséquences fâcheuses qui pouvaient résulter de son manque d'instruction.

Ne sachant ni lire, ni écrire, ni compter, ni prendre des mesures exactes, il fut obligé de

s'en rapporter à un contre-maître; car Louis, son zélé et fidèle compagnon, n'en savait pas plus que lui. Le commis dont il fit choix, dans la droiture de son âme, était un malhonnête homme, qui chercha à fonder sa fortune sur la ruine de son patron, et bientôt les affaires de celui-ci s'embarrassèrent.

Dès lors son front s'assombrit, son humeur ne fut plus la même; la joie, la paix disparurent du ménage, et les soucis y entrèrent. Pour comble de maux, Louise, qui était enceinte, mit au monde deux enfants jumeaux.

Louis, qui avait voulu être le parrain de l'un d'eux, cherchait à donner du courage à sa mère adoptive en lui disant : « Tu ne comptais que sur un enfant de plus, tu en as deux; mais songe qu'ils ont deux pères : je veux être pour eux ce que ta bonne mère, ton mari et toi, avez été pour moi. »

Hélas! il ne se doutait guère que bientôt il allait devenir le seul appui de cette intéressante famille.

Un jour, en effet, Durand, tout préoccupé de ses affaires qui devenaient de plus en plus épineuses, manquant de sa présence d'esprit et de son adresse accoutumées, tomba d'un haut échafaudage, et se tua sur le coup.

Malgré tous les ménagements dont usèrent

Louis et Francœur pour annoncer cette nouvelle à la mère et à la femme du malheureux ouvrier, on peut juger de leur douleur. La première pourtant, appelant la piété à son aide pour ménager ses forces et celles de sa belle-fille qui nourrissait ses jumeaux, lui pressa les mains dans les siennes en lui disant d'une voix étouffée : *Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté ;* résignons-nous, ma Louise. Mais celle-ci, livrée au plus profond désespoir, surtout quand on lui présenta ses enfants, s'écria en les repoussant : « Ah ! retirez-les..... comment pourrai-je à présent subvenir seule aux besoins de ces pauvres petits ?.....

— O ma mère, tu m'oublies ! s'écria Louis en se jetant à ses genoux. Ne m'as-tu pas élevé? ne suis-je pas ton fils aîné? ne dois-je pas soutenir à mon tour ta famille? Devant Dieu, devant ton digne père, devant celle que nous devons tous consoler, je jure que tes enfants seront les miens. »

Ces douces paroles firent enfin couler les pleurs de Louise ; elle regarda ceux qui l'entouraient. Ces deux vieillards qui dévoraient leurs larmes par amour pour elle, mais dont les traits exprimaient la douleur; ce jeune homme à peine sorti de l'adolescence, qui voulait être son soutien; ces trois enfants qui ré-

clamaient ses soins : tous lui commandaient impérieusement de prendre sur elle pour ne pas se laisser abattre par le chagrin; et, la figure profondément affligée, mais enfin résignée, elle leur promit de vivre pour eux tous. Elle tint parole, et sa sollicitude filiale et maternelle soutint toujours ses efforts.

Louis, de son côté, se mit à la tête des travaux commencés, et, grâce à son activité, ils se terminèrent aussi promptement que si Durand y eût mis la main.

Les créanciers du défunt, touchés du zèle et du dévouement de ce bon jeune homme, lui donnèrent du temps pour payer les matériaux employés; un maître charpentier, nommé Bernard, ami de la famille et parrain de l'un des enfants, fournit de l'argent pour payer les ouvriers; quelques bonnes rentrées vinrent alimenter l'entreprise et le ménage; aussi pendant trois à quatre années les affaires marchèrent assez bien.

Louis avait satisfait à la conscription en amenant un bon numéro; il fut donc pendant ce temps le plus heureux des hommes, espérant toujours pouvoir continuer la tâche qu'il s'était imposée.

Comme il était joyeux lorsque, après une laborieuse journée, il voyait les enfants de la

bonne Louise, qu'il appelait les siens, quoiqu'il la nommât toujours sa mère, accourir dans ses bras en l'appelant leur papa!

Cependant le ver rongeur qui avait endommagé les affaires de Durand existait toujours : le contre-maître dont nous avons parlé, qui avait cessé pendant quelque temps ses rapines, soit par commisération, soit pour conserver sa place dans la maison, y voyant l'aisance renaître, recommença ses méfaits. Le jeune entrepreneur éprouva bientôt la même pénurie qu'avait éprouvée son devancier.

Quand il rentrait chez lui, que Louise lui parlait des effets et des ouvriers qu'elle n'avait pu payer, il perdait la tête; pour s'étourdir, il faisait ce que dans des temps plus heureux il n'aurait jamais imaginé de faire; il entrait au cabaret, buvait, jouait et s'enfonçait de plus en plus dans l'abîme.

Quelles ne furent pas la douleur et l'inquiétude de ses mères adoptives en voyant s'opérer en lui une telle métamorphose! Mais que devinrent-elles un jour, lorsqu'au lieu de voir rentrer celui qu'elles attendaient depuis la veille, ce fut Francœur, pâle et tremblant, qu'elles virent paraître devant elles!

« Louis est perdu! Notre généreux soutien est mort! s'écrièrent-elles à la fois.

— Non, non, mes amies, que diantre! il ne faut pas croire une bataille perdue parce qu'il survient un échec.

— Mais enfin dites-nous, mon père, ce qu'il est devenu ?

— Tu veux le savoir, ma fille ; mais avant, tâche de te calmer. Et toi, ma pauvre Babet, comme tu es pâle ! ne dirait-on pas qu'un boulet est tombé dans cette chambre et qu'il a carambolé tes enfants? Au fait, Louis n'est pas votre fils.

— Il l'était par adoption.

— C'était maintenant l'appui de nous tous.

— Je le sais, je le sais; mais enfin, si l'on vous disait qu'il est tombé d'un échafaud comme le pauvre Durand, ne faudrait-il pas vous conformer au décret de la Providence?

— Ah Ciel! s'écrièrent les deux femmes, plus mortes que vives.

— Mais ce n'est pas cela. J'ai tort de vous rappeler un si triste souvenir : Louis se porte mieux que vous et moi.

— Alors comment se fait-il qu'il nous abandonne? s'écria Babet.

—Ah! s'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'à mourir, poursuivit la jeune mère de famille.

— Vous auriez quelque chose de mieux à faire, répondit Francœur d'un ton pénétré, ce

serait de vivre pour moi et pour vos enfants.

— Enfin! que lui est-il arrivé? reprit la sœur de l'invalide.

— Parlez, je vous en prie, mon père, vous nous faites périr d'inquiétude, ajouta Louise.

— Cependant, avant de vous dire ce qui va vous affliger, ce qui m'afflige moi-même, car je suis la cause de tous vos maux, laissez-moi vous faire une supposition. »

Le vétéran voulut parler, mais les pleurs lui coupèrent la parole, et il ne put articuler que ces quelques mots : « Ah! sans ma funeste ambition, Durand n'aurait pas eu un état qui a causé sa perte; Louis vivrait comme vous tranquille au village; vous auriez encore votre petit patrimoine! Moi, moi qui ne puis rien pour vous, je ne vous aurais pas rendues malheureuses! » A cette amère pensée, le digne homme donna tous les signes du plus profond désespoir; car il n'y a pas de douleur plus poignante que celle du mal qu'on croit avoir fait.

Sa sœur et sa fille, le voyant si affligé, tâchèrent de se raffermir le cœur, afin de le consoler.

Les sachant plus calmes, il aborda la supposition qu'il s'était promis de leur faire, pour leur causer moins de chagrin à la nouvelle qu'il venait leur apprendre.

« Si l'on vous racontait que, pour se tirer d'embarras et vous enrichir, l'enfant de votre adoption a fait une action honteuse, comment prendriez-vous cela?

— Si nous n'en mourions pas, nous en pleurerions toute notre vie, répondirent-elles d'un commun accord.

— Eh bien! réjouissez-vous, mes bonnes amies, et rendez grâces à Dieu : Louis n'est pas mort, il s'éloigne seulement pour un temps de vous; il ne s'est point déshonoré, car il fuit des camarades qui auraient pu le perdre; il a vendu sa liberté pour faire honneur à ses affaires. »

Après ce préambule, Francœur ajouta :

« Il a été trompé par le misérable Dupuis comme notre pauvre Durand l'a été lui-même. Voilà le malheur de ne savoir ni lire, ni écrire, ni calculer. Oui, il a été trompé : un homme instruit à qui j'ai montré différents mémoires m'en a donné l'assurance. Il a été dupé, et sur la valeur des matériaux et sur la quantité qu'il fallait y employer pour les différents ouvrages. C'est là ce qui causait la pénurie des affaires de Louis, ce qui lui bourrelait la tête, et le portait à s'enivrer pour s'étourdir : il m'en a fait la confidence. Apprenant qu'un riche capitaliste pour lequel il a travaillé cherchait un remplaçant pour son

fils, il s'est présenté chez lui et a été accepté d'emblée.

— C'est bien, voilà notre pauvre Louis sauvé, dit tristement Louise; mais nous, ma bonne mère, qu'allons-nous faire pour élever nos enfants?

— Attendez, répliqua Francœur. avec de l'énergie et de l'intelligence il est possible dans une grande ville de se tirer d'affaire.

« Comme j'accompagnais Louis chez le père du conscrit, je ne manquai pas, pour lui donner confiance en la moralité de celui qui se présentait, de lui vanter sa belle conduite à votre égard; il s'est intéressé au sort d'une honnête famille, et, loin de marchander le remplacement qui lui était offert, il nous a remis tout de suite cinq mille francs, disant qu'un honnête invalide comme moi pouvait servir de caution pour le remplaçant. Les voici, Louis m'a chargé de vous les remettre; mais il n'a pu se décider à vous faire ses adieux; il m'a dit que s'il vous avait vues pleurer, il ne se serait pas senti la force de vous quitter, non plus que ceux qu'il appelle ses enfants.

« Avec cet argent, ma fille, nous allons payer les dettes de Louis, qui sont les tiennes, puisqu'il a continué les affaires de ton mari : avant tout, il faut laisser à tes enfants un nom sans

tache. J'espère que nous n'y emploierons pas cette somme; car, avec la personne que j'ai consultée, j'ai été trouver Dupuis; nous lui avons prouvé clair et net qu'il a trompé son patron. Il faudra bien qu'il s'exécute; sinon je l'ai menacé que du bras qui me reste je saurai bien le dégoûter de l'envie de duper désormais personne.

« Les malhonnêtes gens sont toujours poltrons; il m'a promis de régulariser les comptes, et je suis sûr qu'il tiendra parole.

« Quand tout sera payé, mon enfant, si, comme je l'espère, il te reste quelques centaines de francs, tu établiras avec ta mère un petit commerce, et Dieu, qui bénit les efforts des honnêtes gens, vous prêtera secours. »

Tout s'exécuta comme Francœur l'avait imaginé, et voilà comment les deux excellentes femmes étaient devenues fruitières à Paris.

Revenons maintenant à nos trois petits héros, et voyons s'ils feront tout pour indemniser leurs bonnes mères de leurs peines. C'est le devoir des enfants d'en agir ainsi; car si dans toutes les familles les jeunes êtres qui s'y trouvent sont un embarras et une surcharge pour les parents, il est bien juste qu'ils y apportent aussi de la joie.

LE LENDEMAIN DES PRIX

Nous savons déjà que Joséphine et Pierre ont le goût du travail, et par conséquent nous supposons qu'ils sont doués des bonnes inclinations qui toujours l'accompagnent; il nous a été facile de voir que Charlot est paresseux, et nous avons dû penser que d'autres défauts se mêlent à celui-ci. Nos suppositions sont justes : l'amour du travail préserve de tout écart, et l'oisiveté mène à tous les vices.

Mais pourquoi un enfant élevé de la même manière que sa sœur aînée et que son frère jumeau était-il si différent d'eux? Voilà ce qu'il faut expliquer. Beaucoup moins fort en naissant que l'une et l'autre, il avait coûté à ses bonnes mères plus de soins pour l'élever; et, sans le vouloir, sans même s'en apercevoir, elles l'avaient gâté.

Il ressemblait d'ailleurs infiniment à son père, et, depuis que celui-ci n'existait plus, elles le contemplaient souvent avec tant de tendresse, que le petit bonhomme avait bien compris que, sans se donner beaucoup de peine, il était sûr d'avoir leur affection; de là son peu d'application à la classe. Du peu d'application, il était résulté pour lui peu de progrès; du peu de pro-

grès, des humiliations; des humiliations, le dégoût de l'école, et par conséquent du travail; de ce dégoût, des absences fréquentes pour des causes souvent imaginaires; et enfin des absences fréquentes, une passion immodérée pour le jeu, nouvelle entrave à tout progrès.

Comme il avait de l'amour-propre ainsi que tout autre, il cherchait à excuser ses torts par des détours; de là, la funeste habitude de mentir, le pire de tous les défauts. S'il ne remontait jamais de division dans sa classe, il prétendait que le moniteur ne montrait pas bien, etc. etc. Sa mère, et surtout sa grand'mère, en le regardant, ne pouvaient croire qu'un être qui ressemblait si bien à l'honnête Durand ne fût pas franc comme lui, qu'une bouche qui avait tant de rapport avec la sienne pût mentir.

Quant à Pierre, le désir de rapporter de bons bulletins à ses mères et d'obtenir leurs caresses avait d'abord stimulé son zèle; puis du zèle étaient venus les succès, et des succès un amour véritable pour l'étude. L'étude avait éclairé, mûri son esprit; aussi, quoique du même âge que son frère, il semblait par la raison avoir au moins cinq années de plus.

L'habitude du travail le détournant des vaines dissipations des enfants de son âge, il avait rarement des fautes à se reprocher : aussi jamais

n'avait-il eu recours au mensonge pour s'innocenter d'un tort. Il en résultait que son caractère s'était maintenu droit, franc, naturel, et que ceux qui le connaissaient l'estimaient autant qu'ils honoraient ses honnêtes parents.

Désireux d'acquérir bientôt un état, il pria son grand-père, dès le lendemain des prix, d'aller consulter son maître, afin de savoir s'il était assez avancé pour quitter la classe. Celui-ci répondit qu'une année d'études de plus lui serait nécessaire.

« Cela suffit, Monsieur, répondit Francœur, deux membres de ma famille et moi, avons appris à nos dépens combien la science eût pu nous être utile : mon petit-fils restera encore.

— Oh ! dans un an, s'il veut, il peut être moniteur général, puis devenir instituteur. »

Les yeux de l'enfant brillèrent d'un éclair de joie; mais avec une prudence qui décelait le désir ardent de son cœur, il demanda :

« Et si je parvenais à ce degré, Monsieur, cela me donnerait-il le moyen de soutenir ma mère, mon père adoptif, ma grand'mère, et mon frère ainsi que ma sœur, dans le cas où ils auraient besoin de moi ?

— Oh ! mon ami, tu en demandes beaucoup, dit le maître en souriant d'un air négatif et mélancolique à la fois; cet état est honorable, il est

utile à l'humanité, c'est son plus bel apanage; mais productif? Non, non.

— Alors, Monsieur, je ne veux pas suivre cette carrière, qui me plairait pourtant : avant d'essayer d'être utile aux autres, je dois l'être à mes parents, n'est-ce pas?

— C'est fort bien pensé, mon ami : fais donc choix d'un état plus lucratif, et je te prédis qu'avec les bonnes dispositions que tu annonces, et la noble ambition qui t'anime, tu ne peux manquer d'y réussir.

— Et mon petit Charlot, qu'en faites-vous? demanda Francœur.

— Pas encore grand'chose, répondit le maître: on dit que les jumeaux se ressemblent; mais, vous le voyez, cela n'est pas toujours vrai. »

Le bon invalide se retira en poussant un soupir, et murmurant entre ses dents : « De ces deux enfants l'un semble être mon bras droit, et l'autre mon pauvre bras gauche; l'un ma force, mon espérance, et l'autre mes regrets. »

Pour se distraire des appréhensions que le caractère indolent de Charlot lui donnait, et surtout pour satisfaire son amour-propre paternel, le grand'père voulut consacrer le reste de cette journée à quelques visites chez ses connaissances en compagnie de Pierre et de tous ses livres.

Avec un enfant d'une autre nature que celle-ci, cette ostentation, en stimulant l'orgueil du lauréat, eût été dangereuse; mais Pierre, qui avait toujours été bon écolier, était habitué dès le jeune âge à ces petits triomphes : il n'y voyait que le résultat du zèle de son maître, de sa présence régulière à la classe, dont ses bonnes mères ne l'avaient jamais détourné pour aucun service; et sans vanité, mais avec satisfaction, il suivait le bonhomme pour aller montrer ses prix, croyant accomplir seulement un devoir d'usage.

L'invalide, lui, n'était pas si modeste ni si sage : un reste de l'exaltation qu'il avait éprouvée autrefois après la victoire le portait à vouloir montrer les trophées de son petit-fils à tout le monde.

Dans la même tenue que la veille, il le mena donc chez les principaux voisins, puis chez quelques anciennes connaissances, puis aux Invalides chez tous ses chefs, et chacun accueillait avec distinction ce vieux et ce jeune conquérant, resplendissants l'un de son ancienne, l'autre de sa nouvelle auréole de gloire.

Tout n'était pas cependant vanité dans ces visites du vieillard : il voulait ménager à son petit-fils des protecteurs pour lui ouvrir bientôt une carrière, et il pensait avec raison que

chacun s'intéresse à celui qui s'est montré bon sujet dans ses classes.

Deux visites pouvaient être, en effet, avantageuses à l'adolescent. L'une d'elles était chez M. Bernard, son parrain, entrepreneur de charpente, qui faisait bien ses affaires.

« Eh! mon ami, lui dit celui-ci, te voilà en âge de choisir bientôt un état : si le mien te convient, tu n'auras qu'à me le dire; que tu y apportes le zèle que tu as mis à remporter tous ces prix, et j'espère faire de toi quelque chose. »

L'autre visite était chez le gros capitaliste dont le fils avait été remplacé à l'armée par Louis, et avec lequel l'invalide avait entretenu quelques relations.

« Voilà un jeune homme qui promet, dit ce monsieur en jetant les yeux sur son bagage : comme son père adoptif serait heureux de jouir de ses succès! Mais, patience! cela viendra : Louis n'a plus que quatre ans de service à faire. Il serait bon de donner bientôt un état à ce jeune homme, ajouta-t-il. S'il désirait remplir une place de commis.... je pourrais.... Mais non : il faut songer à l'excellent Louis, qui se trouverait étranger à cette carrière. Un état relatif au bâtiment serait préférable.

— Nous avons notre affaire, répondit Francœur.

— Eh bien! qu'il soit aussi bon apprenti qu'il est bon écolier, il parviendra sans peine à être excellent ouvrier, et alors, si je puis l'aider, nous verrons.... je n'oublierai jamais l'intérêt que m'a inspiré votre honorable famille, et le dévouement de votre généreux ami. »

Les paroles de ce brave homme décidèrent la vocation de Pierre. Chez son parrain, les grosses pièces de charpente, les lourds outils à manier, l'avaient plutôt étonné, effrayé, que tenté d'en faire jamais usage : tout cela était si peu en rapport avec la plume, le crayon, le compas que l'enfant avait l'habitude de toucher! Mais un tel état pourrait s'allier à celui de son père adoptif, étayer, pour ainsi dire, une profession tombée en décadence dans sa famille; l'adolescent dès lors n'eut plus d'autre ambition que de devenir ouvrier charpentier.

Avant de reprendre le cours de ses études, il remplit un devoir que son cœur et ses parents lui imposèrent, ce fut d'annoncer à Louis les succès qu'il avait obtenus. Pour sauver à Charlot la honte de ne pas figurer dans le témoignage de ceux que le jeune militaire appelait toujours ses enfants, car Joséphine avait joint aussi une petite lettre à celle de Pierre, celui-ci dicta à son frère quelques lignes au bas de sa page.

Charlot, fidèle à son système de dissimulation, pour atténuer son ignorance, voulait que son frère lui traçât au crayon toutes ses lettres pour qu'il n'eût plus qu'à les couvrir d'encre, et que son écriture parût belle et régulière; mais Francœur s'opposa à ce subterfuge.

« C'est bien assez, dit-il, que Pierre te dicte ta lettre et t'épelle tes mots, ce serait trop de tromperie que de faire ce que tu demandes : si ton père montre cette missive, comme il sera obligé de le faire, puisqu'il ne sait pas lire, on verra que l'un de ses fils écrit déjà comme un maître, que l'autre est un mauvais écolier : il faut bien que justice soit faite : *à tout seigneur tout honneur*.

« Tu le vois, mon enfant, quand on ne sait rien, on a toujours besoin des autres; tâche donc de bien travailler cette année, pour avoir une valeur par toi-même. »

UN JOUR DE BONHEUR POUR L'HONNÊTE FAMILLE

Déjà plus de quatre mois s'étaient passés depuis que la lettre des enfants était partie, et la famille ne recevait aucune réponse de Louis.

On savait pourtant que depuis six mois son

régiment était revenu d'Algérie et avait tenu garnison à Bordeaux; lui-même, à son arrivée en France, l'avait fait annoncer à ceux qu'il aimait.

« Que lui est-il arrivé? » s'écriaient chaque jour ses deux mères adoptives.

« Sans doute il est malade, » répétaient-elles sans cesse.

Francœur, inquiet aussi, car il le considérait comme devant être après lui le protecteur de tous les siens, avait fait écrire au directeur de l'hôpital aussi bien qu'au capitaine de son régiment. L'un avait répondu qu'il n'avait aucun malade de ce nom; et l'autre, que le jeune militaire était en parfaite santé.

« Alors le chagrin, l'absence, les mauvaises fréquentations, auront achevé ce que la pénurie des affaires a commencé, disaient entre eux Francœur et les deux femmes. Louis s'abrutit dans la débauche; il ne pense plus à sa famille, qu'il disait tant aimer; il est perdu pour lui et pour nous.

« Et pourtant quel noble cœur il avait autrefois! Qui aurait jamais pensé qu'un être si bon, si reconnaissant, si dévoué, si généreux, serait devenu si froid, si indifférent? Oh! pourquoi appelait-il nos enfants *ses enfants*? ce n'est pas leur pauvre père qui les eût oubliés ainsi. »

Depuis qu'une si pénible inquiétude accablait ainsi ces bonnes gens, ils devenaient tous bien plus sévères pour Charlot, par la crainte de le voir aussi tomber dans le vice. L'obligation qu'on lui imposait d'aller régulièrement à l'école commençait à porter son fruit : il lisait mieux, commençait à écrire plus correctement.

Cependant sa mère, et même sa trop indulgente aïeule, en examinant de plus près sa conduite, s'apercevaient de mille défauts qu'avait produits en lui son malheureux penchant à l'oisiveté. Souvent il dérobait des fruits dans la boutique, voire même de l'argent pour acheter des billes ou des toupies; ainsi la funeste habitude du mensonge, qu'il avait contractée, ne faisait que s'accroître pour cacher ses méfaits, et pour éviter les punitions qu'on pensait devoir lui infliger.

Un dimanche que le bon invalide était venu passer auprès de sa famille, une lettre timbrée de Bordeaux arrive. Aussitôt Pierre, Joséphine, Charlot, sont appelés, et le premier lit d'une voix émue :

« Mon père, mes bonnes mères, mes enfants,
« c'est moi en personne, moi Louis Jacquinet,
« qui vous écris. »

« Lui! lui! » s'écrièrent à la fois l'invalide,

sa sœur et sa fille, et les gros caractères auxquels ces bonnes gens ne pouvaient reconnaître que du noir sur du blanc passèrent successivement sous leurs yeux.

« Oui, c'est moi, Louis votre fils, votre père « adoptif, votre ami à tous, qui ai le bonheur « de correspondre aujourd'hui directement « avec vous.

« J'ai lu aussi ta belle lettre, mon bon Pierre, « et la tienne aussi, ma Joséphine, et la tienne « aussi, mon petit Charlot; oui, je l'ai lue cette « bonne chère lettre qui m'a fait tant de plaisir, « je la relis encore tous les jours; c'est à elle « que je dois de savoir à présent déchiffrer par- « faitement l'écriture.

« Depuis que je suis militaire, j'ai tâché, « quand je me trouvais avec un camarade ins- « truit et de bonne volonté, de réparer l'igno- « rance qui a causé tous mes malheurs; mais « le peu de temps que me laissait mon service, « et la guerre active que nous avons faite en « Algérie, m'ont empêché de devenir bien sa- « vant.

« Quand je suis arrivé en France, je commen- « çais seulement à passablement épeler, et à « former quelques mots.

« Quand j'ai reçu ta lettre, mon digne Pierre, « j'ai pleuré de joie de tes succès, comme de

« douleur de ne pas en savoir autant; il m'a
« fallu même encore le secours de mon sergent
« pour la lire.

« Mais on a établi dans notre ville une classe
« pour les militaires, et, malgré mes grosses
« moustaches, je n'ai pas rougi de courir me
« mettre sur les bancs de l'école pour profiter
« de ce bienfait du gouvernement. »

« Ce pauvre garçon! » dirent les grands parents en pleurant de joie.

« O mon Charlot, toi qui me parais bien
« moins savant que ton frère, étudie pendant
« que tu es jeune : va, tu ne sais pas tout ce
« qu'il en coûte pour apprendre quand on a de
« l'âge.

« Le zèle que j'ai mis à suivre la classe, à
« lire, à copier et recopier ta lettre, mon brave
« Pierre, m'a fait vaincre bien des difficultés;
« je suis venu enfin à bout de tracer des carac-
« tères à peu près lisibles, n'est-ce pas? et voilà
« ce que j'attendais pour vous écrire.

« Ne m'en veuillez pas, ma chère grand'mère,
« ma bonne Louise, mon bon père, cela vous a
« peut-être donné bien de l'inquiétude; mais
« j'espérais tant vous causer de la joie! »

« Oh! qu'il a eu raison! » dirent-ils tous, et ses deux mères baisèrent la lettre comme une relique précieuse.

« Quand je serai quitte de mes années d'exil
« loin de vous, quand je saurai tout ce qu'un
« homme qui veut réussir doit savoir, je serai
« bien heureux! car je pourrai vous être véri-
« tablement utile.

« A présent que je sais lire et écrire, j'ai
« aussi des jouissances qui m'étaient inconnues,
« c'est presque une double existence qui s'est
« ouverte devant moi. Que sera-ce quand je
« pourrai voir, apprécier les talents de ceux que
« je veux toujours appeler mes enfants? Mon
« digne fils, garde-moi bien tous tes livres;
« et toi aussi, ma Joséphine; et toi, mon Char-
« lot, tâche d'en obtenir cette année : qu'ils me
« servent un jour à me délasser au milieu de
« vous le dimanche, et à m'instruire de tout ce
« qui me reste encore à apprendre. »

« Les avez-vous tous, mes enfants? demanda Francœur à Pierre et à Joséphine, avec l'importance qu'on peut mettre aux choses les plus précieuses.

— Oui, grand-père.

— Bien, bien, mes amis! Charlot tâchera d'en gagner lui-même, et moi, sur mes petites économies, je ferai en sorte de lui en avoir d'autres. Pierre, tu guideras mon choix.

— Et ton tabac, et ton petit verre d'eau-de-vie, grand-père?

— Oh! mon tabac, c'est vrai, je ne puis m'en passer; mais pour l'eau-de-vie, je n'en prendrai que dans les grands froids de l'hiver. Et puis, mes amis, M. Delpin (c'était le nom du père du jeune homme dont Louis était le remplaçant) va venir demeurer près des Invalides; il m'a dit avoir besoin d'un homme de confiance pour porter souvent des effets à la banque : je me suis offert, et je pourrai gagner quelque argent. Ah! que notre jeune ami revienne; que vous ayez tous de bons états, mes enfants; et nous serons bien heureux, je vous assure!.....

— Quant à moi, dit Joséphine, ma maîtresse m'a promis de me donner toutes les semaines quelques sous pour les rubans de mes bonnets : oh! je ne porterai plus de rubans, et j'achèterai avec cet argent des livres pour celui qui a remplacé notre père.

— Que je voudrais être à ta place! reprit Pierre.

— Plains-toi donc! répliqua Joséphine. Je suis sûre que tu auras les plus beaux livres de ta classe cette année, le prix d'honneur peut-être.....

— Oh! que je serais heureux et fier de l'obtenir!

— Eh bien! continue de travailler comme

tu l'as fait jusqu'ici, dit l'invalide, et il est bien sûr que c'est toi qui formeras surtout la bibliothèque de ton père adoptif. »

Pendant tous ces discours, Charlot restait muet : c'est qu'il ne pouvait espérer de participer à la joie et à l'instruction de celui dont on venait d'admirer les progrès : la paresse, qui l'avait dominé si longtemps, l'avait si fort arriéré, que, malgré les efforts qu'il faisait quelquefois, il ne pouvait s'empêcher de se trouver inférieur à beaucoup de ses camarades : comment pouvait-il espérer de remporter des prix ?

Sa rougeur, sa confusion, sa tristesse, n'échappèrent pas aux regards de la bonne Louise, car une mère s'initie toujours aux secrets du cœur de son enfant.

« Console-toi, dit-elle, mon Charlot : sans remporter des prix, tu peux aussi rendre heureux ton généreux parrain, si tu prends le goût du travail. Quelle sera sa joie, lorsqu'il nous sera rendu, s'il te voit, les dimanches, t'instruire de concert avec lui en ouvrant les beaux livres gagnés par ton frère ou achetés par ta sœur !

— Oui, mon garçon, dit le grand-père, touché comme sa fille de la tristesse de son petit-fils : dans une même famille, tous les enfants ne marchent pas d'un même pas au but

désiré; c'est comme dans une armée, où il se trouve quelquefois des traînards; mais que, soit en avant, soit en arrière, chacun se dirige du même côté pour accomplir son devoir, on finit toujours par arriver à un honorable but.

« Le vôtre, mes amis, est de concourir à votre bonheur et à celui de vos parents par votre amour du travail. Que ce sentiment s'empare de vous un peu plus tôt ou un peu plus tard, n'importe, pourvu qu'il vous vienne et vous fasse faire des progrès en toutes choses : vous serez d'honnêtes gens, vous ne tiendrez vos moyens d'existence que d'utiles labeurs, et ne serez jamais des membres inutiles à vous-mêmes, à votre famille ni à la société. »

Ce qui causait surtout la tristesse de Charlot c'était le trouble de sa conscience : il savait que malgré les exhortations de ses parents, renouvelées encore dans la lettre de son parrain, il avait fait bien des fois l'école buissonnière, chose qu'ils avaient ignorée, soit que Pierre, étant d'une autre classe, ne s'en fût pas aperçu, soit que, dans la crainte d'affliger ses bonnes mères, il n'eût pas cru devoir les en avertir.

Tous les moments perdus pour lui en vaines dissipations, les mensonges qu'il avait faits pour cacher sa conduite à sa mère ou à ses

grands parents, lui revenaient alors à la mémoire, et en voyant l'allégresse de sa famille à la preuve de la persévérance et du courage du bon Louis, en admirant les bonnes intentions de son frère et de sa sœur, il sentait que lui, par ses inclinations vicieuses, ne semblait pas faire partie de cette honorable famille. C'était déjà beaucoup de sentir cela; mais qu'il lui aurait fallu de force sur lui-même pour dompter sa paresse, son amour du jeu, et reprendre ce caractère droit et franc qui est l'apanage de l'écolier sans reproche!

LES MÉCOMPTES

Il n'y avait plus que trois mois à passer pour atteindre cette époque solennelle qui devait ramener le triomphe de Pierre et la satisfaction de ses parents. Son maître le citait à tous moments comme son plus savant écolier; ses compagnons lui adjugeaient déjà, dans leur naïve justice, tous les premiers prix de sa classe; lui-même, sans se flatter, pouvait espérer de les obtenir : il avait si bien travaillé! Il n'aurait pas eu le stimulant des prix, que les bonnes dispositions avec lesquelles il avait renouvelé sa première communion auraient

été capables de l'affermir dans la pratique de ses devoirs.

Un jour il revenait enchanté de sa classe : son maître venait de faire la récapitulation des bons points de ses élèves pour avancer son travail de l'année scolaire, et avait constaté que dans toutes les branches de l'instruction c'était Pierre Durand, et toujours Pierre Durand, qui avait la majorité.

Il rentrait donc bien joyeux de l'espérance des succès que lui promettaient les prix, lorsqu'il trouva chez lui son parrain en grande conversation avec ses parents, tous trois réunis ce jour-là. On parlait de lui, car en le voyant entrer Francœur s'écria : « Le voilà, c'est à lui de décider l'affaire. »

M. Bernard, c'était le nom de ce brave homme, lui dit : « Mon ami, je t'avais promis de te prendre chez moi, si tel était ton désir, et je viens t'offrir d'être tout de suite mon apprenti.

— Tout de suite ! répliqua Pierre ; ne pourriez-vous, mon parrain, attendre jusqu'au mois de septembre ?

— Non, mon ami, c'est à prendre ou à laisser : de nouveaux travaux qui me sont commandés me forcent de faire choix d'un garçon intelligent qui copie mes mémoires, qui mette au net les croquis que je fais à mes ouvriers pour la

coupe des bois, car mon vieux gâcheur n'est plus bon qu'à inspecter les ouvriers. Tout en apprenant sous ma direction les détails du métier, tu pourras me rendre ces services : j'ai donc pensé à toi, car tu vas te former à l'état de charpentier sans oublier ce que tu as appris, et je te demanderai bien moins de temps d'apprentissage qu'à un autre, puisque tu pourras dès à présent m'être utile. Mais pourquoi voudrais-tu attendre encore trois mois ?

— C'est qu'il espérait bien des prix cette année, dit le grand-père, et qu'il est cruel, je le sens, d'abandonner le combat avant de remporter la victoire. »

Les yeux de Pierre se remplirent de larmes à ces paroles; mais, jetant les yeux sur sa mère et sa grand'mère, toutes deux si fatiguées de leur travail, et qui, heureuses de placer avantageusement un de leurs enfants, paraissaient attendre sa réponse avec anxiété, il s'écria : « Ah ! qu'à cela ne tienne, mon parrain, s'il le faut absolument, j'entrerai chez vous tout de suite, ce sera toujours autant de temps de gagné sur mon apprentissage.

— Eh bien! tôpe là, mon garçon, c'est affaire conclue; tu entreras chez moi dès lundi, et j'espère que tu n'auras pas à t'en repentir.

Comme nous sommes à une lieue au moins les uns des autres, tu arriveras chez moi avec ton bagage, car tu coucheras dans ma maison.

— Quoi! mon parrain, je ne coûterai donc plus rien à mes bonnes mères?

— Non, mon ami, excepté pour ton entretien peut-être; mais si tu t'acquittes avec zèle des devoirs de bureau que j'aurai à te prescrire, il est possible que je te considère comme mon fils, et que j'agisse en conséquence. »

Du zèle, du zèle, pensa en lui-même le bon Pierre, oh! je n'en manquerai pas pour acquérir un état sans augmenter les charges de ma famille! Cette pensée, lui donnant espoir et courage, l'emporta sur les regrets qu'il avait d'abord éprouvés de quitter son école avant l'époque qu'il avait appelée de tous ses vœux.

Mais, quand il lui fallut aller dire adieu à son maître, à ses camarades; quand surtout il lui fallut prendre congé de ses deux mères, penser qu'il ne dormirait plus sous leur toit, qu'il serait peut-être quinze jours sans les voir (son parrain l'avait annoncé ainsi), son cœur se fondit, et un déluge de pleurs couvrit sa figure.

Cependant le bon invalide, qui était venu dès la pointe du jour pour l'escorter à son départ,

lui dit : « Allons, mon garçon, te voilà un homme maintenant, il faut savoir supporter avec courage toutes les peines de la vie : et que serait-ce, dis-moi, si tu partais pour la guerre ?

— Mais, être quinze jours sans voir maman, ni ma grand'mère ! » s'écria Pierre en sanglotant.

« Écoute, mon frère, dit Charlot, M. Bernard a dit qu'il t'enverrait faire souvent des commissions, soit à son chantier, soit aux maisons qu'il bâtit, tu pourras bien t'échapper pour venir nous voir ; s'il trouve que tu es trop long dans tes courses, tu sauras trouver quelque excuse.

— Mentir ! dit Pierre ; oh ! non, jamais.

— Bien, bien, dit l'invalide ; suis toujours cette devise, mon bon ami, et le Seigneur te bénira.

— Comme je le fais, dit la digne aïeule.

— Comme je le ferai toujours, » dit la jeune mère.

Et ce fut ainsi qu'escorté des bénédictions des êtres qu'il aimait le plus au monde, Pierre quitta le berceau de son enfance.

Dans une des rues qu'il eut à parcourir avec son grand-père et son frère qui l'aidaient à porter son trousseau, se trouvait l'église où un mois auparavant il avait été renouveler sa première communion.

Son grand-père, le voyant s'arrêter devant le saint portique, lui dit : « Mon enfant, tu désires entrer là, tu as raison : la veille d'une bataille, je ne manquais jamais d'adresser de ferventes prières au Seigneur, et, quand je le pouvais, j'allais m'agenouiller dans son temple. Toi, mon ami, tu commences à parcourir la carrière de la vie ; tu vas avoir à lutter contre toutes les peines, toutes les fatigues, toutes les tribulations qu'on y rencontre ; mets-toi donc sous la sainte sauvegarde de Dieu : avec lui, on est toujours patient et fort. »

L'adolescent suivit le conseil de son aïeul, il entra dans l'église, et, se prosternant sur la pierre, il pria Celui dont émanent toutes les grâces de lui accorder celles qui lui étaient nécessaires pour réussir dans l'état qu'il allait entreprendre.

Francœur, agenouillé comme lui, le bénissait dans son cœur, et priait le Tout-Puissant de préserver son cher petit-fils de tout danger, de toute fréquentation mauvaise, et de le rendre heureux et honnête homme, honnête homme avant tout.

En se relevant, Pierre était moins triste, car la prière donne toujours du courage, et ce fut le front serein qu'il arriva chez son patron. Il fut bien accueilli par M. Bernard ; mais la femme de celui-ci sembla le regarder d'un mauvais œil.

« Drôle de commis que tu as choisi là ! dit-elle ; il n'est pas plus grand que Jules !

— Tu verras ce qu'il sait faire, répondit son mari. Notre fils, avec tout le latin qu'on lui apprend au collége, ne pourrait m'être utile comme ce jeune garçon.

— Allons, c'est un enfant de plus qu'il me faudra héberger ici : j'en ai pourtant assez comme cela. »

En effet, elle était entourée de plusieurs jeunes enfants qui criaillaient à qui mieux mieux.

« Madame, dit Francœur, mécontent de cet accueil, essayez de mon petit-fils; s'il vous gêne, nous tâcherons de l'enrégimenter autre part. Pour moi, je suis persuadé que tel patron qui le choisira ne pourra que s'en féliciter. »

Mme Bernard, pour toute réponse, détourna la tête d'un air maussade, et, voyant son mari conduire Pierre dans une petite chambre du rez-de-chaussée où il lui fit déposer ses effets, elle arriva près de lui tout en colère, en s'écriant: « Je t'avais dit qu'il pouvait coucher dans la soupente qui est au-dessus de la cuisine.

— Mais, ma bonne amie, pourrait-il y voir clair pour écrire ou pour dessiner?

— Allons, il faut qu'un étranger occupe la chambre de notre fils.

— En son absence, ma chère; mais quand il

viendra ici passer ses jours de congé, Pierre couchera dans la soupente. Voyons, ceci n'est-il pas juste? et vas-tu continuer d'être de mauvaise humeur?

— Aussi, pourquoi prends-tu un apprenti interne, au lieu de le prendre externe comme tant d'autres?

— Parce que cela me convient, Madame, dit Bernard avec feu, vous m'impatientez à la fin.»

Sa femme ne répondit rien; mais on pouvait voir à ses mouvements saccadés en aveignant les draps nécessaires au lit de Pierre, et en lui ouvrant les meubles où il devait serrer ses effets, combien elle était mécontente de son installation dans la maison.

Une telle réception ne pouvait le satisfaire: d'un air indécis et les yeux pleins de larmes, il regardait son grand-père pour savoir s'il devait rester ou s'en aller. Celui-ci, rouge d'une colère concentrée, se pinçait les lèvres pour ne rien dire qui pût gâter l'affaire; mais, en voyant des pleurs rouler dans les yeux de son petit-fils, de celui qui, soit chez ses bonnes mères, soit à son école, soit dans son cœur paternel, avait été jusqu'à présent un objet d'orgueil ou de prédilection, et qui semblait devoir être rebuté dans ce lieu, il éprouva une sensation si pénible, que, reprenant un des paquets et se dirigeant vers

la porte, il allait dire à Pierre de le suivre. Bernard vit ce mouvement, et retirant le paquet de la main de l'invalide, il lui dit à voix basse :

« Patience! cela passera.... »

L'invalide revint sur ses pas, s'approcha de son petit-fils, l'étreignit du bras qui lui restait en le pressant sur son cœur, et un profond sanglot s'échappa de sa poitrine.

Cette marque de faiblesse fut la première et la dernière que manifesta le bonhomme ; car, ayant serré la main de Bernard, il se retira aussitôt.

Charlot le suivit assez ému lui-même, mais heureux de rentrer chez ses bonnes mères, et, le dirons-nous à sa honte? satisfait de n'avoir plus à son école un objet de comparaison qui ne pouvait que l'humilier sans cesse.

Pierre, la figure encore couverte de larmes, courut après eux pour les embrasser encore, et surtout pour leur dire : « Ne contez pas cette réception à maman, ni à ma grand'mère.

— Si tu voulais pourtant t'en revenir, mon enfant? dit Francœur.

— Puisqu'il faut les quitter, et que c'est fait, reprit l'adolescent, autant rester ici qu'ailleurs.

— Va, tu es un digne garçon! exclama son aïeul, et je ne doute pas que tu n'apaises bientôt cette mégère. »

Cela dit, il se remit en route, les traits encore altérés, mais le cœur raffermi par l'espoir.

LA BONNE CONDUITE ET LA PRÉVENANCE INSPIRENT L'ESTIME ET L'AMITIÉ

Au bout de quinze jours, c'était fète dans la famille de Pierre, car c'était le jour de sortie du jeune homme; quand il y arriva, il trouva déjà son grand-père et sa sœur, et ce fut avec bien de la joie qu'il embrassa tous les êtres chéris qui l'attendaient avec tant d'impatience.

« Eh bien! comment es-tu? lui dit-on.

— Pas mal, répondit-il : dame! on ne peut espérer d'ètre chez les autres comme chez soi, surtout quand on a des mères aussi bonnes que celles-ci. » Et il embrassa de nouveau les deux excellentes femmes, qui l'avaient interrogé les premières.

« Mais enfin?... continua sa mère.

— Enfin, je n'ai point à me plaindre : bien nourri, bien couché, ayant un bon maître, que me faut-il de plus?

— Mais sa femme? dit Charlot, prèt à commettre une indiscrétion, malgré le regard expressif de Pierre.

— Elle est un peu plus grondeuse; mais en faisant tout pour lui plaire, j'espère que nous serons bientôt bons amis.

— C'est cela, c'est cela, mon enfant! dit l'invalide : il n'est personne qu'un bon travailleur, qu'un garçon serviable et complaisant ne puisse apprivoiser.

— Elle est donc bien difficile cette dame ? demanda Joséphine, qui ne savait rien de la réception faite à Pierre ni de sa recommandation.

— Un peu moins accommodante que son mari, reprit-il; mais c'est pour de bien petites choses : par exemple, mon parrain voulait que je m'en vinsse les bras ballants, disant que j'avais remué assez de pièces de bois avec les ouvriers ce matin dans le chantier, et qu'on blanchirait mon linge avec celui de sa maison; mais Mme Bernard ne l'a pas voulu; et, pour ne pas être cause d'une querelle de ménage, j'ai bien vite apporté ce paquet. Cela m'a contrarié pourtant : j'aurais été si heureux de ne plus vous rien coûter! » Et il présenta le paquet à sa mère d'un air presque humilié.

« Allons donc, mon enfant, lui dit celle-ci avec un sourire, est-ce que tu n'es plus notre cher fils? est-ce qu'il n'est pas doux à tes mères d'avoir encore à s'occuper de toi?

— Tiens, tiens, mon petit Pierre, ajouta la

grand'mère, vois cette belle paire de bas que je suis en train de te rempiéter, tu vois que, sans le désir de Mme Bernard, on aime ici à travailler pour toi?

— Voici une petite chemisette de percale que je t'ai faite pour mettre sur ta grosse chemise le dimanche, lui dit Joséphine.

— Merci, merci! s'écria Pierre : ah! que je suis heureux dans ma famille! Quand pourrai-je à mon tour vous causer des surprises?

— Cela viendra, cela viendra, mon garçon, dit le grand-père; en attendant, mettons-nous à table. » Et il tira de son havre-sac, souvent encore son compagnon de voyage, un petit pâté acheté à dessein de fêter l'arrivée de son bien-aimé petit-fils. Durant tout le repas, ce fut toujours Pierre qui fut servi le premier, et qui eut la meilleure part. Plusieurs fois, en la recevant, ses yeux se remplirent de larmes; ses bonnes mères souriaient à ces marques de sa sensibilité et de sa gratitude. L'invalide, seul, ne souriait pas : il pensait que le contraste qu'éprouvait le pauvre garçon de cette façon de le recevoir et de celle dont il était traité chez son patron, causait l'attendrissement de Pierre. En effet, celui-ci, quand il était servi par Mme Bernard, qui ne laissait à nulle autre personne cette marque de royauté dans sa maison, n'avait ja-

mais que la dernière part, la plus petite, celle des plus bas morceaux ou celle des mets les plus grossiers.

Il n'était pas gourmand, le pauvre garçon, c'est pourquoi il avait dit sans hésiter à sa mère qu'il était bien nourri; mais cette différence entre le doux accueil fait à l'enfant de la maison, et celui que recevait chaque jour le commensal rebuté, lui avait étrangement remué le cœur.

Quand il se trouva seul avec son grand-père, il ne voulut pourtant pas lui conter ces détails : il connaissait le bonhomme; il aurait eu peur que dans sa tendresse pour lui, dans sa mauvaise humeur contre Mme Bernard, il ne lui eût été dire quelques-unes de ses grosses vérités, qui n'eussent fait que rendre les rapports plus désagréables avec sa patronne. D'ailleurs à quoi bon tourmenter le vieillard des petites humiliations qu'il éprouvait? Pierre avait la ferme volonté d'apprendre un état, il se sentait chez son parrain en position de le faire; et il savait, son instituteur le lui avait répété bien des fois, que dans toute profession il faut se soumettre aux rigueurs du noviciat.

Il patienta donc avec courage, et chaque fois qu'il vint revoir ses bons parents, ceux-ci remarquèrent avec plaisir que sa physionomie

était plus gaie, et que ses forces et sa raison ne faisaient que s'accroître.

C'est qu'en effet sa position devenait insensiblement plus agréable. Si Mme Bernard, fort contrariée d'avoir un apprenti à demeure, lui avait témoigné dans les premiers temps beaucoup de mauvais vouloir, elle n'avait pas tardé à reconnaître son erreur de croire qu'un tel hôte lui serait à charge. Elle l'avait vu s'acquitter avec zèle et intelligence de tous les travaux de cabinet que lui avait confiés son mari, se prêter avec complaisance à toutes les commissions qu'elle pouvait lui donner elle-même, et enfin, au lieu d'augmenter les peines qu'elle prenait dans sa maison, car c'était une bonne ménagère, faire tout ce qu'il pouvait pour les lui épargner. Ayant trouvé la petite chambre du fils de la maison où on le faisait coucher fort propre et fort bien soignée, il s'était étudié à la maintenir dans le même état. Pour y parvenir, il se levait tous les jours de bonne heure, et, avant tout travail, s'occupait de la balayer et de la frotter. Voyant Mme Bernard prendre le même soin pour la salle à manger où se tenait d'ordinaire la famille, il lui avait plusieurs fois ôté la brosse des mains, et avait frotté lui-même. Cette attention avait commencé à toucher le cœur de Mme Bernard,

et, en raison de tous les services qu'il rendait à son mari, elle finissait par le regarder comme un être indispensable à la famille et à le traiter presque comme en faisant partie. Plusieurs maladresses ou quelques mesures mal prises par le jeune apprenti avaient pourtant encore excité sa mauvaise humeur et même quelques emportements de M. Bernard, fort vif aussi; mais, en voyant la confusion du jeune homme et sa franchise à avouer ses torts, ils n'avaient pas tardé à se calmer et à penser qu'un être si sincère dans l'aveu des fautes qu'il pouvait commettre, méritait bien d'obtenir toute leur confiance. Elle lui était, en effet, tout acquise, et quand leur fils, sujet assez médiocre, faisait quelques contes pour s'excuser des petits méfaits commis au collége, tous deux lui donnaient Pierre pour exemple de droiture, et ne manquaient jamais non plus de lui faire remarquer combien, malgré son jeune âge, il leur était déjà utile.

La bonne opinion que son parrain avait conçue de cet enfant lors de la visite que celui-ci lui avait faite après la distribution des prix dont nous avons parlé, était une des causes qui empêchaient Pierre d'aller chez ses parents plus souvent que tous les quinze jours; car M. Bernard, pensant qu'un tel camarade ne

pouvait qu'être infiniment utile et agréable à son fils, désirait que Pierre fût toujours à la maison les jours de sortie de Jules.

La seule chose où se distinguât le jeune collégien, c'était la musique : il jouait déjà passablement du violon. Lorsque, tenant son archet, il entendit Pierre solfier avec justesse et mesure toutes les notes, il lui mit en tête de s'exercer à la flûte, dont il jouait un peu lui-même. Une fois l'embouchure trouvée, celui-ci n'eut pas grand'peine à accompagner le violoniste sur des airs faciles; et la mère, heureuse de voir son fils s'amuser sans être obligée de le promener, elle toujours occupée de son ménage et de ses jeunes enfants, ne trouva rien à redire au délassement que prenait Pierre. Plusieurs fois même, dans la semaine, à l'approche du jour où devait venir son fils, elle l'exhorta à repasser le soir les petits morceaux qu'il devait jouer le dimanche avec Jules : jugez quelle heureuse distraction pour le pauvre enfant!

Quand par hasard M. Bernard recevait du monde, il était flatté que les deux jeunes gens, à l'aide de leurs novices talents, pussent égayer la compagnie; et sa femme, comme lui, se plaisait à traiter Durand à l'égal de son fils, puisqu'il contribuait aux travaux comme aux plaisirs de la famille.

Quelle fut la joie de l'invalide lorsque, un dimanche qu'il venait visiter M. Bernard et voir son petit-fils, il trouva dans une assez grande réunion ce cher enfant faisant sa partie avec le collégien! Comme tous deux tournaient le dos à la compagnie attentive, et qu'on fit signe en silence à Francœur de s'asseoir pour ne pas interrompre la symphonie, il eut tout le loisir de l'entendre et de se délecter au nouveau talent de Pierre. Quand le morceau fut fini, et que le flûtiste vint embrasser son aïeul, celui-ci s'écria : « Bravo, mon garçon! je savais bien, moi, qu'il te serait avantageux d'apprendre la musique à l'école : vienne la conscription, et tu ne seras pas obligé de porter le mousquet.

— Vienne la conscription, reprit Bernard, et nous pourrons peut-être y remédier : si Pierre devient un bon ouvrier, il me sera facile de prendre avec lui des arrangements pour le faire remplacer.

— Et espérez-vous qu'il deviendra aussi habile à manier la hache et la besaiguë qu'il l'est déjà à manier la flûte?

— Les pièces de bois sont un peu plus lourdes à travailler que ce léger instrument, dit Bernard en souriant; mais laissez faire, quand la force lui viendra, Pierre ne sera

maladroit à rien : l'enfant qui fait avec zèle tout ce qu'il exécute, suffit, quand il est homme, à tous les besoins de son état. En attendant, il sait déjà dessiner toutes les différentes coupes. Donne-moi donc, femme, le rouleau des dessins de la charpente de mon dernier bâtiment ? » Et Mme Bernard, sans se faire nullement prier, avec une sorte d'ostentation, qui avait sans doute pour but de prouver à son fils ce qu'elle lui avait dit bien des fois, que Pierre était un élève plus studieux que lui, et presque avec un orgueil de mère, montra les différents travaux de l'apprenti.

Jugez du plaisir de Francœur en remarquant cette bienveillance, et en entendant les louanges que donnèrent à Pierre les gens de l'art reçus par Bernard ce jour-là.

Le bonhomme s'en alla bien heureux, et, quoiqu'il fût déjà tard, il voulut, avant de rentrer à son hôtel, aller chez sa sœur et sa fille pour verser dans leurs cœurs son espérance et sa joie.

Comme elles furent heureuses, les pauvres femmes ! il est si doux d'entendre louer ce qu'on aime !

Mais nous anticipons sur les événements : revenons sur nos pas, pour retracer encore un des beaux jours du grand-père.

NOUVEL HONNEUR ET NOUVELLE HONTE POUR LA FAMILLE DURAND

La distribution des prix à l'ancienne école de Pierre, qui était toujours celle de Charlot, apporta à celui-ci peu de gloire; il reçut seulement un prix pour l'écriture. Mais qu'est-ce que ce faible talent, si l'on n'y joint l'orthographe, le calcul, et assez de savoir pour que la dextérité de la main puisse servir à rendre nos pensées à l'aide de mots bien appropriés à notre langue? Enfin ce succès était toujours quelque chose, et Francœur, en voyant couronner Charlot pour la première fois, sentit son cœur palpiter de plaisir et d'espérance.

Pierre, qui avait été invité par son ancien maître comme simple témoin de cette solennité, embrassa cordialement son frère quand il vint apporter son livre et sa couronne à son aïeul.

Après que la division de Charlot eut reçu les divers prix qui lui étaient adjugés, on en vint à couronner les plus forts élèves de la première classe, et ce fut à ce moment que Pierre eut le cœur serré, non de jalousie : il était heureux de voir ses anciens émules satisfaits à leur tour; mais il éprouvait un vif regret de n'avoir plus

rien à prétendre d'une distribution où naguère il avait une si bonne part.

Pour se consoler, il pensait aux diverses connaissances qu'il avait déjà acquises chez son patron, connaissances qui lui donnaient l'espoir d'être dans peu d'années utile à sa famille. Cette réflexion l'amenant naturellement à songer aux travaux qu'avec la permission de M. Bernard il avait interrompus pour assister à cette cérémonie, il s'apprêtait à partir pour courir les reprendre, quand ses anciens camarades firent un signe à leur maître ; et celui-ci, prenant sur le bureau deux superbes livres, appela Pierre Durand pour les venir recevoir. Le jeune homme, pensant qu'ils étaient destinés à quelque nouvel élève portant le même nom que lui, n'en continuait pas moins à enjamber les bancs pour se retirer avant tout le monde ; mais son maître, répétant son nom, et lui faisant signe d'approcher, s'écria : « Mais arrive donc, mon ami ! Pendant neuf mois tu as exercé les fonctions d'un de mes plus zélés et de mes plus intelligents moniteurs. Les circonstances ne t'ont pas permis de continuer tes honorables fonctions; mais M. le curé, M. le maire et moi, avons décidé que la récompense destinée au meilleur élève devait t'appartenir, d'autant plus que par ta bonne

conduite, à ce que j'ai appris, tu continues de faire honneur à l'éducation que tu as reçue, et au gouvernement paternel de qui tu la tiens.

— Vive Pierre Durand! » s'écrièrent les autres moniteurs, qui étaient dans le secret! « Vive Pierre Durand!... »

Celui-ci, dans les bras de son digne instituteur, et embrassé ensuite par le curé et le maire, reçut l'honorable prix qu'il était si loin d'attendre.

« Tu ne t'en iras pas ainsi, s'écria Francœur, le voyant néanmoins disposé à retourner à son poste : viens, mon enfant, causer une nouvelle joie à tes mères. »

Le bonhomme avait ses raisons de parler ainsi : lui aussi avait ménagé une surprise à son petit-fils. A présent, nous l'avons dit, il gagnait quelque chose, et du fruit de ses économies il avait acheté plusieurs livres pour Pierre, s'étant fait aider dans leur choix par l'aumônier des Invalides, plus versé que lui dans la littérature.

Le jeune garçon, après les nouvelles émotions que lui fit ressentir cette tendre attention de son aïeul, rangea le tout dans sa petite bibliothèque, et quitta gaiement sa famille, pensant à la joie de son père adoptif quand il reviendrait, et au charme qu'il éprouverait lui-même quand,

aux dimanches de sortie, il pourrait faire plus ample connaissance avec ces nouveaux amis.

Francœur n'était pas si modeste que de laisser ainsi dans l'ombre les deux beaux livres de son petit-fils : dès le dimanche suivant, il alla les montrer à M. et à Mme Bernard. Ceux-ci ne manquèrent pas de les faire voir à leur fils pour l'exciter à se distinguer au collége, et cette preuve de la bonne conduite passée de Pierre ajouta encore à la considération que lui attirait chez eux sa bonne conduite présente.

Laissons ce charmant garçon acquérir en paix l'état qui fait maintenant l'objet de tous ses vœux, et voyons ce que devient Charlot.

Il avait suivi l'école avec quelque assiduité avant la distribution des prix, aussi nous avons vu le résultat de son application. L'instituteur ayant dit néanmoins à son grand-père qu'il était loin de savoir tout ce qui pouvait lui être nécessaire un jour, ses parents s'étaient décidés à le laisser encore une année en classe.

Malheureusement les vacances vinrent tout à fait ralentir son zèle, et ses jeux continuels avec d'autres petits vagabonds du voisinage le firent retomber dans sa mollesse et ses pertes de temps accoutumées. Il recommença plus que jamais à faire l'école buissonnière, si bien qu'un dimanche son instituteur vint demander à ses

parents pourquoi il manquait si souvent à la classe. Les bonnes mères, qui l'y avaient envoyé fort exactement, se regardèrent, et le regardèrent tout étonnées.

« Et y a-t-il longtemps, Monsieur, dit Francœur auprès d'elles ce jour-là, que ce paresseux fait ce beau manége?

— Mais, Monsieur, depuis la rentrée, il y a de cela plus de trois mois, Charlot ne s'est pas rendu régulièrement une quinzaine de suite sur les bancs de l'école.

— Est-il possible! s'écria l'invalide. Mais comment, Monsieur, vous, si bon, si zélé pour vos élèves, n'avez-vous pas songé à nous le faire savoir?

— Pardonnez-moi, je l'ai noté sur un de ses bulletins, en vous demandant l'explication de ses fréquentes absences; et voilà, ajouta-t-il en tirant un billet de sa poche, la réponse que vous-même m'avez faite.

— Moi, Monsieur, dit avec feu Francœur, moi!... mais malheureusement je ne sais point écrire.

— Ciel! s'écria l'instituteur, alors ce méchant élève a donc fait un faux! Oui, oui, quelques-unes des lettres de ce billet me rappellent son écriture, et c'est pour éclaircir ce doute que je suis venu chez vous.

— Un faux! dit avec désespoir le grand-père; mais autrefois on coupait le poing à un homme pour cela; à présent on l'envoie aux galères. Malheureux enfant, feras-tu donc ta honte et celle de tes parents à l'aide des connaissances que pour ton intérêt ils s'efforcent de te donner? Ah! que n'es-tu resté tout à fait ignorant, comme eux, mais aussi pur! » A ces mots, la bonne grand'mère, pâle et tremblante, tomba sur sa chaise, et la jeune mère se mit à sangloter.

« Et que dit cette lettre? Lisez-la, s'il vous plaît, Monsieur, » dit Francœur.

L'instituteur lut ce qui suit, que je transcris avec toutes ses fautes, pour montrer à mes jeunes lecteurs de quoi un paresseux, un mauvais écolier est capable.

« Monssier,

« Vous voulé savoir pour quoit mon petit flis
« n'est pas venut à sa clase, c'est que sa grand-
« maire a étée malade et qu'il a été obliger d'être
« utille à sa maire; je vous prix dont de ne le point
« punire pour ses absancent.

« FRANCŒUR. »

« Eh! c'est en signant le nom de *Francœur*, nom qui a été donné à l'armée à ton grand-

père pour exprimer la loyauté de son caractère, que toi, son petit-fils, tu as fait un pareil mensonge ! s'écria la bonne Babet.

— Je suis souvent malade, il est vrai, et ta mauvaise conduite va aggraver mes maux ; mais quand m'as-tu vue te retenir à la maison pour seconder ma fille? Hélas! elle et moi nous surmontons constamment la fatigue de notre état pour te soutenir plus longtemps, quoique tu ne travailles que pour toi; et, quand nous faisons tout ce que nous pouvons, toi, tu joues et ne fais que croître en fainéantise!

— Il veut nous faire mourir, ma pauvre mère, » dit Mme Durand tout en pleurs, et elle continua de sangloter.

Charlot n'était pas tout à fait insensible : le spectacle de la douleur de ses bonnes mères l'émut à la fin, et il se jeta à leurs genoux, en leur promettant de se conduire mieux à l'avenir.

« Est-ce de bon cœur que tu dis cela? demanda avec anxiété son aïeul.

— Oui, grand-père, dit Charlot d'une voix suppliante.

— A la bonne heure; car, si j'en doutais, je te conduirais demain à ta classe, et te dénoncerais devant tes camarades comme un faussaire. Si ton repentir est vrai, comme je l'espère, je prierai, au contraire, Monsieur de te garder le secret

sur cette détestable affaire : la réputation d'honnête homme est chose si précieuse, qu'il ne faut pas la perdre dès le début dans la vie : comment la reconquérir après?

— Je vous conseille de mettre bientôt ce garçon en apprentissage, et loin de ce quartier, dit l'instituteur : mes élèves m'ont dit l'avoir vu bien des fois, en fort mauvaise compagnie, jouant sur les places publiques.

— J'étais avec de jeunes voisins, Monsieur, qui valent tous les camarades de la classe.

— Non, ils ne les valent pas; tous les bons sujets, à votre âge, sont à l'école ou en apprentissage.

— C'est vrai, dit Francœur; mais lui donner déjà un métier, Monsieur, ajouta-t-il en parlant à l'instituteur, vous m'avez dit qu'il est encore si peu instruit!

— A la vérité; mais, comme vous le disiez tout à l'heure, il vaut mieux être honnête homme que savant : or le moyen d'être honnête homme, c'est d'employer son temps d'une façon utile et honorable. L'enfant qui manque l'école pour jouer, pour vagabonder, qui gaspille les années que ses parents consacrent à son instruction, tandis qu'eux s'imposent mille privations pour le nourrir, est un être sans délicatesse qui ne reculera plus tard devant aucune

bassesse. Voyez dès à présent, d'après cette fausse lettre, à quoi entraîne une mauvaise conduite. Il est temps de couper court à celle de Charlot, et, puisqu'il ne veut pas mordre à la science, hâtez-vous du moins de lui donner un état qui le fasse grandir en homme honorable, et non en gibier de prison. »

Cette expression fit monter le rouge au visage de Charlot : la mauvaise opinion que son maître concevait de lui était, en effet, une juste punition des fautes que lui avaient fait commettre ses funestes penchants à la paresse et au jeu.

ON N'ATTRAPE PAS LES MOUCHES AVEC DU VINAIGRE

Depuis la visite du digne instituteur dans la famille Durand, chacun de ses membres était triste. Les deux mères et Francœur, quoiqu'ils eussent pardonné à Charlot la grave faute qu'il avait commise, conservaient d'une telle fausseté un souvenir pénible, et de sa conduite passée de tristes prévisions pour l'avenir. Le jeune garçon lui-même avait perdu la gaieté de son âge : n'osant plus voir les compagnons de jeu dont la fréquentation lui était interdite, osant encore moins retourner à l'école dont son maître l'avait, pour ainsi dire, expulsé, ne sachant pas

s'occuper, il passa une semaine entière à regarder les passants ou à bâiller.

Ce fut dans de telles dispositions que Pierre trouva sa famille le premier dimanche qu'il vint la voir après la scène que nous avons rapportée. Joséphine cherchait en vain, par son aimable babil, à dérider les fronts assombris de ses parents : plus elle se montrait aimable et heureuse de sa position (bientôt, son apprentissage fini, elle allait rentrer dans sa famille), et plus elle se plaisait à communiquer ses espérances à ses parents, plus leur peine semblait s'accroître par la comparaison qu'ils faisaient d'elle et de son frère Charlot. Celui-ci, en voyant leurs regards attristés se porter de temps en temps sur lui, devinait leurs pensées, et rougissait de honte de sa nullité.

Pierre n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur sa famille pour voir qu'il s'était passé quelque chose. Malgré ses questions pour le savoir, nul n'osa l'en instruire : un sentiment de pitié pour le coupable qui paraissait repentant, et la crainte d'affliger l'honnête jeune homme, les retenaient tous. « Nous rêvons, dit enfin Francœur, à l'état qu'il nous faut choisir décidément pour Charlot : son maître nous conseille de le placer avant peu, il a raison ; car, ainsi que toi, il va atteindre bientôt ses quinze ans.

— C'est vrai, dit Pierre, et plus tôt mon frère sera apprenti, plus tôt aussi il sera bon ouvrier. Oh! ne vous tourmentez pas : parmi les connaissances de mon parrain, nous trouverons facilement à le placer. Mais quel est ton goût, Charlot? quel état voudrais-tu choisir?

— Dame! un état qui ne donne pas beaucoup de peine, et qui fasse gagner beaucoup d'argent.

— Tu n'es pas difficile; mais, crois-le, pour gagner de l'argent, il faut se donner de la peine. Chez nous, les ouvriers qui ne complètent pas leurs journées de travail, ou qui chôment la moitié du temps, reçoivent peu d'argent au bout de leur quinzaine. — Je sais cela, moi qui fais souvent la paye à présent. — Ceux qui ne manquent pas une heure, pas une journée, en reçoivent bien plus que les autres.

— C'est juste cela : *tant vaut l'homme, tant vaut la terre,* dit Francœur.

— Comment! c'est toi qui fais la paye! se plut à faire répéter à Pierre la bonne Babet, enchantée de cette marque de confiance donnée déjà à son petit-fils : et as-tu souvent beaucoup d'argent pour ça en maniement?

— Quelquefois quinze cents francs.

— Mais c'est fort honorable! reprit la bonne femme émerveillée.

— Pourquoi, grand'mère? Quand on sait calculer, il n'est pas plus difficile de compter un grand qu'un petit mémoire.

— Oui ; mais tant d'argent dans les mains d'un jeune homme!....

— Ah! voilà ce qui est honorable, en effet, reprit Francœur; et, pour l'édification de nos autres enfants, je vais vous conter ce qui a décidé ses patrons à investir Pierre de cette fonction.

« Je puis dire cela devant toi, mon garçon, sans crainte de te donner de l'amour-propre : être franc et honnête, c'est la moindre chose pour les braves gens, cela fait partie de leur existence comme l'air qu'ils respirent.

« Un dimanche matin que j'allais pour te voir, je ne trouvai que Mme Bernard; peu de temps après son mari rentra, et, ne te voyant pas, il dit à sa femme avec assez de mauvaise humeur : « Tu as donc décidément envoyé Pierre faire la paye? Je t'avais pourtant dit que je ne le voulais pas encore : il est trop jeune.

« — Mais puisque tu assures qu'il ne se trompe jamais à aucun compte..... C'est un grand débarras pour moi de n'avoir plus cette corvée le dimanche matin, que je veux aller à la messe et que j'ai tant de choses à faire.

« — A la bonne heure; mais confier tant d'argent à un si jeune homme!.....

« — Eh ! qu'est-ce que ça fait? Je l'ai bien étudié à toutes les commissions qu'il m'a faites ; jamais il n'y a eu erreur d'un centime : celui qui est la probité même pour les petites choses ne nous trompera pas assurément pour les grandes. Et puis je connais sa droiture et sa délicatesse : chaque fois qu'il a cassé ici quelque chose, au lieu de faire passer cela sur le compte des enfants, comme vingt fois il aurait pu le faire, il m'a chaque fois avoué sa maladresse, m'offrant de payer cela sur sa part de la vente des copeaux. »

— Comment ! des copeaux? dit Mme Durand.

— Oui, ma mère. Ordinairement la vente des copeaux est le profit de la femme du maître ; mais comme le logement de Mme Bernard ne tient point au chantier, elle m'a chargé de cette vente, et est convenue de m'en donner le quart. Si je ne vous ai pas parlé de cela, c'est que j'avais mes raisons, dit Pierre en rougissant.

— Nous ne te les demandons pas, reprit la grand'mère en souriant, nous sommes sûrs d'avance qu'elles sont bonnes. Continuez donc, mon frère ?

« — Un garçon qui a tant de franchise et de droiture ne peut m'inspirer aucune inquiétude, ajouta Mme Bernard à son mari, et puisque tu assures qu'il compte à merveille, je ne vois

pas pourquoi nous ne nous fierions pas à lui. »

« Jugez, ajouta Francœur, combien cette conversation me fut agréable! Je ne t'en parlai point, mon Pierre, parce qu'au fait je ne trouve rien de plus naturel; mais je suis heureux de pouvoir faire jouir tes mères de la bonne opinion que tes patrons ont de toi. Cela me surprit et me charma, surtout par rapport à Mme Bernard, car elle était bien mal intentionnée pour toi dans le commencement.

— C'est vrai, dit Charlot, je ne comprends pas comment tu as pu rester chez elle.

— C'est ce qui te prouve encore, ajouta Francœur, que *tant vaut l'homme, tant vaut la terre*. Pierre, au lieu de répondre des impertinences à la femme de son patron, quand celle-ci lui témoignait sa mauvaise humeur, s'est contenté de faire son devoir et de lui montrer de l'obligeance; maintenant il recueille le fruit de sa bonne conduite par l'amitié et la confiance qu'il inspire.

— Oh! c'est dans le fond une bien bonne femme, allez!.... ajouta Pierre d'un air satisfait : tenez, voyez-vous, je suis venu aujourd'hui les bras ballants.....

— En effet, dit sa mère, tu ne nous apportes pas ton linge sale aujourd'hui.

— J'avais fait avec elle, ce matin, de grands

remue-ménage dans la maison ; j'avais ensuite été au chantier ranger avec deux ouvriers les pièces de bois qui l'encombraient ; quand je suis revenu m'habiller, j'étais si rouge et si couvert de sueur qu'elle s'en est effrayée, et m'a apporté à boire un bon verre de vin sucré. Mais ce n'est pas tout : me voyant faire mon paquet qui était fort gros aujourd'hui, elle m'a dit elle-même : « Allons, laisse cela : comme tu es un bon garçon, qui t'acquittes bien de ton devoir avec mon mari, et me rends à moi tous les services que tu peux, je ne veux plus que tu aies cette corvée quand tu vas chez toi : laisse ton linge, il ira désormais avec celui de la famille ; car tu fais toi-même partie de mes enfants. » Je ne puis vous dire combien cette parole m'a ému. Mme Bernard l'a bien vu ; elle m'a dit, les yeux mouillés elle-même : « Va, va, je ne suis pas si méchante que j'en ai l'air : si je déteste ce qui peut nuire à ma maison, j'aime véritablement ceux qui concourent à son avantage. »

— Voilà le résumé de la conduite de tous les maîtres judicieux à l'égard de leurs subordonnés, dit Francœur : ils n'ont que du mépris et de l'indifférence pour ceux qui ne leur sont bons à rien ; mais ils estiment et ils aiment ceux qui leur sont utiles. »

C'est par de tels raisonnements que Francœur tâchait de faire comprendre à Charlot quelle devrait être sa conduite quand il serait en apprentissage. Nous verrons plus tard si le vieillard semait en bonne terre.

LA BONNE RÉPUTATION D'UN JEUNE HOMME REJAILLIT SUR SA FAMILLE

Le jeudi de la semaine suivante, Pierre arriva chez sa mère, l'air réjoui : c'était pour engager Charlot à venir le trouver le dimanche suivant, afin qu'il le présentât à un ami de M. Bernard, maître menuisier qui avait besoin d'un apprenti.

« Cet état te conviendra sans doute, dit le jeune charpentier à son frère, il est moins rude que le mien, et a du rapport avec celui de notre ami. Nous serons déjà habiles dans nos métiers quand il reviendra; lui-même pourra reprendre son travail; nous économiserons tous trois le plus possible sur nos gains; et par la suite, avec un peu d'aide, peut-être entreprendrons-nous des bâtiments à notre compte. Cela te va-t-il, mon garçon?

— Je le crois bien que ça me va!

— Allons, c'est décidé, tu viendras me trouver dimanche avec grand-papa, et nous irons te présenter à M. Guillaume.

— Le connais-tu, toi?

— Oui, je l'ai vu plusieurs fois chez mon patron.

— A-t-il l'air bien sévère?

— Non; mais quand ça serait, en faisant ton ouvrage, qu'auras-tu à craindre?

— Ah dame! si l'on exige de moi plus que je n'en peux faire.....

— Allons, dit Mme Durand, qui devenait à l'égard de Charlot beaucoup moins faible qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, voilà déjà les craintes d'un paresseux! Pourquoi penses-tu qu'on exigera de toi plus d'ouvrage que tu n'en pourras faire? On te demandera ce qu'on demande à chaque apprenti; et tu sauras bien faire ce que ferait un autre.

— Oui, oui, maman, il le fera, » dit Pierre en embrassant ses deux bonnes mères; puis, serrant la main de Charlot, il ajouta : « Adieu, mon gros, va, tu travailleras, et tu verras qu'on est bien heureux quand on se sent bon à quelque chose. »

L'invalide, prévenu, arriva le jour en question, fit faire une toilette soignée à Charlot,

chose nécessaire pour relever sa bonne mine ; car l'indolence du jeune homme était cause souvent de sa malpropreté. Ces apprêts finis, tout deux se mirent en marche.

Francœur était content de la place qui se présentait pour son petit-fils ; mais il avait la tête moins haute en le conduisant que lorsqu'il avait escorté Pierre : c'est qu'il savait ne pas faire une aussi bonne offre à celui qui serait son patron. Pierre étant venu les joindre, ils reçurent néanmoins tous trois le plus favorable accueil.

« Je suis enchanté que vous me présentiez ce nouvel apprenti, dit M. Guillaume : le frère d'un aussi bon garçon, ajouta-t-il en serrant la main de Pierre, le petit-fils d'un homme aussi honorable, ne peut être qu'un excellent sujet lui-même.

— J'espère, répondit Francœur en s'inclinant, que Charlot fera tout pour justifier la bonne opinion que vous voulez bien avoir de lui ; mais je crois devoir vous prévenir qu'il est encore bien jeune, et qu'il vous faudra peut-être user d'un peu de patience dans le commencement.

— Comment ! bien jeune ! mais n'est-il pas de l'âge de son frère ? On me les avait dits jumeaux.

— C'est vrai, reprit Francœur; mais vous savez que les petits poulets qui sortent le même jour de leurs coquilles ne sont pas tous aussi vivaces : Charlot a été longtemps plus faible que Pierre, c'est pourquoi nous n'avons pas voulu le mettre aussitôt en apprentissage.

— Rien de plus naturel; mais enfin le voilà arrivé au même point, car il est d'égale taille : sans doute il sera aussi courageux.

— Je ferai ce que je pourrai, répondit Charlot.

— Je n'en demande pas davantage, » reprit gaiement M. Guillaume.

Sa femme, qui entra en ce moment, accueillit le nouvel apprenti d'une façon gracieuse.

« Comme Mme Bernard, dit-elle, je n'étais pas trop d'avis de recevoir un apprenti dans notre intérieur; mais je sais que vous demeurez fort loin, et mon amie m'a dit tant de bien de M. Pierre, que je n'hésite pas, non plus que mon mari, à traiter son frère comme un membre de notre famille.

— C'est une affaire arrêtée, ajouta M. Guillaume, vous pouvez venir dès demain à l'essai; au bout de quinze jours, j'espère vous dire que vous me convenez, et vous offrir les mêmes conditions que celles que Bernard a faites à votre frere. »

Ces conditions étaient extrêmement avantageuses : Pierre, défrayé de tout, donnait seulement trois années de son temps à son maître.

Charlot, enchanté, sortit joyeusement de chez M. Guillaume.

« Ont-ils l'air aimable! dit-il.

— Oui, reprit Pierre : je suis fort content de te voir entrer chez eux. Adieu, bon courage! travaille bien, mon ami! » Puis le jeune homme, embrassant aussi son grand-père, courut chercher le collégien pour le conduire chez ses parents, car c'était le jour de sortie de celui-ci. Il avait tant de zèle à rendre service que, pour son propre plaisir, il n'aurait pas voulu faire attendre un enfant un demi-quart d'heure.

En revenant, le nouvel apprenti ne faisait que se féliciter de sa visite.

« Je crois que je leur ai plu, dit-il, car l'affaire s'est tout de suite arrangée.

— Arrangée, reprit Francœur en branlant la tête, oh! elle n'est pas encore conclue..... ce n'est que dans quinze jours qu'on signe l'engagement.

— Je saurai bien pendant quinze jours épier toutes leurs volontés, et m'y conformer.

— Si tu ne le faisais que ce temps, ce serait une traîtrise, Charlot : un homme d'honneur doit se montrer tel qu'il veut toujours être.

Songe, mon enfant, que si tu as été aussi bien accueilli, c'est à la bonne réputation de ton frère que tu le dois, mais que si tu restes dans cette maison tu le devras à toi-même.

— Eh! pourquoi n'y resterais-je pas? répliqua Charlot de mauvaise humeur, les conseils de son aïeul, et l'éloge qu'il faisait de son frère, commençant à le lasser.

— Pourquoi? pourquoi? Tu devrais, ce me semble, le deviner. N'est-ce pas ton naturel indolent qui me fait former ce doute? Puissé-je ne pas être un oiseau de mauvais augure! va, c'est tout mon désir!..... Hélas! mon garçon, je voudrais que mes discours, au lieu de t'ennuyer, excitassent ton zèle et ton courage, comme le faisaient les marches guerrières qu'on nous jouait à nous autres militaires quand nous allions au combat. » Puis, voyant la physionomie de son petit-fils toute rembrunie, et se reprochant d'avoir paralysé peut-être ses espérances ainsi que son ardeur, il ajouta: « Allons, j'ai tort... si tu n'as pas montré beaucoup d'activité jusqu'ici, c'est que tu n'es apparemment pas apte aux sciences; sans doute qu'un ouvrage manuel te conviendra mieux. » Alors, pour égayer le jeune homme et stimuler son désir de bien faire, il se mit à fredonner en marchant un de ces airs vifs et martials qui

l'électrisaient tant autrefois; l'adolescent fit bientôt chorus, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent chez les bonnes mères.

Celles-ci, tout émerveillées de la bonne réception faite à Charlot, les écoutèrent bouches béantes; et l'espoir qu'il serait bien placé, qu'il allait, comme son frère, apprendre un état honorable où il pourrait réussir, soutint leur courage lors de la séparation qui eut lieu le lendemain.

De trois enfants, il ne leur en restait plus un seul auprès d'elles; mais l'intérêt de ces enfants le voulait ainsi, et quelles sont les mères qui ne sacrifient pas sans regret leur satisfaction personnelle au bien de leur famille?

LA DÉCEPTION

Huit jours après, Charlot arriva chez lui fort satisfait : il n'avait qu'à se louer de ses maîtres; son patron était fort doux, il lui avait expliqué avec une grande complaisance tout ce qu'il devait faire; sa femme l'avait traité à merveille; lui-même avait cherché à faire tout ce qui pouvait lui être agréable dans l'intérieur du ménage, et il ne doutait pas que huit jours après il ne rapportât l'engagement signé de son maître.

Toute la famille fut dans l'enchantement de ces bonnes nouvelles : il n'y eut pas de fête qu'on ne fît à l'apprenti ; ce jour effaça pour ses deux mères les continuels sujets d'inquiétude qu'il leur avait donnés, et c'est avec un plaisir indicible qu'elles le contemplaient. Francœur, quoiqu'il n'eût pas l'âme aussi pleine d'espoir, tâcha par toutes les marques d'affection imaginables de l'indemniser des craintes qu'il n'avait pu s'empêcher de lui manifester.

Les parents sont si bons, que tous, à l'exemple du père de l'enfant prodigue, reviennent aux plus tendres sentiments, dès que le fils qui leur donnait du souci semble, par sa conduite nouvelle, vouloir réaliser désormais leurs plus chères espérances.

Joséphine et Pierre, aussi contents que leurs parents, firent de petits cadeaux à Charlot pour lui témoigner leur amitié, et pour l'encourager à continuer de se bien conduire.

Celui-ci, tout glorieux de sa nouvelle position et ayant l'amour-propre d'y réussir aussi bien que Pierre, ne raconta pas diverses petites circonstances qui eussent pu inquiéter les siens, et leur faire craindre qu'il ne fût pas tout à fait corrigé de ses défauts : il ne dit pas, par exemple, que les deux premiers jours seulement il s'était levé assez tôt pour ouvrir la

boutique, ainsi que cela lui avait été recommandé; que son maître l'avait repris plusieurs fois fort doucement, il est vrai, de regarder dans la rue plutôt que de mettre de l'ordre dans l'atelier; que Mme Guillaume lui avait reproché, sur la fin de la semaine, de la négligence dans sa tenue, et d'avoir employé beaucoup de temps à quelques commissions qu'elle lui avait données.

Charlot, en effet, au lieu d'accélérer le pas comme toute personne qui sait avoir de la besogne à la maison, s'était arrêté à regarder le bel étalage des magasins devant lesquels il avait passé, les gravures et les caricatures qui se trouvaient sur son chemin.

Ceci n'était pas un grand mal; mais, pour s'excuser, il avait inventé différents contes qui avaient fait douter Mme Guillaume de son activité et de sa véracité; c'était déjà un mauvais antécédent pour lui.

M. Guillaume, de son côté, lui avait donné un mémoire à copier, et il y avait fait mille fautes d'orthographe et de calcul, n'ayant pas assez de savoir pour copier fidèlement les notes de son patron, dont l'écriture et les chiffres, fort courus d'ailleurs, ne ressemblaient guère à un modèle de calligraphie.

M. Guillaume, sans se fâcher, lui avait dit

après avoir parcouru ce mémoire : « Il paraît, mon ami, que je ne dois pas compter sur les services que vous auriez pu me rendre à cet égard; mais montrez toujours du zèle à l'atelier : qui n'est pas bon à une chose peut l'être à une autre. »

Le dimanche suivant, Charlot arriva chez ses parents encore plus enchanté que la première fois; car il apportait une lettre cachetée qui contenait, supposait-il, l'engagement dont son patron lui avait parlé.

On ouvrit le papier avec empressement, Charlot voulut aussitôt le lire; mais il ânonna les premières lignes, c'est pourquoi Francœur le remit à Joséphine; celle-ci lut ce qui suit :

« Moi, Guillaume, maître menuisier, etc.,
« m'engage à garder comme apprenti Charles
« Durand l'espace de trois années, moyennant
« qu'on me donnera cinq cents francs, dont
« trois payables cette année, et deux la sui-
« vante. »

A ce papier était jointe la lettre suivante, adressée à Francœur.

Monsieur,

« Je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir
« les conditions avantageuses que Bernard a

« faites à votre autre petit-fils ; mais j'ai bien « examiné Charlot : il n'est pas propre encore « à grand'chose, et comme je le nourris, et « que de longtemps il ne pourra me rendre de « véritables services, je suis obligé de deman- « der la somme susdite pour m'indemniser « des frais de sa pension.

« Son frère m'inspire tant d'intérêt, et vous, « Monsieur, tant d'estime, que j'aurais voulu « vous être plus agréable ; mais nul, vous le « concevez, ne peut faire la guerre à ses dé- « pens. »

« Voilà ce que je craignais ! s'écria Francœur, pâle et tremblant.

— Ah ! mon Dieu ! dirent les deux mères, également émues.

— Monsieur Guillaume est un sournois, s'écria Charlot à son tour en colère : il nous fait accueil, il me traite avec douceur, et puis il propose des conditions tout autres que celles convenues d'abord.

— Mais, malheureux garçon ! répliqua le grand-père, ton patron pouvait-il savoir de quoi tu étais capable, avant de t'avoir éprouvé chez lui ?

— Eh bien ! pourquoi commençait-il par me faire bonne mine et me donner de belles espérances ?

— Je te l'ai déjà dit, c'est à la réputation de ton frère que tu as dû ce bon accueil : tu vois bien qu'il le fait sentir dans sa lettre.

— Eh bien! moi, je ne veux plus retourner chez lui.

— Allons, calme-toi, lui dirent ses parents; tu vois bien que tout n'est pas perdu, puisqu'il consent à te garder.

— Oui, en donnant beaucoup d'argent!...

— Tiens, dit la bonne grand'mère, j'ai là un petit magot de cent francs que je gardais pour les cas imprévus, voilà toujours le commencement de la somme nécessaire.

— Et moi, dit Mme Durand, je sacrifierai de grand cœur mes boucles d'oreilles, ma chaîne, ma croix d'or pour t'assurer un état, mon garçon. Ces cadeaux, je les conservais comme des gages de l'amour de ton père; mais je n'y tiens plus, s'ils peuvent t'être utiles. » Et elle calcula sur ses doigts la somme qu'ils pouvaient produire. « Hélas! s'écria-t-elle, cela ne suffit pas encore.

— Ne t'inquiète pas, dit Francœur, j'ai une cinquantaine de francs en réserve, et ma parole suffira, j'espère, pour le reste.

— Mais, mon père, vous m'avez déjà remis de l'argent l'autre jour pour organiser le trous-

seau de Charlot : faut-il donc que vous vous priviez de tout pour lui?

— Moi, dit Joséphine, j'ai quinze francs que je destinais à acheter des livres à notre bon Louis, je les donne pour mon frère de grand cœur.

— Non, non, je ne veux pas rester chez cet arabe ! » s'écria Charlot, plein de dépit de tout ce qu'il coûtait à ses parents.

Au même instant Pierre entra. Ce n'était pas son jour de sortie; mais, désireux aussi de savoir le résultat de l'essai qu'on avait fait de son frère, il avait demandé et obtenu la permission de venir visiter sa famille.

Quand il sut de quoi il était question, il fut d'avis que son frère devait rester dans cette maison, parce que le maître était un homme habile, et que lui et sa femme étaient d'excellentes gens. Puis il ajouta: « Non, maman, tu ne vendras pas tes bijoux... tiens, tiens, nous avons l'argent nécessaire. Cent francs d'une part, cinquante de l'autre, quinze francs de ma sœur, dix que voici, dit-il, en les jetant sur la table, en tout cent soixante-quinze.

— Eh bien! dirent les autres, ce n'est pas assez.

— Oui; mais, ajouta Pierre en tirant de sa poche un petit calepin, voici le surplus de la somme.

— Comment! qu'est-ce que cela? demanda-t-on.

— Mon livret de la caisse d'épargne. Je comptais, mes bonnes mères, vous en faire présent le premier janvier, cela aurait pu vous servir par la suite; mais, puisque mon frère en a besoin, voilà de l'argent tout trouvé. Il y a là-dessus cent vingt-cinq francs, et les intérêts encore.

— Mais comment as-tu gagné tout ça?

— Eh! mes copeaux donc! D'ailleurs, quand j'ai écrit un beau mémoire, chaque fois que mon parrain en est payé, il me donne quelque chose. Ah! ne vous tourmentez pas, allez, pour l'année prochaine, je trouverai bien le moyen d'économiser les deux cents francs qu'il faut encore.

— Et moi, dit sa sœur, qui vais travailler à mon compte au mois de janvier: ah! c'est sûr, à nous deux nous pourrons fournir la somme qu'il faudra pour Charlot.

— D'abord, Joséphine, ajouta Pierre, Mme Bernard m'a promis pour toi sa pratique, celle de sa fille et de ses petits garçons; et puis j'ai encore parlé de toi à plusieurs de ses amies: va, tu ne chômeras pas d'ouvrage, c'est certain.

— Quel bonheur! Eh bien! si nous gagnons plus d'argent qu'il ne nous en faut, nous le mettrons à la caisse d'épargne, et nous joindrons

nos livrets à tous les ouvrages de la petite bibliothèque que nous préparons à notre père adoptif; ce ne seront pas pour *lui* les moins intéressants volumes, tu verras?

— Oh! bien sûr, reprit Francœur, le livret où un ouvrier peut faire insérer le prix de son travail est, pour ainsi dire, l'histoire qui témoigne de son activité, de sa bonne conduite et de son économie.

— Mes chers enfants, dit la jeune mère en regardant Joséphine et Pierre avec un mélange de sensibilité et de satisfaction impossible à décrire : combien votre excellente conduite me rend heureuse! Puisse mon Charlot marcher sur vos traces! » Et en prononçant ces mots, sa physionomie prit une nuance de tristesse.

« Eh! ma fille, il y marchera, répliqua la grand'mère avec un peu de mauvaise humeur; car elle ne pouvait supporter de voir son petit-fils en proie aux humiliations où tout dans cette journée semblait le condamner. Ne te souvient-il pas que lorsque Pierre courait tout seul, Charlot était encore dans nos bras? Il en est encore à peu près ainsi au sujet de leurs états; mais laisse-les arriver à l'âge d'homme, ils finiront par aller d'un pas égal.

— C'est tout mon espoir, dit la bonne Louise.

— Il faut pour cela, dit Francœur, que Charlot renonce à son indolence, à son habitude de muser, et qu'il se persuade.....

— Ah! j'étais bien sûr que grand-papa ne laisserait pas passer une heure sans me faire de la morale, reprit Charlot avec dépit : je sais bien qu'il m'aime beaucoup moins que Pierre.

— Tu es un ingrat, lui dit sa mère; quoi! c'est au moment où mon père se prive pour toi de ses économies, et qu'il va s'imposer mille privations pour t'être utile, que tu doutes de son amitié!.....

— Ne sais-tu pas, malheureux garçon, répliqua Francœur fort ému, que tous les parents aiment leurs enfants? ce sont seulement leurs défauts qu'ils détestent; car ces défauts peuvent faire le malheur de ceux qu'ils chérissent le plus au monde. »

LE JOUR DE L'AN

Le premier janvier suivant fut un grand jour de bonheur pour Joséphine: le temps de son apprentissage était terminé. La première, elle vint embrasser son aïeule et sa mère pour ne les plus quitter. Le bon Francœur ne tarda pas

à venir se joindre à sa famille. Quoiqu'il en fût le chef, jamais il n'attendait que sa fille ni ses petits-enfants allassent lui rendre leurs hommages : toujours jeune par le cœur, il accourait de lui-même à chaque fête au-devant de leurs embrassements. Du bras qui lui restait, il voulut aider Joséphine à monter dans sa petite chambre ses divers paquets, et à y placer les meubles nécessaires à son installation. De temps en temps la mère ou la grand'mère venait donner son avis pour ce petit emménagement, et ce fut au milieu des ris, des chants et des douces caresses qu'il s'exécuta.

Vers midi Pierre arriva en tenue de fashionable; son patron, toujours enchanté de sa conduite et de sa capacité, lui avait fait remettre à neuf un de ses habits; et Mme Bernard, qui l'aimait à présent presque autant que son fils, avait joint à ce costume tous les accessoires nécessaires. Il apportait divers petits présents à sa famille : du chocolat à sa grand'mère, d'excellent tabac à son aïeul, un joli nécessaire à Joséphine, une belle cravate à Charlot.

« Toi, maman, dit-il, je ne t'apporte rien, que ce petit papier qui, j'espère, te fera plaisir. » Et, en le dépliant, il souriait de l'air le plus heureux.

« Qu'est-ce? qu'est-ce donc? dit la bonne

Louise. Encore de l'argent que tu as placé?

— Non, maman, mais c'est tout comme. Lis, lis, ma sœur. »

Et Joséphine lut : « Moi, Jean Bernard, très-« satisfait de mon apprenti Pierre Durand, « et d'accord avec ma femme, j'annule en sa « faveur les premières conventions faites entre « nous, et lui remets une année de son temps. « A partir du mois de juin prochain, il sera « donc dans ma maison en qualité d'employé, « à raison de deux francs par jour pour com-« mencer. »

« Soixante francs par mois! dites, dites..... s'écria Pierre, et dans sa joie il embrassa de nouveau ceux de sa famille qui se trouvaient près de lui.

— Que je suis heureuse! Quel beau jour! s'écrièrent les deux mères.

— Oh! si cela va toujours croissant ainsi, bientôt vous quitterez votre fatigant commerce, mes chères mamans.

— Il faut tout de suite écrire cette bonne nouvelle à Louis, dit Francœur, transporté aussi de plaisir.

— Oh! je n'y manquerai pas.

— Et moi, j'aurai soin de joindre un mot à cette lettre, et de dire que c'est *d'ici,* à présent, que j'écris, ajouta Joséphine.

— Mais Charlot ne vient pas, dit la grand'-mère, il manque seul aujourd'hui à notre joie.

— Puisse-t-il ne nous apporter aussi que de bonnes nouvelles! » reprit Mme Durand avec un soupir.

Toutes deux avaient raison d'être inquiètes. Chaque dimanche maintenant, Charlot avait toujours quelques plaintes à faire de M. et de Mme Guillaume. C'est mauvais signe quand un apprenti n'est pas satisfait de ses patrons : cela prouve plutôt qu'eux-mêmes ne sont pas contents de lui.

Une visite arriva à ces bonnes gens pour les distraire de la triste pensée qui venait empoisonner leur joie.

Un conscrit qui avait fini son temps, et qui rentrait dans sa famille, s'était chargé des commissions de Durand, qu'il apportait à jour fixe, ainsi que cela était convenu avec lui.

La lettre qu'il remit avait pour but de souhaiter la bonne année à ses vieux parents; puis Louis y joignait ces mots pour les enfants : « Depuis longtemps je suis pour vous « un être nul, et cependant je ne pense qu'à « vous, mes bons amis; j'avais promis à votre « bonne mère d'être votre père, et je ne l'ai « pas oublié. Je suis bien heureux de vous en « donner aujourd'hui un témoignage. Je t'en-

« voie une robe, ma Joséphine; en la fai-
« sant, en la portant, tu penseras à ton ami
« qui se réjouit, loin de toi, d'occuper une
« place dans ton souvenir. A toi, mon Pierre,
« qui sais si bien occuper ton temps, je t'envoie
« une petite montre en argent; une pareille à
« toi, mon Charlot, pour t'apprendre à savoir
« bien régler le tien. Son mouvement devra
« vous rappeler, mes enfants, que le cœur de
« votre père adoptif bat sans cesse aussi pour
« vous. »

Il est inutile de dire quel plaisir de semblables envois firent à toute la famille. Les parents y voyaient une marque de la bonne conduite du jeune militaire; les enfants, une preuve de sa tendresse.

Joséphine et Pierre admiraient avec ivresse leurs cadeaux, et Francœur s'écria : « Mais comment ce pauvre garçon, avec sa modique paye, a-t-il pu débourser tant d'argent?

— Comme il est très-aimé de ses chefs, répondit le visiteur, et que le service, en temps de paix, n'est pas trop occupant, il a obtenu quelques congés qu'il a employés à travailler : vous en voyez le fruit, car il est d'une si grande économie qu'il ne dépense jamais un sou mal à propos. Plusieurs fois des camarades ont voulu le plaisanter sur ce qu'ils appelaient sa

lésine; mais il leur a clos la bouche par ces mots : *Messieurs, je suis père de famille; car je me dois aux enfants de celle qui m'a élevé.* »

Ceux-ci, de même que Babet et Francœur, payèrent ces paroles des plus touchantes larmes.

Cependant l'invalide, qui avait apporté quelques pâtisseries pour célébrer le nouvel an ainsi que l'installation de Joséphine dans sa famille, et qui avait vu divers apprêts faits aussi par les deux mères à cette intention, invita l'ancien camarade de Louis à participer au petit régal. Les bonnes mères, toujours en peine de Charlot, trouvèrent différents prétextes pour reculer l'instant de se mettre à table. Francœur était inquiet lui-même; mais, trouvant malhonnête de faire attendre son hôte pour un tout jeune homme, il donna l'ordre de servir enfin le dîner. Durant le repas, l'étranger seul anima la conversation par ses récits; tous les membres de la famille étaient tristes et mornes. Francœur, quoique mis sur le chapitre des faits militaires, disait peu de chose, et, ainsi que sa sœur et sa fille, regardait souvent la porte de la boutique.

A la fin du dîner, Charlot arriva cependant, mais pâle et se plaignant d'être malade. La sollicitude des deux mères se montra alors de mille manières. L'une voulait lui préparer une

boisson salutaire; l'autre lui apportait sa part des meilleurs mets, conservés bien chauds pour lui. Malgré sa prétendue indisposition, il y fit assez d'honneur ainsi qu'à la pâtisserie; mais sa figure conserva l'empreinte de la tristesse. Joséphine, pour l'égayer, lui présenta un gilet qu'elle avait fait pour lui, et la cravate dont Pierre lui faisait présent; celui-ci, la montre envoyée par leur bon ami. Au lieu de marquer de la joie de ces cadeaux, le jeune homme les arrosa de ses larmes. Francœur et les deux excellentes femmes le regardaient avec une curieuse inquiétude; quant à l'étranger, il loua sa sensibilité, et dit à Mme Durand qu'elle était une bien heureuse mère d'avoir des enfants qui paraissaient si bons.

Pendant qu'elle et Francœur se plaisaient à faire l'énumération de tous les sujets de joie que leur donnaient déjà, en effet, Pierre et Joséphine, ceux-ci, curieux de savoir ce qui causait le chagrin de Charlot, l'engagèrent tout bas à quitter l'arrière-boutique.

Les frères et la sœur, seuls une fois réunis, chuchotèrent longtemps ensemble; et Louise et Babet aux écoutes, mais n'osant quitter leur hôte qui continuait de s'entretenir avec Francœur, entendirent le bruit de pièces d'argent

sonner sur le comptoir de la boutique, près duquel ils étaient assis.

Une funeste pensée vint aussitôt oppresser leurs cœurs. Cet enfant, qui s'était si souvent montré paresseux et menteur, avait-il couronné toutes ses fautes par une bassesse? Toutes deux tremblantes en reconduisant l'étranger, qui enfin les laissait en famille, manquèrent de se trouver mal en voyant le jeune homme serrer avec effroi et précipitation l'argent dans le sac où il l'avait apporté. Jetant les yeux sur les trois jeunes gens, après avoir reconduit leur convive, elles virent Joséphine pâle, Pierre attristé, et Charlot ayant la figure profondément humiliée.

« Ah! mon Dieu! quel nouveau chagrin nous arrive? s'écria la grand'mère en s'appuyant au dos d'une chaise.

— Calmez-vous, ma mère, dit sa fille presque aussi émue, et répondant à sa propre pensée : non, non, cela ne peut pas être, ce malheureux enfant n'a pas résolu de nous faire mourir.

— Mais qu'avez-vous donc? dit Francœur, qui n'avait rien entendu.

— Il est arrivé quelque chose à Charlot, et quelque chose dont il rougit, s'écria la grand'-mère.

— Eh bien! oui, dit Pierre; mais il ne faut

pas parler de cela aujourd'hui, ce serait gâter une belle journée. Demain Charlot vous l'expliquera lui-même.

— Comment? demain! Il ne retournera donc pas ce soir chez son patron? dit le grand-père.

— Non, reprit Joséphine; mais calmez-vous..... Mon Dieu! il est arrivé à mon frère ce qui arrive à beaucoup d'apprentis. Vous savez bien qu'il est encore enfant pour son âge, et puis il a peut-être été mal conseillé. »

A ce mot la grand'mère fit un cri, et serait tombée à terre, si sa fille et Francœur ne l'eussent soutenue.

On la fit asseoir, on lui fit respirer du vinaigre, et à mesure qu'elle reprenait connaissance au milieu de tous les soins dont elle était l'objet, elle s'écria : « Faire notre déshonneur! Ah! Charlot! Charlot! » puis elle perdait encore connaissance; et Francœur, pâle et tremblant, paraissait près d'en faire autant.

Aux exclamations de sa grand'mère, Charlot sanglotait en s'écriant « qu'il était bien malheureux! qu'il voudrait être mort! » Et ces marques de douleur ne faisaient qu'augmenter le désespoir de la bonne femme, de sa fille, et l'appréhension de l'invalide. Pierre, comprenant que le silence qu'il avait voulu garder n'avait fait qu'augmenter d'odieux soup-

çons, dit avec beaucoup de calme : « Mais, bonne maman, remettez-vous donc, il n'y a rien de bien grave à reprocher à mon frère. Allons, allons, je vais tout vous dire. »

Cette assurance de celui qui jamais n'avait proféré un mensonge fit un bien extrême à toute la famille ; et Francœur, soutenant sa sœur, la fit passer dans la pièce qu'on venait de quitter, afin qu'on pût s'expliquer plus à l'aise que dans la boutique.

Les parents assis, et les yeux tournés sur Pierre avec anxiété, malgré ses paroles rassurantes, l'interrogeaient du regard pour connaître enfin ce qui concernait Charlot, lequel versait toujours des larmes de honte.

« Puisque vous voulez le savoir, dit Pierre, je vais vous le dire ; mais ne vous chagrinez pas, ne vous fâchez point ; mon frère n'a peut-être pas tout à fait tort : tous les patrons ne sont pas aussi bons ni aussi indulgents que les miens. M. Bernard, au surplus, est mon parrain, et.....

— Mais dis donc, dis donc, interrompit Francœur, pas tant de préambule...

— Eh bien ! ajouta Pierre, Charlot a eu quelques scènes avec M. et Mme Guillaume, encore une ce matin... et...

— Achève donc...

— Et enfin ils ne veulent plus tenir leur engagement.

— Mais l'argent que nous avons donné? demanda la grand'mère.

— Ils l'ont rendu en partie, nous venons de le compter tout à l'heure.

— Ah! Dieu soit béni, dit la jeune mère, et elle embrassa Charlot en fondant en larmes.

— Comment? Dieu soit béni! reprit Francœur, et il regarda sa fille avec un étonnement et un mécontentement visibles.

— Pardon, mon père, dit Mme Durand, c'est que je me parle à moi-même. Ah! c'est que j'ai eu si grand'peur! je suis à présent si heureuse!...

— Heureuse! je ne te comprends pas, répliqua le bonhomme de plus en plus étonné, heureuse quand on renvoie ton fils?

— Oh! je la comprends, moi, dit la grand'-mère, et comme elle je rends grâces à Dieu.

— Me donnerez-vous l'explication de cette énigme? s'écria Francœur, à la fin impatienté.

— Eh bien! répondit la bonne femme, toute tremblante encore de la vive émotion qu'elle avait éprouvée; j'avais vu Charlot pâle, il avait pleuré, non de joie, mais de tristesse, aux dons qui lui étaient faits; j'avais entendu son-

ner de l'argent qu'ensuite il avait caché, et je craignais.....

— Qu'il ne l'eût volé? reprit l'invalide. Pourquoi, ma sœur, concevoir un pareil soupçon d'un enfant de notre famille? » Et il ajouta avec humeur : « C'était par trop injurieux et pour lui et pour nous!...

— Hélas! dit la jeune mère, voulant saisir cette occasion de donner une forte leçon à son fils, c'est que Charlot nous a trompées bien des fois, et...

— Tu as raison, ma fille : *tout menteur, tout voleur;* alors je ne suis plus surpris de votre douleur passée et de votre joie présente. Quel malheur pourrait être comparable, en effet, à celui de le voir coupable d'une bassesse?

— Eh bien! Charlot, explique-toi toi-même à présent : pourquoi ces scènes dont vient de nous parler ton frère?

— Ah, dame! c'est que M. et Mme Guillaume n'étaient plus aimables avec moi comme dans le commencement; pour un rien ils me grondaient, et à la fin je me suis fâché. Cependant, quand j'ai vu qu'ils me renvoyaient, cela m'a fait de la peine, parce que j'ai pensé que vous alliez me gronder, m'appeler lâche, fainéant, dire que je ne vaux ni mon frère ni ma sœur..., » et de nouveau il se remit à pleurer.

« Écoute, dit Francœur, voyons, la main sur la conscience, parle ! Crois-tu n'avoir rien à te reprocher ?

— Je ne dis pas... mais...

— Enfin de quoi te grondait-on ?

— De ne plus me lever dès qu'on me sonnait ; est-ce ma faute, à moi, si j'ai le sommeil dur ?

— Après ?

— On voulait que je portasse des planches, des portes, des fenêtres de l'atelier jusqu'aux maisons où l'on travaillait.

— Y avait-il d'autres garçons de ton âge qui en portaient comme toi ?

— Oui ; mais s'ils sont plus forts ?

— Eh bien ! on est un peu plus de temps dans sa course, voilà tout.

— Oui, si je ne revenais pas avec les autres, on disait que j'étais un lambin, que je m'amusais en route.

— Après ?

— Ensuite Mme Guillaume me demandait tantôt de lui tirer un seau d'eau, tantôt de lui faire une commission, tantôt autre chose ; et quand je lui disais que j'étais fatigué, ou que je n'avais pas le temps, elle répliquait que j'avais fait le balai neuf et que je n'étais bon à rien. Comme si, en lui payant pension, je devais

être son domestique !... Jacques Lambert, à qui j'ai conté ça, a bien été d'avis que je ne devais pas me laisser mener comme un valet.

— Qu'est-ce que Jacques Lambert? »

Pierre répondit : « C'est un mauvais sujet de ce quartier, qui...

Charlot. Ah! mauvais sujet!...

— Oui, mauvais sujet : te souvient-il qu'au lieu d'aller à notre classe il était toujours à vagabonder?

Francœur. Comme toi, Charlot. C'est peut-être un de ceux avec qui nous t'avions défendu de jouer.

Pierre. Oui, depuis un an il a déjà fait plusieurs maisons pour son apprentissage : il a été chez un peintre en bâtiments, chez un menuisier, il est à présent chez un serrurier, et je sais que son maître en est mécontent.

Charlot. Comment sais-tu ça?

Pierre. Par son patron, que j'ai vu chez M. Bernard. Ah! sois-en sûr, Charlot, c'est une mauvaise connaissance pour toi.

Mme Durand. Je te défends, mon fils, de le voir davantage, ce sont peut-être ses conseils qui t'auront monté la tête contre ton maître et ta maîtresse. »

Le facteur, qui arriva, interrompit la con-

versation. La lettre était pour Francœur. On l'ouvrit, elle contenait ce qui suit :

« Monsieur,

« Je suis bien fâché de vous faire commen-
« cer l'année par une chose désagréable ; mais
« votre petit-fils m'a exaspéré ce matin, et je
« l'ai renvoyé. J'ai même eu l'imprudence de
« lui remettre deux cents francs. »

CHARLOT. Comme si j'étais capable de les avoir gardés !... »

« C'est une imprudence, car il a de si mau-
« vaises connaissances, qu'on pourrait l'enga-
« ger à mésuser de ma bonhomie, comme on
« l'a déjà engagé à manquer à ma femme et
« à moi. »

Mme DURAND. Vois-tu?

« S'il vous remet cette somme, je ne suis
« plus en peine, quoique vous ayez en main
« l'engagement que j'ai signé et mon reçu des
« trois cents francs ; mais avec d'honnêtes gens
« on n'a rien à perdre. »

FRANCŒUR. Pierre, tu vas tout à l'heure lui renvoyer ces papiers... ; mais continue.

« Les motifs qui m'empêchent de garder
« votre petit-fils sont : 1° sa paresse ; 2° les
« mauvais sujets qu'il fréquente, et qui le
« font continuellement muser dans ses courses ;

« 3° les mensonges qu'il nous fait sans cesse
« pour s'excuser ; 4° le caractère arrogant qu'il
« a pris depuis que vous m'avez apporté l'ar-
« gent en question. S'il avait voulu se con-
« duire autrement, il nous eût été doux,
« n'ayant pas d'enfants, de le regarder comme
« un ami, et de le traiter comme notre fils ! »

« En effet, dit Pierre, il est bien malheureux que tu sois sorti de cette maison. M. Bernard m'a dit dimanche : Engage ton frère à se bien conduire chez Guillaume, car il a le projet de se retirer des affaires dans cinq à six ans, et de laisser sa maison à celui de ses ouvriers dont il sera le plus content, en lui donnant toutes les facilités possibles pour le paiement.

— Quel dommage, s'écria la grand'mère, que tu n'aies pas su mériter son amitié, mon pauvre Charlot !

— Pourquoi Pierre m'a-t-il dit cela si tard ?

— Et le pouvais-je, puisque c'est dimanche que mon parrain me l'a rapporté ?

— Il fallait me l'écrire tout de suite.

Francœur. Et à quoi cela t'eût-il servi ? tu étais déjà jugé par ce brave homme. Souviens-toi, mon fils, que ce qui n'est point naturel est de l'hypocrisie, et que toujours l'hypocrisie se dévoile. Souviens-toi encore que celui qui sans l'espoir de la récompense se conduit bien à

l'égard des autres, finit toujours par y trouver son profit pour lui-même.

Regarde ton frère, s'attendait-il à ce qu'on lui remît une année de son temps d'apprentissage? C'est pourtant ce qui vient de lui arriver. »

Charlot, au lieu de paraître satisfait de cette bonne nouvelle, baissa les yeux et hocha la tête avec humeur, son amour-propre froissé ne lui faisant voir qu'avec dépit les succès de son frère.

Francœur soupira en le regardant, et dit à Pierre : « Finis-nous la lettre, mon ami. »

Celui-ci continua : « J'éprouve un véritable « regret, Monsieur, d'être forcé de vous ap- « prendre des choses si peu avantageuses de « Charlot; mais croyez que je ne dirai rien « qui puisse lui nuire quand un nouveau pa- « tron viendra chez moi s'informer de lui, car « j'aime à croire que cette leçon lui profitera.

« Comme il a été le tiers d'une année dans « ma maison, j'ai gardé le tiers de l'argent que « vous m'avez remis; vous trouverez sans « doute ce compte juste. »

Après cette lecture, Pierre, au nom de son aïeul et en son propre nom, exprima aussi de vifs regrets à M. Guillaume, et lui renvoya les papiers en question.

Chacun soupira en voyant cacheter la lettre; tous les pauvres parents eurent la larme à l'œil en se séparant; et voilà comment une journée si bien commencée se termina dans la tristesse par la déraison d'un enfant.

RÉSULTAT DES BONNES ET DES MAUVAISES CONNAISSANCES

Depuis huit jours Charlot était dans sa famille; il voyait sa sœur travailler avec ardeur aux divers ouvrages qui lui étaient déjà confiés; ses deux mères constamment occupées à la vente du poisson et des légumes, qu'avant son réveil souvent elles avaient été chercher à la halle; il savait Francœur et Pierre se livrant chacun de leur côté à une vie active; et, malgré sa paresse, sa nullité lui pesait. Il fit donc de lui-même plusieurs démarches pour tâcher de se replacer; mais partout on lui disait : « Vous dites que vous avez déjà quelques mois d'apprentissage : chez qui étiez-vous?

— Chez M. Guillaume.

— Je le connais, c'est un brave homme, cela ne vous fait pas honneur d'être sorti sitôt de sa maison; je n'ai besoin de personne, etc. »

Charlot revenait l'oreille basse, et comprenait, hélas! trop tard, que là où il était entré, là où il était bien, il aurait dû tâcher de rester. Un jour enfin il revint d'un air content, annonçant qu'il allait être apprenti dans une bonne maison.

« Où cela? lui dit sa mère, aussi contente que lui-même.

— Chez un serrurier; j'ai dit que je sortais de chez M. Guillaume parce que je n'aime pas la menuiserie, et comme le maître serrurier en question a besoin d'un nouvel apprenti, il m'a dit de venir demain à l'essai. Oh! pour cette fois, je tâcherai de si bien travailler qu'il faudra assurément qu'on me garde.

— C'est bien, mon garçon, reprit sa mère; mais je n'aime pas à te voir changer ainsi de profession : le peu que tu as déjà appris chez ton premier patron va être entièrement perdu pour toi.

— Dame! puisque aucun menuisier n'a besoin d'apprenti, je ne puis pas cependant rester toute ma vie sans rien faire!

— C'est vrai, dit sa grand'mère, il a raison.

— Et qui t'a trouvé cette place, mon ami? » demanda Mme Durand.

Charlot rougit; mais, prenant un air d'assurance, il dit : « Eh bien! c'est Jacques, vous

voyez qu'il est bon d'avoir des amis partout.

— Oh! voilà une source qui ne me plaît guère... Au surplus, mon père et Pierre viennent demain, et nous leur parlerons de cela. »

Le lendemain, en effet, la question fut agitée en famille; Francœur n'approuva pas non plus ce changement d'état. « Si par hasard celui-ci ne te plaît pas, il faudra encore en choisir un autre; en attendant, le temps s'écoulera, et tu finiras par arriver à âge d'homme sans rien savoir à fond. Tâche plutôt de rentrer dans la menuiserie, mon garçon, et souviens-toi du proverbe : *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.*

— Écoute, lui dit son frère; ennuyé de ne rien découvrir pour toi, je me suis décidé à aller hier chez M. Guillaume pour voir s'il n'y aurait pas moyen de raccommoder les choses; son parti est pris à cet égard; mais, comme dans le fait c'est un bien brave homme, il m'a dit : Tenez, adressez-vous à M. Renaud, mon confrère, je sais qu'il cherche un apprenti; vous lui direz que comme mon logement est petit, ce qui est vrai, il m'était gênant d'avoir un jeune homme à demeure chez moi. Je n'en dirai pas davantage; c'est à Charlot de se conduire sagement pour ne pas me faire regretter la discrétion dont je compte user à son égard.

— Si tu veux rentrer dans la menuiserie, mon frère, il ne tient donc qu'à toi : demain, mon parrain, qui connaît aussi M. Renaud, lui écrira un petit mot de recommandation pour toi, et j'espère que cette affaire s'arrangera d'elle-même.

— Mon garçon, dit Francœur à Charlot, accepte, accepte cette proposition ; il vaut mieux entrer dans une maison par l'intermédiaire de gens respectables et bien connus, que par celle d'un jeune homme qui paraît avoir de mauvais antécédents sur son compte. »

Charlot, ne trouvant rien à objecter à ce qui lui était conseillé dans son intérêt, convint de se rendre le lendemain avec son frère chez M. Renaud.

Muni d'une lettre de M. Bernard, il fut parfaitement accueilli, et le maître menuisier promit de le recevoir dès le lendemain, si les informations qu'il allait prendre chez M. Guillaume n'avaient rien de fâcheux.

Apprenant que la demeure du jeune homme était fort éloignée de la sienne, il se chargea de le coucher ; mais, n'ayant point de femme, il ne voulut point le nourrir.

Comme M. Renaud ne demandait point d'argent pour recevoir son nouvel apprenti, mais seulement deux années de son temps, Pierre

pensa qu'il serait facile à ses mères de donner à Charlot toutes les semaines de quoi payer sa subsistance ; que lui-même en cas de gêne saurait bien y subvenir, et que rien ne s'opposait à la conclusion de cette affaire ; elle fut donc réglée dès le jour même.

Charlot, bien content, revint annoncer cette bonne nouvelle à sa famille, et le lendemain, ayant été chercher ses effets chez M. Guillaume, démarche qui ne lui fut pas agréable, il entra chez M. Renaud.

Corrigé un peu de sa paresse par toutes les déceptions qu'il venait d'éprouver, et désirant gagner bientôt de l'argent comme son frère et sa sœur, il se montra d'abord assez docile et assez laborieux, ce qui lui valut la bienveillance de son maître. Celui-ci d'ailleurs, étant garçon, comme nous l'avons dit, et forcé souvent de s'absenter, n'avait personne pour surveiller chez lui ; si Charlot était longtemps à ses courses ou à ses repas, le patron pouvait rarement s'en apercevoir, et par conséquent le gronder, ce qui convenait parfaitement au jeune homme. Mais était-ce un bien pour lui ? Que de fois, au lieu d'aller prendre un repas fortifiant à la petite auberge que lui avait indiquée son grand-père, repas pour lequel on lui donnait suffisamment d'argent ; que de fois,

dis-je, il n'achetait que du pain et quelques fruits, non pas pour apporter le surplus de son argent le dimanche à ses mères (c'eût été trop beau, trop héroïque pour cette âme si peu délicate encore!), mais pour jouer avec cet argent, soit aux billes ou au palet dans l'été, soit aux cartes ou aux dominos dans l'hiver.

Quelquefois, dès le lundi, il épuisait tout l'argent de sa semaine; alors de honteuses petites dettes qu'il était obligé de faire, ou des emprunts à son frère et à sa sœur, dont ceux-ci n'osaient parler de peur d'affliger leurs parents.

Si par hasard la chance lui était favorable, c'était pour lui un plus grand malheur encore; car cela stimulait son amour du jeu, et l'excitait à faire des dépenses chez les marchands de vin ou de liqueurs, pour régaler ses camarades, nouvelle habitude aussi détestable que la première.

Parmi ces derniers, Jacques Lambert était son intime : malgré les défenses de ses parents, il avait continué à le revoir, se disant, pour s'excuser lui-même, que puisque Jacques avait essayé de le placer, c'était son ami véritable, et qu'on avait tort de vouloir qu'il se montrât ingrat à son égard.

Ainsi se passa la première année de son ap-

prentissage. Longtemps on avait attribué sa maigreur à la fatigue et à la croissance ; mais plusieurs fois son frère l'ayant rencontré jouant dans la rue, il se douta du fait, et, sans autres explications, il engagea son grand-père à aller chez l'aubergiste qu'il lui avait désigné, payer chaque mois sa pension d'avance.

Cette mesure de prudence malheureusement arrivait trop tard, la mauvaise habitude était prise ; et, s'il n'eut plus autant d'argent à sa disposition, il sut toujours bien obtenir de sa grand'mère quelques sous pour ses déjeuners et ses goûters. Ces sous, avec ceux que lui donnait de temps en temps l'invalide pour l'encourager au travail, joints à quelques petits profits de l'atelier, lui procurèrent encore les moyens de continuer à se mal conduire.

Pendant que Charlot travaillait à acquérir un état, mais en même temps contractait des habitudes qui devaient l'empêcher d'y réussir, Joséphine et Pierre commençaient à goûter toutes les satisfactions que procurent le travail, l'économie et la bonne conduite.

La première était bien pourvue de pratiques ; son frère maintenant avait des appointements, et s'était entendu avec elle pour donner à leurs mères une aide qui leur épargnait les plus durs travaux.

Ce n'est pas tout : ces bons enfants, pensant à causer une douce surprise à leur père adoptif et à lui donner les moyens de reprendre quelques ouvrages à son compte quand il reviendrait, avaient déjà placé de petites sommes à la caisse d'épargne.

C'était leur plaisir, le dimanche, de parcourir ensemble leurs livrets, et d'y ajouter de temps en temps quelques pièces de cinq francs.

« Mais, ma fille, disait souvent Mme Durand, tu as dix-huit ans, il faut bientôt songer à ton trousseau ; tu as un bon état : s'il se présentait quelque jour un parti convenable...

— Eh bien ! il attendrait, répondit Joséphine en riant ; je ne suis pas pressée de me marier, moi ; et il me sera bien doux de concourir avec vous tous, pendant quelque temps, au bonheur de celui qui a sacrifié huit ans de sa vie à nous conserver un nom sans tache et à vous donner les moyens de nous élever.

— C'est au mois de janvier prochain qu'il revient, disait la grand'mère ; Charlot aura fini son apprentissage : s'il est toujours employé comme vous, mes enfants, je n'aurai plus qu'à mourir tranquille en voyant la prospérité de tous les miens.

— Mourir ! reprenait Pierre, c'est vivre bien

longtemps qu'il faut dire, pour voir celle aussi des enfants de vos petits-enfants. »

Et Joséphine et lui s'amusaient à supputer les âges où ils pourraient se marier, celui qu'auraient leur grand-père et leur grand'mère quand viendraient des enfants, et concluaient que les grands pareuts pourraient encore assister au mariage de cette nouvelle génération. Les bonnes gens branlaient la tête d'un air négatif, mais souriaient de plaisir en voyant ces êtres chéris les associer toujours à leur bonheur de famille.

Charlot, arrivant ordinairement fort tard, restait étranger à ces aimables propos, ou, s'il y était présent, sa conscience, lui disant qu'il ne ressemblait en rien à son frère et à sa sœur, l'empêchait de se mêler à leur gaieté du moment et à leurs espérances de l'avenir.

LES PRÉPARATIFS

Vers la fin du mois de décembre de la seconde année de l'apprentissage de Charlot, toute la famille étant réunie, une lettre de Louis arriva. « Ah! s'écria la grand'mère, ce cher ami va nous annoncer son retour. »

Pierre, vivement ému, lut aussitôt ce qui suit :

« Mes dignes mères, mes enfants,
« mon vénéré père,

« Réjouissez-vous, avant quinze jours je « serai dans vos bras pour ne vous plus quitter; « je ne puis pourtant vous préciser le jour de « mon arrivée : car pour plus d'économie je « ferai peut-être la route à pied, à moins ce- « pendant que, mes jambes se refusant à servir « l'empressement de mon cœur, je ne me dé- « cide à monter sur quelque voiture. A bientôt « donc, tous ceux que j'aime.

« Ma bonne petite maman Louise, tu ne « reconnaîtras guère, dans le soldat bruni en « Algérie, ce petit blondin que tu as si sou- « vent bercé sur tes genoux; mais songe que si « mon physique est bien changé, mon cœur « est toujours le même pour t'aimer toi et ta « famille. Ah! je veux être encore *ton fils;* « puissiez-vous tous ne pas me trouver trop « vieux pour le devenir *tout à fait!* »

Ici Pierre regarda en souriant sa sœur; celle-ci rougit, et Mme Durand, interrogeant du regard ses vieux parents qui eux-mêmes semblaient se consulter d'un air attendri, dit : « Au fait, il n'a que vingt-neuf ans, car il n'en

avait guère que vingt et un quand il est parti.

— Nous verrons, nous l'étudierons, dit le vieux militaire, et notre Joséphine nous consultera aussi bien que son propre cœur. Voyons, que dit-il encore ce bon garçon?

« Depuis que mon licenciement est signé, « je semble avoir perdu l'esprit; je ris, je « chante toute la journée; les camarades me « croiraient en goguette, s'ils ne savaient que « jamais je ne m'approche de ces lieux où l'on « perd la raison, le goût de ses devoirs et le « souvenir de sa famille. Ah! Paris ne m'y « reverra pas non plus; c'est auprès de vous, « mes bonnes mères, auprès de Joséphine, qui « doit être à présent grande et toujours bien « gentille, que je passerai mes plus doux « moments; puissent Pierre et Charlot avoir « mes goûts tranquilles, et venir souvent se « réunir à nous avec leur aïeul!

« A bientôt, tous mes bons amis!... »

— Ah çà! mais où allons-nous le loger? dit Louise; il n'est pourtant pas convenable qu'il soit sous notre clef.

— Non, assurément, ajouta Francœur; le mariage projeté n'a qu'à ne pas plaire à Joséphine, il faut nous garder que rien puisse la compromettre.

— Eh, mais! demanda Pierre, que faites-

vous de la chambre que nous occupions nous deux, mon frère et moi, sur votre palier?

— Elle nous sert, répondit la grand'mère, à nous débarrasser de mille fouillis, et des fruits d'hiver que nous n'avons pas assez de planches pour placer dans la boutique.

— Eh bien! nous en poserons d'autres, dit Pierre: n'est-ce pas, Charlot? Nous descendrons les fouillis à la cave ou nous les brûlerons, et cette chambre sera bientôt vide.

— Oui; mais c'est qu'elle est fort laide, reprit Louise, le papier en est tout déchiré.

— C'est un mal réparable, dit vivement Pierre; dimanche prochain, après la messe, j'apporte du papier, et nous en collerons: entends-tu, Charlot? tâche d'arriver de bonne heure.

— Moi, je suis des vôtres, je vous aiderai, ajouta Francœur, oubliant qu'il lui manquait un bras. Ah! que nous serons heureux tous, si ce cher Louis a, en effet, les goûts sédentaires qu'il annonce dans sa lettre! Vous ne serez plus seules, mes bonnes amies, vous aurez un protecteur près de vous. Jurons, mes enfants, de faire tout pour le bonheur de ce brave garçon; nous le devons après le dévouement qu'il nous a montré. »

Pierre serra avec exaltation la main de son

grand-père, et dit en regardant sa sœur : « J'ai un double motif de lui être agréable et utile, si je puis. »

Charlot avança sa main aussi ; mais quelque chose de triste et de contraint se lisait sur sa physionomie.

C'est qu'il pensait que la lettre de son parrain était déjà un blâme de sa conduite, et que ses goûts, ses habitudes l'isoleraient souvent de ce groupe d'estimables gens.

Ses parents ne purent rien comprendre à son air chagrin ; sa mère et son aïeule soupirèrent au milieu de leur joie en se disant : « Que peut-il avoir? son père adoptif arrive, son apprentissage finit bientôt : voilà pourtant deux grands motifs de satisfaction pour lui. »

Joséphine et Pierre se levèrent avec empressement pour monter à la chambre qu'on devait organiser pour Louis ; toute la famille les suivit. Le jeune charpentier, ayant ôté son habit des jours de fête, se mit aussitôt à l'ouvrage pour le déménagement ; chacun imita son exemple, et la piece fut bientôt vide.

Le dimanche suivant, Pierre avait seulement pris le temps d'aller à l'église, quand il arriva : à présent il n'avait plus rien à faire pour aider sa patronne ; car, l'aisance de cette dame s'augmentant chaque jour ainsi que son amitié

pour le jeune commis de son mari, elle avait pris une domestique, un frotteur, et ne réclamait de lui aucune œuvre servile.

Le soin de la propreté du chantier ne le concernait plus à présent non plus; cette besogne était confiée à un apprenti externe.

Pierre arriva donc de bonne heure avec des rouleaux de papier; un homme qui l'accompagnait apportait un bureau.

« Qu'est-ce que ceci? lui demanda-t-on.

— De quoi orner la chambre de notre cher Louis.

— Bon garçon! s'écrièrent les deux mères.

— Oh! ne vous récriez pas ainsi, leur dit le jeune Durand, il est aisé de faire un cadeau quand il n'en coûte rien. »

Pierre leur conta que la veille, parlant à son patron et à sa patronne des préparatifs qui devaient le faire partir de bonne heure le lendemain, il avait demandé ce que pouvait coûter un bureau dans le genre du sien, désirant en placer un dans la chambre de son père adoptif; que M. Bernard avait alors parlé bas à sa femme, laquelle avait répondu : « Comme tu voudras, » et que son parrain lui avait dit : « Demain, mon garçon, tu emporteras celui où tu travailles tous les jours; on mettra

le mien à la place, car je compte m'en donner un autre.» « Et comme je me confondais en remercîments, Mme Bernard m'a dit d'un air tout aimable : « Laisse donc, laisse donc, c'est une leçon que nous voulons donner à Jules, pour lui apprendre que tous les braves gens se plaisent à seconder dans un jeune homme les efforts de la piété filiale. »

— On ne peut pas faire un cadeau d'une façon plus délicate, dit Mme Durand.

— Est-ce que leur fils ne leur donne pas toujours des sujets de satisfaction? demanda la grand'mère.

— Si fait, répondit Pierre d'un air embarrassé, c'est un assez bon enfant; mais malheureusement il sait qu'il sera riche; et puis ses parents, qui veulent lui donner un état distingué, l'ont mis dans une grande institution, où il acquiert moins de science que de goûts dispendieux qui les chagrinent. Il prend aussi avec eux quelquefois des airs suffisants qui leur déplaisent.

— Il a bien tort; car s'il reçoit une belle éducation, ajouta la grand'mère, c'est grâce au travail de ses parents : il devrait ne leur en en être que plus reconnaissant.

— C'est ce que je lui dis quelquefois, quand il se plaît à relever quelques expressions tri-

viales de son père ou de sa mère. Mais c'est un enfantillage qui passera sans doute avec l'âge.

— Et leurs autres enfants?

— Vous savez qu'ils ont perdu les deux derniers ; mais il leur reste une petite demoiselle de dix ans, qui est un trésor d'amabilité et de douceur. Ils vont la mettre en pension dans une maison bien choisie, afin qu'elle ne prenne pas les défauts de son frère. Mais, tout en m'amusant à causer, je m'arrière dans mon travail..... Voyons, Joséphine, tes grands ciseaux, tu vas couper le papier; moi, boucher les trous des cloisons; et en avant la besogne ! »

Sitôt que Francœur fut arrivé, il voulut s'associer au travail de ses enfants en broyant la colle, et quand Charlot survint, tout était préparé.

« Mets-toi là, mon garçon, lui dit son frère en l'installant à une longue table qu'il avait organisée au moyen d'une porte ôtée de ses gonds, et colle-moi le papier tandis que je vais prendre mes aplombs. »

Tout ainsi bien organisé, le travail alla à merveille; Pierre, sur son échelle, appuyait le papier, Charlot collait chaque lé, Francœur mettait de l'eau dans la colle quand elle deve-

nait trop épaisse, et Joséphine découpait les bordures. Un gai babil, des ris, des chants se mêlaient à tout cela, ainsi que les fréquentes visites des bonnes mères.

Charlot, en riant et chantant comme les autres, malgré la taciturnité qu'il avait montrée dans le commencement, fit la réflexion que les plaisirs de famille sont les seuls véritables, et que les travaux stimulés par le cœur sont aussi les plus douces récréations.

Quand tout fut fini, Pierre, fouillant à son gousset, dit : « Voyons, combien de temps avons-nous mis à notre besogne? il était dix heures quand nous avons commencé. Ah! j'ai laissé ma montre à la maison... Vois, mon frère? »

Charlot, sans faire le même geste, répondit en rougissant : « Moi aussi j'ai oublié la mienne. »

Francœur le regarda attentivement; Joséphine reprit en riant : « Qu'importe l'heure des horloges? celle de manger est sonnée à mon estomac, allons dîner. » Et chacun descendit gaiement, hors l'invalide qui paraissait pensif, et Charlot qui reprit un air contraint et embarrassé.

Le repas néanmoins fut des plus gais pour tous les autres, car chacun pensait que c'était

sans doute le dernier jour de fête où l'on ne serait pas au complet.

Charlot, dans la soirée, demanda à Pierre s'il ne connaissait pas un maître serrurier qui eût besoin d'un ouvrier.

« Pour qui? demanda celui-ci.

— Pour Jacques.

— Tu le vois donc encore? reprit sa mère.

— Je l'ai rencontré ce matin, et comme il s'était intéressé il y a deux ans à moi, je voudrais bien lui être utile à mon tour; il est sans place, car il a fini son apprentissage.

— Mais cela ne l'empèche pas de rester à présent comme ouvrier chez son maître? reprit Pierre.

— Sans doute, s'il est devenu bon sujet, ajouta Francœur, son patron, qui l'a formé, doit mieux aimer le conserver que de prendre le premier venu.

— Son maître est un bourru, et puis il faut qu'il y ait de l'ouvrage à son atelier pour l'occuper.

— C'est juste, répliqua Pierre; si tu en réponds, et que j'entende parler de quelque chose, je t'en ferai part.

— Et toi, mon garçon, dit la grand'mère, crois-tu rester chez M. Renaud?

— Je ne sais pas, cela dépendra peut-être de sa femme.

— Il est donc marié?

— Oui, depuis une huitaine.

— Comment! il ne t'a pas invité à sa noce? dit Joséphine.

— Ah! bien oui, il n'a invité que les anciens de l'atelier.

— Mais voilà bientôt deux ans que tu es chez lui?

— Cela t'a contrarié, mon enfant, reprit la grand'mère; c'est sans doute ce qui te donnait l'autre jour un air si triste?

— Qu'est-ce que ça me fait à moi qu'il n'invite que ses préférés, parce qu'ils lui font toujours des rapports contre les autres? Au surplus, si je ne reste pas chez lui, j'irai autre part, à présent que je sais mon état.

— Tant mieux, dit Francœur; mais si cela dépend de toi, tâche de rester chez ton maître: le moyen pour un jeune homme d'acquérir une bonne réputation, c'est de demeurer longtemps dans la même maison. »

La soirée terminée, Francœur et ses petits-fils se levèrent pour s'en aller, en recommandant bien à Joséphine de leur envoyer un exprès si Louis arrivait sans écrire de nouveau. Ce-

pendant, avant de se mettre en route, on voulut remonter pour voir si le papier commençait à sécher, et produisait un joli effet. Sauf quelques grimaces, on trouva cette tenture fort belle, et l'on se retira les plus satisfaits du monde.

LA JOIE ET LE CHAGRIN SE TOUCHENT SOUVENT DE PRÈS

Le 1er janvier au matin, Louis n'était pas encore de retour; mais un doux pressentiment faisait espérer à la grand'mère et à ses filles que celui qui leur avait envoyé un agréable émissaire deux ans auparavant s'arrangerait pour venir lui-même à pareil jour, cette année-ci.

Francœur, mû par la même idée, s'était levé avec le soleil peu resplendissant dans cette saison, ce qui n'empêchait pas les yeux du bonhomme de briller du vif éclat de la joie. Il n'avait pris que le temps de s'habiller à la hâte, quoique en grande tenue, de descendre à la chapelle invoquer Dieu pour les siens, et de faire sa longue course, quand il vint se réunir

à sa famille. Il apportait divers petits cadeaux qu'il pensait devoir être agréables à son gendre futur : un superbe encrier, de belles plumes métalliques, deux flambeaux, quelques livres qu'il rangea dans la bibliothèque, ayant soin de placer les livrets des enfants le plus en vue possible. Puis il examina la pièce avec attention. Rien n'y manquait : des rideaux bien blancs, des chaises bien cirées, un carreau luisant, un tapis fort chaud sous le bureau, ouvrage de Joséphine ; tout enfin prouvait qu'on voulait procurer à l'hôte qu'on attendait une retraite des plus agréables.

« C'est bien, c'est bien, dit-il; maintenant, femmes, occupons-nous des apprêts du dîner.

— On y a pourvu d'avance, dit Babet; tenez, mon frère, venez, venez voir les belles pièces de volaille que Louise a rapportées hier de la halle. Oh! c'est presque un repas de noce que nous allons faire. »

Les bonnes gens étaient en train d'examiner, de toucher, de peser dans leurs mains un dindon énorme, une oie fort grasse, etc., quand Pierre arriva pâle et les yeux effarés. Au lieu d'admirer comme les autres, au lieu de souhaiter comme d'ordinaire la bonne année à ses parents, il essaya de parler bas à l'oreille de

son grand-père pour l'engager à sortir sur-le-champ avec lui.

« Qu'est-il arrivé? s'écrièrent avec effroi Joséphine et les deux femmes.

— Tu as de mauvaises nouvelles de notre voyageur?

— Lui est-il survenu malheur en route?

— Ah! mon Dieu! s'écria la grand'mère, j'étais trop heureuse, je ne reverrai plus mon fils adoptif! » Et des pleurs coulèrent, et des cris se firent entendre dans la maison.

« Calmez-vous, dit Pierre, je vous assure, je vous jure que je n'ai reçu aucune lettre de notre Louis, que je n'ai rien appris de fâcheux sur son compte.

— Eh bien! que t'est-il arrivé à toi?

— Rien, rien du tout.

— Alors c'est à Charlot?

— Oui; mais, mon Dieu, ne vous alarmez pas ainsi; il a passé une mauvaise nuit, il ne pourra peut-être pas venir aujourd'hui, mais il n'est pas mort pour cela. » Et, en disant ces paroles, il sortit avec précipitation pour ne pas s'expliquer davantage, en faisant signe à son aïeul de le suivre.

Le jeune homme, quoique en essayant de donner le change à ces femmes désespérées,

n'avait point menti; son frère, sans doute, avait eu une cruelle nuit, car il l'avait passée sous les verrous.

Pierre, ainsi que Francœur, espérant trouver le voyageur à la maison, était parti de bonne heure de chez lui pour aller chercher son frère et causer double joie à leur père adoptif.

Quelle cruelle déception! on lui apprend que la veille Charlot a été arrêté sous prévention de vol.

Ce qu'éprouva l'honnête jeune homme est plus facile à comprendre qu'à retracer. Quand il put ouvrir la bouche, il demanda à s'entretenir avec M. Renaud pour avoir quelques explications.

Celui-ci, en voyant la figure de Pierre toute bouleversée, s'écria : « Mon ami, ce n'est pas ma faute, je ne voulais pas qu'on l'arrêtât; mais la justice s'est emparée de cette affaire.

— Hélas! mon Dieu, mon Dieu! le croyez-vous coupable?

— Il existe bien des preuves contre lui; mais je n'oserais l'affirmer.

— Des preuves! des preuves! dit Pierre, et il se laissa tomber sur un siége en s'écriant : O ma mère! ô mes pauvres vieux parents! ô cher et bon Louis! » puis il se mit à sangloter.

Quand cette explosion de douleur fut passée, M. Renaud lui raconta que la veille la domestique, au moment du déjeuner, n'avait plus trouvé les couverts d'argent dans le tiroir du buffet, qu'on avait forcé.

« Ma femme, ajouta-t-il, pleine d'inquiétude, vint elle-même y faire sa revue, et ne trouva pas non plus vingt francs qu'elle y avait mis la veille après avoir compté la dépense avec sa bonne.

— Mais cette bonne, Monsieur, s'écria Pierre, en êtes-vous bien sûr?

— Comme de moi-même; c'est une fille qui a élevé ma femme, et qui était depuis plus de vingt-cinq ans dans sa famille.

— Mais, Monsieur, d'autres ouvriers que mon frère entrent chez vous?...

— Sans doute ; aussi mes soupçons d'abord ne se portèrent pas plus sur Charlot que sur tout autre.

« Quand ils surent l'accident, plusieurs s'écrièrent :

« — Ce qu'il y a de bon, c'est que moi je ne suis pas arrivé le premier à la boutique ce matin.

« — Ni moi.

« — Ni moi.

« — Qui l'a ouverte? demanda-t-on.

« — Moi, dit Vincent, jeune homme entré depuis peu; mais Charlot, à qui je reprochais de me laisser cette corvée, quand logé dans la maison ce devait être son office, m'a assuré qu'il était descendu le premier, et qu'en entendant sonner cinq heures il était monté se recoucher.

« — Je n'ai pas dit ça, a répondu Charlot.

« — Tu l'as dit, répondit l'autre en colère.

« — Oh! il n'enrage pas pour mentir, celui-là, s'écrièrent les autres.

« — Eh bien! si je l'ai dit, reprit Charlot, c'est que j'étais honteux de descendre à huit heures; mais, foi d'honnête homme, je ne me suis pas levé à cinq heures.

« — Un honnête homme ne ment point, reprit un de mes plus anciens ouvriers, continua M. Renaud, et paie ses dettes au lieu de dépenser son argent au jeu. Tu dois au marchand de vin, tu dois à l'épicier, à la fruitière, au liquoriste; je sais cela, moi, car ils m'ont tous demandé quand tu gagnerais de l'argent, afin de rentrer dans leurs avances. »

« Pendant ces accusations, Charlot rougis-

sait, n'ayant rien à répondre, et Vincent, empressé de se justifier, sortit.

Il rentra bientôt avec plusieurs personnes notables du quartier qui m'assurèrent avoir vu mon apprenti jouer dernièrement au palet avec beaucoup de pièces de cinq francs. On demanda à Charlot d'où lui venait cet argent; il ne voulut pas me répondre d'abord; puis il me dit que c'était sa grand'mère, ensuite son grand-père, qui lui avait fait ces cadeaux. Enfin il se coupa, et tous les autres ouvriers s'écrièrent : « C'est un voleur! c'est un voleur! »

« On monta alors à sa chambre, et l'on trouva vingt francs dans sa malle presque vide, et puis... M. Renaud n'osa achever...

— Quoi donc? dit Pierre en tremblant.

— Et puis, sous son traversin, un rossignol... »

Pierre, cette fois, se trouva mal tout à fait, accablé par cette nouvelle.

Quand il fut revenu à lui, M. Renaud continua : « Malgré toutes ces preuves, pensant à vous et à vos parents que j'estime, je voulais assoupir cette affaire; mais quand Vincent redescendit de la chambre de Charlot avec le rossignol, qu'il montrait à ses camarades, votre frère, d'abord atterré, entra en fureur, et se jeta sur l'accusateur. Une lutte s'ensuivit, qui

amena chez moi la garde et le commissaire : alors il n'y eut plus moyen d'empêcher Charlot d'être arrêté, et il est depuis hier à la préfecture de police. »

Pierre conta tout cela avec de grands ménagements à son grand-père; mais il n'y avait pas moyen de le lui laisser ignorer, car il fallait aviser avec lui à ce que tous deux pourraient faire pour sauver le malheureux d'un jugement infamant. La figure du bonhomme, si fraîche et si riante le matin, prit aussitôt une teinte presque cadavéreuse : une telle tache imprimée au nom d'un des membres de sa famille sembla en un moment le vieillir de dix années.

JOIE AU MILIEU DES LARMES

Le jour n'était pas propice pour faire des démarches; en vain Francœur et son petit-fils allèrent-ils à la préfecture de police, ils ne purent obtenir la permission de voir Charlot.

Ce vieillard mutilé, à la figure respectable, auquel chaque sentinelle rendait les honneurs dus à sa décoration ; ce jeune homme, à l'air

honnête et désolé, intéressèrent tout le monde; mais nul de ceux qui se trouvaient à la préfecture n'avait le pouvoir de les y faire entrer.

Le premier janvier, jour de présentations chez toutes les autorités, jour de fête pour les subalternes, n'est point consacré aux affaires; et quand l'année s'ouvre, on le sait, toutes les portes des administrations se ferment.

Francœur, désespéré, obtint pourtant du guichetier la permission de faire parvenir un billet à Charlot, et Pierre écrivit : « Mon frère, nous savons ton malheur, mon grand-père et moi, et nous allons veiller sur toi. » L'invalide lui fit ajouter : « Mais avant de faire des démarches aussi pénibles, marque-nous, la main sur la conscience, et en présence de Dieu qui te voit, si tu es innocent. »

« Je le suis, » répondit aussitôt Charlot sur le même papier : « Un autre est le coupable..., vous pouvez me croire, car je sais maintenant combien le mensonge est funeste. O mes parents! priez tous pour moi, et ne me maudissez pas!... »

Francœur se fit plusieurs fois lire ce billet par son petit-fils, et quoiqu'il n'attachât pas une grande confiance aux paroles de Charlot, l'assurance que lui donnait celui-ci parut soulager un peu son cœur paternel.

« Au fait, si mon frère était coupable, dit Pierre, aurait-il laissé les vingt francs dans sa malle, et le rossignol sous son traversin? Qui nous dit que l'ouvrier dénonciateur ne soit pas entré le premier dans sa chambre, et n'ait pas feint de trouver chez lui ce qu'il avait lui-même dans sa poche?

— C'est possible, » reprit l'invalide; et, se raffermissant par cette pensée, il se décida à retourner chez sa fille avec son compagnon.

Tous les deux convinrent de dire que Charlot avait été arrêté à la suite d'une rixe, mais sans entrer dans plus de détails.

Quoiqu'ils tâchassent de composer leurs visages, tout en marchant, pour ne pas offrir à celles qui leur étaient chères une physionomie si triste, ils trouvaient, en se regardant mutuellement, que la surprise, le chagrin, l'inquiétude avaient laissé de cruelles empreintes sur la figure de chacun d'eux.

Ce fut surtout au moment d'entrer que ces marques furent le plus visibles : « Si nous allions trouver notre voyageur? » se dirent-ils, et ce qui faisait le matin l'objet de tous leurs vœux causait maintenant leur plus mortelle inquiétude.

« S'il pouvait n'arriver que demain, que dans

quelques jours, se disaient-ils, quand Charlot sera mis en liberté!... »

Cependant ils entrent dans la boutique; elle est déserte, et la fille de service, du fond de sa cuisine, leur crie : « Il est arrivé, il est là-haut. » Pierre monte les marches de l'escalier quatre à quatre, son grand-père le suit, presque avec la vivacité du jeune âge; mais tous deux s'arrêtent, vivement émus, à la porte, en entendant la voix de Louis courroucée s'écrier : « Non, vous ne m'aimez plus; que signifie cet air embarrassé, quand j'ai brûlé le pavé pour arriver plus vite? Pas un sourire, pas une parole, et des larmes!...

— Mon ami, calme-toi, disait la douce voix de Louise.

— Mon fils, peux-tu croire?...

— Papa, nous t'aimons, » disait Joséphine, et de profonds sanglots se mêlaient à tout cela.

Le fait est qu'après la vive émotion qu'elles avaient éprouvée le matin, les bonnes femmes, un peu calmées, étaient convenues que quand Louis arriverait, on lui cacherait la visite de Pierre; on attendrait son retour pour savoir au juste la position de Charlot, et ne point inquiéter, dès son arrivée, l'ami, le parrain, le père adoptif du jeune homme. Mais leur mutuelle

préoccupation avait empêché l'élan de franche joie sur lequel le voyageur comptait.

En voyant ses deux mères, et celle qu'il espérait bientôt nommer sa femme, après les premiers embrassements le regarder sans lui sourire, lui, si heureux, si transporté de les revoir, il s'imaginait que de pénibles souvenirs paralysaient leur tendresse, et qu'elles éprouvaient plus de crainte que de joie de son retour.

A l'arrivée de Francœur et de Pierre, cependant, leur réserve parut s'expliquer, car toutes trois s'écrièrent avec anxiété: « Et Charlot ?... »

Le jeune homme dans les bras de celui qu'il appelait son père, oubliant le sang-froid qu'il voulait garder, se mit à sangloter, et le vieillard, en serrant convulsivement la main de celui qui remplaçait Durand dans son cœur, y laissa tomber de grosses larmes.

Louis alors, aussi inquiet que les femmes, s'écria à son tour : « Et Charlot ? »

Francœur, prenant la parole d'une voix émue, qu'il tâcha de rendre ferme, répondit : « Voyons, mon ami, calme-toi, tu es un homme, un militaire. Mordié ! tu ne vas pas t'épouvanter comme ces faibles créatures. Ton fils adoptif, vois-tu, est...

— Mort, dirent ses mères.

— Non, non, mais il est retenu...

— Au lit? dirent-elles; il fallait l'amener dans une voiture, nous pourrions le soigner.

— Et non, vous dis-je, il n'a rien... mais... il est jeune... voyez-vous... Il a eu une dispute... et... on l'a...

— Arrêté! s'écrièrent les femmes avec effroi.

— N'est-ce que cela? reprit Louis en reprenant sa gaieté. Ah! si Charlot est querelleur, quelques heures de violon ne lui feront pas de mal. Allons, mes bonnes amies, ne m'en veuillez plus, et que tout soit fini. Moi, qui croyais que vous n'aimiez plus votre pauvre Louis!... que vous l'estimiez trop peu pour acquiescer à son plus cher désir!... » Et il les embrassa de nouveau avec toute l'exaltation de la joie.

« Ah! bon petit père, dit Joséphine d'un ton de doux reproche, pouvais-tu croire?... » Et, lui faisant quitter la chambre de sa grand'-mère, elle le conduisit dans la pièce qui lui était préparée, en disant : « Tiens, notre cher roi, admire ton petit palais; vois-tu, ce sont tes fils qui ont collé ce papier, c'est maman qui a blanchi ces rideaux, c'est grand-papa qui t'a apporté cela, c'est moi qui t'ai fait ce tapis. » Et, à chaque explication de la jeune fille, le bon Louis serrait les mains de ses amis en versant des pleurs de joie.

Pendant ce temps, les deux mères interrogeaient encore Pierre et Francœur, qui se renfermaient dans l'explication donnée, ajoutant que le nouvel an retarderait peut-être de quelques jours la mise en liberté du prisonnier.

Les deux pauvres mères furent obligées de se contenter de ce qu'on leur disait, de tâcher même d'étouffer leurs soupirs et de renfermer en elles leur inquiétude pour ne plus affliger le nouvel arrivé; mais comme leurs pauvres cœurs souffraient! Ah! si Charlot eût pu y lire, il aurait appris combien un fils doit devenir bon, vertueux, pour ménager la tendresse maternelle!

Quand elles entrèrent dans la chambre de Louis, elles le virent feuilleter les livres, et s'extasier aux témoignages de satisfaction donnés à Joséphine et surtout à Pierre. « Charlot, ajouta-t-il en feuilletant son seul prix, n'a pas fait une riche moisson; il n'est guère savant, ce me semble, le pauvre garçon; mais qu'il soit travailleur et honnête homme, il pourra être estimé et nous rendre heureux. « Francœur ne put dissimuler un soupir; Louis le regarda avec inquiétude; mais l'invalide, pour détourner toute triste pensée, alla ouvrir une armoire, et en tira les nombreuses couronnes, les pièces d'écriture et les dessins de

Pierre, qu'on y avait soigneusement renfermés.

« Pourquoi, pourquoi, s'écria le voyageur, n'avez-vous pas songé à suspendre tout cela ici? quels plus beaux trophées pour celui qui est un père par la tendresse ! »

Puis, examinant les dessins, il ajouta : « O mon fils, tu seras mon maître, tu m'apprendras à faire des bâtiments sur le papier, jusqu'à ce que j'en puisse faire de réels avec toi. » En disant cela, il s'appuya avec amour et abandon sur lui, comme sur son soutien.

Ce tableau humecta les yeux des assistants de larmes cette fois bien douces.

Après avoir placé les dessins sur son bureau pour les examiner le lendemain, Louis rangea les livres, et, voyant les livrets, il les présenta à Joséphine en disant : « Ote-moi d'ici, je te prie, ces cahiers de blanchissage ; il ne faut pas mêler ainsi les torchons et les serviettes.

— Ah! tu crois, reprit Joséphine en riant. Tu ne sais donc pas le proverbe : *Dans les petites boîtes les bons onguents?* »

Louis ouvrit les livrets, et vit avec plaisir que Joséphine, depuis qu'elle était à son compte, avait déjà placé deux cent vingt-cinq francs, et son frère trois cent cinquante.

« Bien, mes amis, dit-il, voilà déjà pour vous un commencement de fortune.

— Pour toi, bon Louis.

— Comment, pour moi?

— Oui, mon père, reprit Pierre avec gravité, tu as été maître, nous ne voulons pas que tu te remettes au travail comme simple ouvrier.

— Pauvres enfants! dit Louis ému, mais d'un air négatif; avec les petites économies que j'ai pu faire, nous n'aurions pas à nous huit cents francs.

— Mais, moi, je vais gagner bientôt quatre francs par jour, et je ne dépense rien chez mon parrain.

— Et moi, j'ai beaucoup d'ouvrage, dit Joséphine, et puis le commerce de maman donc... Oh! va, nous deviendrons riches!

— Je le suis deja de votre bonne conduite et de votre amitié, reprit Louis en les embrassant tour à tour. O mes bonnes mères, que je vous félicite d'avoir su élever de si bons enfants! »

Où était Charlot pendant ces douces causeries? Sous le poids d'une condamnation déshonorante, entouré de quantité d'hommes coupables qui se faisaient gloire de leurs méfaits. Ah! combien il devait déplorer les défauts, les penchants condamnables qui l'isolaient de ses

braves parents ce jour-là, et le réduisaient à ce degré d'humiliation !...

LA PRISON

Dès le point du jour, le lendemain, Francœur était sur pied pour faire toutes les démarches relatives à Charlot. Pierre aurait bien voulu l'accompagner, mais il aurait fallu dire à M. Bernard ce qui le faisait sortir si matin. Quoiqu'il eût la plus grande confiance en son parrain et en sa femme, il sentait que le honteux secret qui concernait son frère devait rester enseveli, s'il était possible, dans sa famille. Il se garda donc bien de demander une permission qui l'aurait forcé d'ébruiter la vérité, ou de mentir pour la cacher.

Quant à Louis, il avait vu partir la veille le grand-père et son petit-fils sans obtenir d'eux des renseignements assez positifs pour pouvoir faire aucune démarche.

Francœur lui avait dit d'ailleurs : « Tranquillise-toi, repose-toi, je veillerai sur lui. » Et, se confiant aussi sur ce qu'il supposait n'être

qu'une peccadille de jeune homme, le nouvel arrivé dormait paisiblement sous le toit ami, à l'heure où le bon invalide avait pris en tremblant le chemin de la préfecture de police.

Porteur de ses papiers, de sa croix, de son air vénérable et affligé, il put entrer facilement dans le bureau de cette administration; ce qui ne l'avança guère, car on lui apprit que son petit-fils venait d'être transféré à la Force avec d'autres malfaiteurs.

Malfaiteurs! jugez comme ce mot résonna cruellement à son oreille, et de son oreille à son cœur.

Quoique extrêmement fatigué de sa course, et anéanti surtout par une parole qui lui faisait penser que, lors même que Charlot serait innocent, on aurait peut-être bien de la peine à le justifier et à obtenir sa liberté, le vieillard se traîne jusqu'à la Force, ce réceptacle de toutes les immondices de la société.

L'effort qu'il a fait a couvert son front de sueur; pourtant il est pâle, et un frisson s'empare de tout son corps quand il arrive à la prison.

Un des guichetiers, attendri de l'humiliation et du chagrin qu'éprouve un digne militaire en venant voir son petit-fils dans un semblable

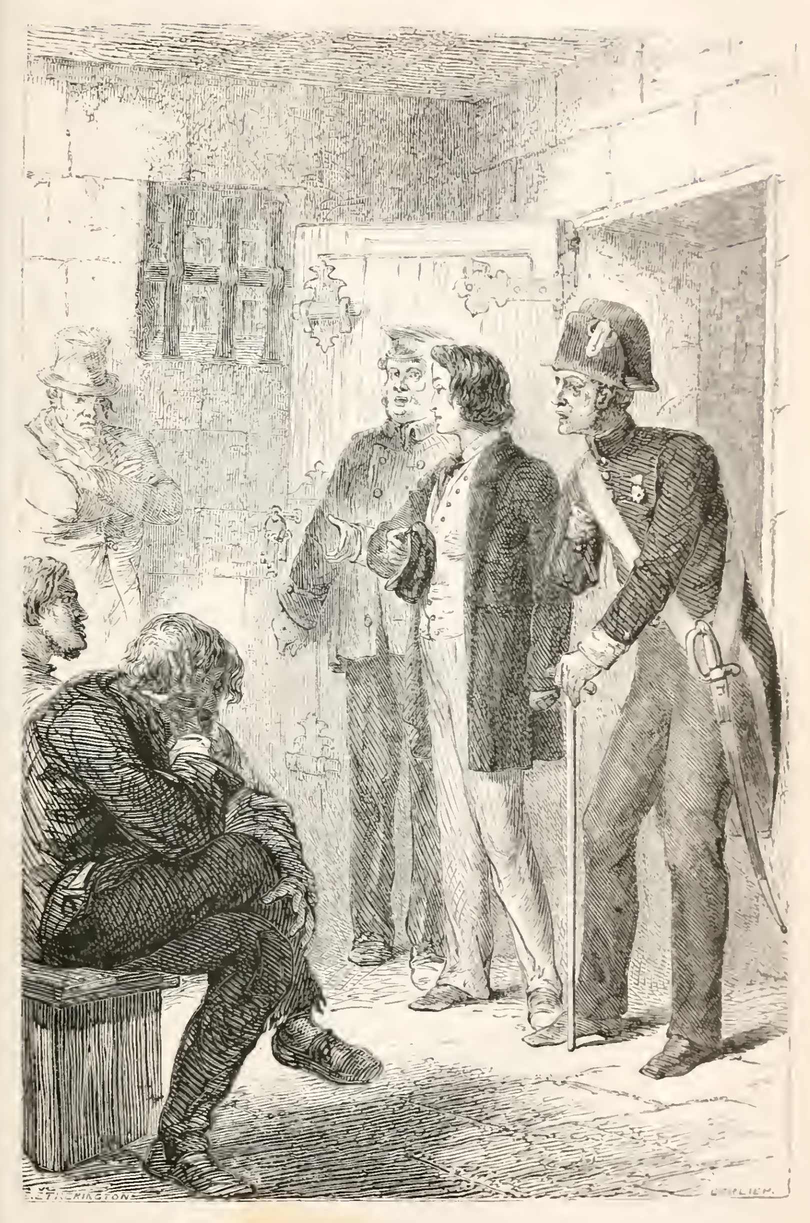
lieu, le conduit avec toutes les marques possibles de commisération et de respect à la salle des nouveaux venus.

Au moment d'entrer, le bonhomme ressent une telle émotion, qu'il est obligé de s'appuyer sur le bras de son conducteur. Lui qui n'a jamais sourcillé devant le feu des villes assiégées, il tremble en entrant à la résidence du vice; il pâlit de plus en plus lorsqu'il entend des chants et des rires retentir dans un lieu où il pensait que son oreille ne serait frappée que des sanglots et des cris de désespoir des coupables.

Hélas! se dit-il, je vais donc trouver Charlot au milieu de ces êtres éhontés! La voix de sa conscience aura-t-elle déjà été étouffée par les paroles bruyantes de l'ivresse et par les propos obscènes qui se tiennent ici? O honte! ô douleur!

La porte s'ouvre; il s'arrête devant cette tourbe immonde, ne sachant de quel côté diriger ses pas; on boit, on fume, on joue de toutes parts; il entend des éclats de rire, et ces mots : « Ah! le petit qui se confesse!... »

Cependant, à cette figure vénérable qui se présente, à l'aspect de ce vieillard mutilé et si pâle, qu'il semble n'avoir échappé aux blessures reçues au champ d'honneur que



Lui qui n'a jamais sourcillé devant le feu des villes assiégées, il tremble en entrant dans le séjour du vice.

pour venir expirer de douleur dans un cachot, tous ces hommes se reculent avec respect; nul n'oserait effleurer de son épaule, peut-être déjà honteusement stigmatisée, l'étoile honorable qu'il porte à sa boutonnière. Chacun s'écarte, le vice se presse contre le vice, et laisse un libre passage à la vertu affligée.

Tout au fond de la salle, Francœur aperçoit un tableau capable de consoler son cœur : un jeune homme est à genoux aux pieds d'un respectable prêtre, c'est Charlot...

A cet aspect, l'invalide, qui s'était promis de montrer au jeune homme le visage le plus sévère, ne peut retenir ses larmes, et celles de son petit-fils arrosent la main que lui tend son grand-père affligé.

« Consolez-vous, brave homme, lui dit l'aumônier de la prison, entré dans ce lieu pour provoquer le repentir ou pour encourager l'innocence méconnue; consolez-vous, votre petit-fils n'est point coupable du crime dont il est accusé : les aveux véridiques qu'il m'a faits de sa conduite passée, dont il montre une vraie douleur, m'en sont des preuves évidentes.

— Allons, mon ami, racontez à votre digne aïeul tout ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

— Eh bien! grand-papa, j'ai méprisé vos

conseils et ceux de mes bonnes mères, j'ai continué ma liaison avec Jacques : voilà la cause de toutes mes peines; c'est lui sans doute qui a volé M. Renaud. Il était sans place, vous le savez, et comme il ne voulait pas le dire à sa mère, depuis huit jours il venait, sans qu'on le sût, coucher avec moi tous les soirs. C'est lui qui aura oublié le rossignol sous mon traversin; probablement il en avait d'autres.

— Le monstre! dit Francœur, ce n'a peut-être pas été par oubli; c'était sans doute à dessein de rejeter les soupçons sur toi.

— Voilà ce que font les mauvais sujets, dit le prêtre; quand il s'agit de cacher leurs méfaits, ils perdent ceux qu'ils appelaient leurs amis.

— Mais, malheureux! demanda le grand-père, tu as dit à l'atelier que tu étais descendu avant le jour : est-ce que tu as participé au crime?

— Oh! grand-papa, pouvez-vous le croire? moi, votre fils!... Je suis bien coupable, il est vrai, mais j'aimerais mieux mourir de faim que de commettre un vol. Je puis, sur l'Évangile...

— Assez, assez, je te crois. Eh bien! pourquoi avais-tu dit d'abord que tu étais descendu avant que les ouvriers arrivassent?

— Hélas! c'est ma paresse qui m'a porté à ce mensonge : j'étais resté au lit jusqu'à huit heures bien sonnées; mais, ne voulant pas en convenir, j'avais dit d'abord à Vincent le contraire. Quand j'ai vu là un motif d'accusation contre moi, j'ai eu l'idée de me rétracter ; mais personne n'a voulu me croire.

— Sans doute, malheureux enfant! tous les ouvriers se sont récriés sur tes mensonges!... Oh! pourquoi, pourquoi ne t'es-tu pas fait connaître par d'autres antécédents? que de douleurs tu nous aurais épargnées !

— Et mon parrain, est-il arrivé?

— Oui.

— Sait-il?...

— Il te croit en prison par suite d'une dispute : nous ne lui avons dit que ce qui ne pouvait pas l'indisposer contre toi. Ce n'a pas été mensonge cela, mon ami, mais prudence; sans cette précaution ta mère et ta grand'mère seraient peut-être mortes de chagrin à présent. Mais continue de me révéler l'exacte vérité : pourquoi, par exemple, a-t-on trouvé vingt francs dans ta malle, quand nous ne te donnons que quelques sous? »

Ici la figure de Charlot se couvrit de la rougeur de la honte, et il n'osa parler.

« Allons, mon ami, faites une entière con-

fidence à votre grand-père, dit le digne aumônier : voyez ce que votre réticence lui fait souffrir...

— Eh bien! répliqua le jeune homme en pleurant, les mauvaises connaissances que j'ai faites m'ont porté au libertinage ; n'ayant pas assez d'argent pour suffire aux dépenses que cela m'occasionnait, j'ai vendu...

— La montre que ton père adoptif t'avait donnée ; je m'en étais douté...

— Oui, grand-papa. Les trente francs qu'elle m'a rapportés ayant été bientôt épuisés, j'ai vendu tous mes habillements d'été, et cela m'a valu vingt francs, auxquels je n'avais pas encore touché.

— Ainsi, malheureux! pour satisfaire à de honteuses passions, tu sacrifiais à vil prix le fruit des sueurs de tes pauvres parents, et encore tu n'acquittais pas tes dettes!

— Quand j'ai vendu la montre que mon parrain m'avait envoyée, j'ai cru qu'avec cet argent j'en gagnerais beaucoup d'autre, que je pourrais ravoir une montre pareille et payer tout. Comme je n'ai pas réussi, j'ai vendu mes effets, espérant être plus heureux, et sans cet événement, qui me dégoûte à jamais de tenter ainsi la fortune, j'aurais vendu, je crois, jusqu'à mes chemises et mes souliers.

— Et après cela, coupable enfant! tu aurais peut-être vendu ton âme au démon en commettant quelque infamie!

— Oh! jamais, jamais, mon père!

— Croyez votre digne aïeul, dit l'aumônier, c'est ainsi que les plus coupables ont commencé. Je regarde donc comme un bien le malheur qui vous arrive aujourd'hui.

— Mais, mon Dieu! sortirai-je bientôt d'ici? s'écria Charlot les yeux pleins de larmes. S'il faut que j'y reste longtemps, que pensera de moi mon parrain? que deviendront mes dignes mères? Ah! si Jacques, me sachant en prison, en prison à cause de lui, pouvait se déterminer à parler...

— Ne l'espère pas, mon pauvre garçon, reprit Francœur : les êtres dégradés qui prennent le bien des autres ne peuvent avoir la générosité de s'accuser pour leur rendre le plus précieux des trésors, la bonne réputation.

— Que je suis à plaindre! dit en sanglotant Charlot.

— Allons! calmez-vous, reprit le bon aumônier : le crime manque rarement d'être puni, même en ce monde, et si Jacques était arrêté...

— Je te quitte, s'écria Francœur à cette pensée, je saurai bien le découvrir, et... »

Il n'avait pas achevé ces mots, que la porte roula de nouveau sur ses gonds, et qu'un jeune homme pâle, couvert de boue, les cheveux hérissés et les vêtements en désordre, fut jeté plutôt que poussé dans la prison par la force armée.

« C'est lui! » s'écria Charlot, et, dans son ravissement, il se jeta sur le sein de son grand-père.

L'entrée du nouvel arrivé fut un autre coup de théâtre pour tous les prisonniers, qui se mirent à rire de la rage et du désespoir du jeune homme.

« Il paraît, mon brave, que tu en es à ton coup d'essai, lui dit-on; va, patience, tu t'aguerriras aux vicissitudes humaines. Voici notre vie à nous : dans le luxe, dans les plaisirs aujourd'hui; dans un cul de basse-fosse demain; aux galères un autre jour : ce sont les profits du métier. As-tu du moins de quoi payer ta bienvenue? Débourse, débourse, mon cher, et tu trouveras ici des amis. »

Pendant tous ces discours qui prouvaient la dégradante philosophie de ces hommes, l'aumônier, supposant qu'une scène intéressante pour Charlot allait sans doute se passer, sortit par une porte secrète dont il avait la clef, afin de revenir avec des témoins respectables.

Il n'eut pas de peine à rassembler deux ou trois principaux employés de la maison, qui se prêtèrent aussitôt à ses vues bienfaisantes. A peine s'ils arrivaient que Charlot, ne pouvant contenir son impatience, se présentait à Jacques.

« Ah! te voici? dit celui-ci : tant mieux, je ne serai pas seul de mon quartier sur les bancs des accusés.

— Mais tu sais bien que je ne suis pas coupable? s'écria Charlot.

— Comme si tu ne jouais pas tous les jours avec moi...

— A la bonne heure; mais ai-je volé?

— Je n'en sais rien, on ne joue pas sans argent, peut-être!...

— Tu sais bien que c'est en vendant ma montre et mes effets que je m'en suis procuré.

— Tu me l'as dit; mais on dit tout ce qu'on veut.

— O Jacques! que tu es méchant, de vouloir m'associer à ton sort! quel bien cela te fera-t-il?

— Je ne serai pas seul à répondre devant les juges; et puis, tu sais mieux mentir que moi.

— Ah! Jacques, je t'en prie, aie pitié de ma mère et de ma grand'mère, qui mourront si je suis condamné.

— Et la mienne donc!... au moins elle verra que je ne suis pas perdu tout seul; n'est-ce pas toi qui me disais souvent de faire l'école buissonnière pour aller jouer avec toi?

— Non, c'est toi.

— Je dis que c'est toi. » Et les anciens amis allaient se jeter l'un sur l'autre, et joindre les gestes aux reproches.

Francœur s'approcha, et dit de sa voix respectable : « Malheureux! c'est donc pour compromettre mon petit-fils que tu as placé un rossignol dans le lit qu'en bon compagnon il avait partagé avec toi?

— Non, Monsieur, je l'ai oublié, dit celui-ci, voulant, en présence de cet estimable vieillard, se montrer moins coupable.

— Ah! qu'il est bête! dirent en riant d'autres bandits plus expérimentés.

— Ce que vous dites est une preuve convaincante de votre culpabilité, dit l'aumônier; ces messieurs, ajouta-t-il en montrant les employés, m'ont assuré que toute l'argenterie a été trouvée entre vos mains et que rien ne peut vous sauver. Vous serez condamné par

les juges de la terre, c'est immanquable ; tâchez du moins d'adoucir en votre faveur le juge éternel, qui sait tout.

« Voyons, dites la vérité : ce jeune homme a-t-il participé à votre crime ? »

Le coupable hésitait encore, il craignait les nouvelles moqueries des compagnons qu'il s'était donnés.

Mais l'ecclésiastique, devinant sa pensée aux regards qu'il jetait sur eux, ajouta : « Allons, Jacques, ne plongez pas dans le désespoir une famille estimable, pour prix de l'amitié qu'un de ses membres vous a témoignée. Ne vous montrez pas plus insensible que tous ceux qui vous entourent. Aucun, j'en suis sûr, ne pourrait voir ce brave homme expirant de douleur à ses pieds, sans tâcher de lui rendre l'honneur qu'il a tout fait pour mériter. Dites, dites, Messieurs, ne jouiriez-vous pas de faire du bien à un défenseur de la patrie, qui a peut-être été le compagnon d'armes de vos pères?

— Oui, oui! crièrent les bandits, flattés qu'on leur crût encore des sentiments généreux.

— Eh bien! Jacques, dévoilez la vérité, dit le digne prêtre d'une voix solennelle; Dieu vous écoute, parlez...

— Charlot n'est pas mon complice, dit

Jacques en bégayant, je jure qu'il ne savait rien de mon projet.

— Bravo! bravo! » dirent les hommes estimables et même les mauvais sujets, attendris en voyant l'invalide tendre son seul bras à son petit-fils, le presser sur son cœur, et répandre sur sa tête d'abondantes larmes.

L'INTIME CONFIANCE

Pendant que ces différentes scènes se passaient, Pierre, à son bureau, mettait au net plusieurs mémoires dont son patron était pressé.

Quoique extrêmement préoccupé en songeant à son frère, il tâchait que son esprit ne fût pas troublé des agitations de son cœur. Aussi, de crainte de commettre des oublis, il lisait et relisait à tout moment le même article, et son travail ne pouvait être expéditif comme de coutume.

Pour surcroît d'embarras, Mme Bernard venait le déranger sans cesse pour lui demander de l'argent; car, n'ayant pas encore le nouveau bureau de son mari, et ayant fait la paye elle-

même la veille, pour laisser Pierre libre dès le matin, elle s'était servie du bureau où le jeune homme écrivait, et avait laissé dans un des tiroirs le reste d'un sac de quinze cents francs.

On sait que le commencement de janvier ne permet guère d'accumuler de la monnaie dans une maison. C'est le frotteur, le facteur, la laitière, la portière, le porteur d'eau, etc. etc., à qui il faut donner des étrennes.

Pierre, continuellement distrait, la pria de garder le sac.

« Eh! où veux-tu que je le serre, je n'ai pas de tiroir de l'autre côté?

— Veuillez du moins garder la clef de celui-ci.

— Pourquoi cela?

— Mais pour ma responsabilité.

— Fi donc! j'ai plus de confiance en toi qu'en toutes les serrures de sûreté.

— Alors, Madame, j'écrirai chaque fois toutes les sommes que vous prendrez. Combien reste-t-il dans ce sac?

— Six cents francs; car, hier, la paie s'est montée à neuf cents.

— Bon! partons de là.

— Puisque tu le veux absolument, fais comme tu l'entends; mais je t'assure que c'est

prendre une peine inutile, car j'ai toute confiance en toi. »

Quand Pierre eut achevé de transcrire les mémoires de son patron et d'additionner scrupuleusement les différentes petites sommes prises par Mme Bernard, il l'appela pour vérifier si son compte était exact. Quoique rien n'eût été oublié des étrennes données, montant à cinquante francs, il ne se trouva plus que cinq cent vingt francs dans le sac.

« Oh! mon Dieu! que c'est désagréable pour moi! s'écria Pierre.

— Pour toi? Eh! mon ami, crois-tu que je te soupçonne?

— Pourtant, Madame, ces trente francs qui manquent ne se sont pas envolés seuls?

— Dis-moi, quelqu'un est-il entré ici avant toi; la domestique, par exemple?

— Non, Madame, j'y suis venu quand M. Jules en sortait, et c'est pendant que je travaillais qu'elle a tout rangé dans cette chambre.

— Et pourtant je suis volée! s'écria Mme Bernard; et par qui? mon Dieu! par qui? » A ces mots, la pauvre femme fondit en pleurs.

Pierre fut extrêmement surpris de la voir se chagriner ainsi pour une si faible somme.

Delphine, la fille de cette dame, qui était

venue à la maison passer les jours de congé du nouvel an, voyant sa mère affligée, se jeta à son cou en lui disant : « Bonne petite mère, ne pleure donc pas ainsi ; tu n'es pas ruinée pour si peu de chose.

— Oh ! ce n'est pas cette perte qui m'affecte... mais je voudrais savoir qui m'a pris cela.

— C'est peut-être papa.

— J'en doute ; il a emporté de là-haut une bourse bien garnie à cause de tous les pourboires à donner aux ouvriers.

— C'est égal, Madame, dit Pierre, je cours au chantier... je tiens autant que vous à éclaircir cette affaire. » Et le jeune homme disparut.

Quand il revint, Jules était rentré, car le collégien était aussi en congé. En arrivant dans la première pièce, le jeune charpentier entendit Mme Bernard parler avec beaucoup d'emportement à son fils, et celui-ci lui répondre :

« Pourquoi est-ce moi que tu accuses le premier ? Pierre n'entre-t-il pas comme moi dans cette chambre ?... »

Son nom prononcé excita toute la curiosité du jeune Durand, et, quoiqu'il fût trop honnête pour écouter jamais aux portes, il ne put s'empêcher d'entendre la fin de la conversation,

car il importait beaucoup à sa délicatesse de savoir l'opinion que Mme Bernard avait de lui.

« Monsieur, avez-vous l'infamie d'accuser cet honnête garçon ? dit-elle à son fils.

— Je ne l'accuse pas, répondit Jules ; mais je trouve extraordinaire que tu t'en prennes à moi tout de suite.

— C'est, Monsieur, parce que vous ne vous gênez pas de vous approprier souvent ce que je ne veux pas vous donner. Ah ! que n'avez-vous sa délicatesse ?...

— Écoute, maman, dit le jeune homme, voulant plaisanter, ce qui est à toi n'est-il pas à moi ? Eh bien ! ce que je dépense à présent, je ne l'aurai pas plus tard : voilà tout.

— C'est-à-dire, s'écria la pauvre mère, qu'il faut de son vivant être pillé par ses enfants !...

— Allons, maman, calme-toi ; voyons, t'ai-je pris beaucoup d'argent ? hors trente francs, n'as-tu pas trouvé ton sac intact ?

— Mais c'est abominable, Monsieur, voler vos parents !...

— Bah ! bah ! si j'avais rapporté un bon bulletin, toi et papa, vous m'auriez donné bien davantage pour mon jour de l'an... Tiens, vois le beau chapeau et la jolie cravate à la mode que je me suis achetés pour mes

étrennes... N'es-tu pas contente, voyons? Ce ne sont pas des choses inutiles cela... Allons, bonne mère, embrasse-moi et ne sois plus fâchée; tu vois que je ne voulais pas te tromper, puisque je venais te montrer mes emplettes. »

Cette raison parut la calmer; car, à la sollicitation de Delphine, elle se laissa embrasser. Cependant elle dit :

« Pourquoi, quand je vous accusais, sembliez-vous jeter la faute sur Pierre? Était-ce bien, Monsieur?

— Oh! non, non, je ne l'aurais pas fait; ce pauvre garçon, c'eût été le perdre... Si je t'ai dit cela, c'est qu'en vérité tu parais l'aimer mieux que moi.

— Je t'assure, du moins, qu'il m'inspire plus de confiance... (Ah! comme ce mot fit du bien à Pierre!) Et, quand tu ne songes qu'à dépenser de l'argent à tes parents, lui ne pense qu'à en gagner honnêtement aux siens.

— Tout dépend des positions, maman; vous deux, toi et papa, vous en gagnez pour vos enfants, il faut bien qu'ils en profitent.

— Allons, Monsieur, dites cela devant votre sœur pour lui donner vos goûts dispendieux...

— N'aie pas peur, maman; moi, je suis

une fille ; les demoiselles doivent toujours s'entendre avec leur mère pour le bien de la maison.

— Tu es un ange, toi, » dit Mme Bernard. Et quand Pierre entra, il trouva la mère et la fille dans les bras l'une de l'autre.

Si j'ai rapporté cette petite scène, il ne faut pas que mes jeunes lecteurs, d'après les discours de Jules, en infèrent qu'un fils puisse se permettre de puiser ainsi dans la bourse de ses parents ; c'est assurément un grand mal, et les larmes amères que versa Mme Bernard quand elle entrevit la vérité en sont une preuve. Jamais ceux qui débutent ainsi n'ont une carrière heureuse ; car il est rare qu'ils puissent mériter la bénédiction de leurs parents, et par conséquent celle de Dieu.

Si donc j'ai rapporté ceci, c'est uniquement pour faire voir les résultats de la différence de conduite de Pierre, de Charlot et de Jules. L'ombre d'un soupçon n'atteint pas même le premier, quand tout pourrait le compromettre ; ceux qui planaient sur le second pouvaient le perdre, quoiqu'il fût innocent ; et le troisième est accusé à juste titre par sa mère, sa propre mère, quoiqu'il eût été naturel qu'elle s'en prît plutôt à un étranger. Jeunes gens, jeunes gens, méditez cette histoire, et faites-en votre profit

pour établir dès la jeunesse votre bonne réputation.

La bonne réputation, en effet, est un bien inappréciable ; c'est le blason le plus glorieux qui puisse relever le nom d'un homme ; c'est la garantie la plus sûre de l'estime, de l'amitié, de la confiance que chacun désire inspirer; c'est le vernis sans lequel les talents, le savoir, le courage même, ne sauraient être admirés.

Mme Bernard, qui supposait que Pierre était désireux de savoir ce que les trente francs étaient devenus, lui dit : « Ne cherchons plus, mon ami, monsieur mon fils s'est permis d'interpréter mon désir de lui donner des étrennes, et il s'est acheté ceci. »

La trop tendre mère, craignant pour son Jules la colère de son mari, répéta à celui-ci la même chose en s'efforçant de sourire. Fit-elle bien? Je ne le crois pas ; plus une mère a d'affection pour son fils, plus elle doit s'attacher à détruire, aussitôt qu'elle le découvre, le vice qui apparaît en lui.

DÉLIVRANCE ET DÉSESPOIR

Francœur, muni de l'espèce de procès-verbal que l'aumônier avait fait dresser à la Force de la déposition de Jacques, procès-verbal revêtu de la signature du digne prêtre, comme de celles des honorables témoins qu'il avait requis, courut de nouveau à la préfecture de police pour obtenir l'élargissement de Charlot. Malheureusement les employés de qui cela dépendait avaient déjà quitté leurs bureaux.

Le bonhomme, extrêmement contrarié, harassé, et portant encore sur sa figure la trace des émotions qui depuis deux jours avaient affecté son cœur, intéressa vivement ceux qui se trouvaient présents. Chacun lui promit de plaider dès le lendemain matin la cause de son petit-fils auprès de ceux qui avaient le pouvoir de lui rendre la liberté.

Qui ne se serait intéressé à ce respectable vieillard, l'honneur en personne, revendiquant à grands cris l'honneur de sa famille ?

Malgré l'assurance qu'on lui donna que son petit-fils ne paraîtrait pas sur le banc des accusés, et que le lendemain il serait libre, le vieil-

lard, épuisé par le besoin et la fatigue, finit par se trouver mal.

Tandis qu'on lui prodiguait des secours, un garçon de bureau courut chercher un fiacre, et deux autres personnes, l'y ayant conduit, l'y firent monter.

Francœur, encore étourdi de son indisposition, voulait donner au cocher l'ordre de le conduire chez M. Bernard, ensuite chez sa fille; mais il finit par comprendre que, le voyant arriver dans l'état de faiblesse où il se trouvait, Pierre et le reste de sa famille seraient plutôt effrayés que rassurés. Il fit donc un signe affirmatif à celui qui lui demanda s'il fallait le mener aux Invalides.

Arrivé à son hôtel, il prit un potage bien chaud, se coucha, et, plus tranquille sur ce qui concernait Charlot, dormit d'un sommeil paisible jusqu'au lendemain.

Pendant ce temps que devenait le pauvre Pierre? Toute la journée se passa pour lui sans nouvelles.

A mesure que les heures s'écoulaient, son inquiétude s'accroissait, et pourtant que faire? Aller à la rencontre du vieillard? c'était risquer de ne point le voir, si enfin il arrivait. Courir chez ses parents? que leur dire, si le vieillard n'avait pas été les rassurer? Voler le soir aux

Invalides? mais il ne pourrait voir son grand-père, une fois l'heure passée.

En proie aux plus vives inquiétudes, il avait la figure si bouleversée en se mettant à table pour le souper, que Mme Bernard s'imagina que l'événement du matin lui avait été pénible; aussi, tout le temps du repas, elle ne cessa de l'accabler de prévenances et de marques d'amitié. Les meilleurs mets lui furent présentés; mais il ne put y toucher que du bout des lèvres. Au dessert la charmante Delphine, pour l'égayer, vint lui montrer ses étrennes, et posa successivement sur son assiette des marrons glacés, puis une clef, et une pièce de cinq francs en sucre.

Il ne put s'empêcher de sourire de sa gentillesse; mais, à la vue de la clef et de la pièce de monnaie parfaitement imitées, le souvenir de Charlot lui revenant à la mémoire avec plus d'amertume, deux larmes humectèrent ses yeux.

Cependant M. Bernard, remarquant aussi le silence de Pierre et les pleurs qui débordaient de ses yeux, lui dit :

« Tu nous en veux, mon ami, de ne t'avoir pas donné congé le lendemain de l'arrivée de ton père adoptif : c'était bien juste assurément; mais tu sais comme on me harcelait pour les

mémoires que je t'ai donnés à copier. Cependant, lorsqu'ils ont été finis, pourquoi n'as-tu pas demandé à ma femme la permission de sortir? elle te l'aurait accordée.

— De grand cœur, dit-elle.

— Tiens, ajouta Bernard, tu n'auras pour demain à mettre au net que ces différentes petites coupes, je te donne ensuite campos. »

Au point du jour, Pierre se mit au travail, et, les dessins terminés, il courut aux Invalides. Francœur en était déjà parti. Supposant qu'il devait être allé à la préfecture de police, le jeune homme vola sur ses traces. Quand il y arriva, l'invalide en sortait avec des papiers à la main. Dès que celui-ci aperçut son petit-fils, il se jeta dans ses bras en s'écriant avec exaltation : « Charlot est libre! l'honneur lui est rendu! » Et sans plus attendre, car la joie lui donnait des ailes, le vieillard, appuyé sur le bras de Pierre, se remit en marche.

Il est inutile de peindre la joie du prisonnier quand il vit arriver son aïeul et son frère, sur la physionomie desquels il lut sa liberté. Oh! comme le vieillard vénérable dont il avait si longtemps dédaigné les conseils, le frère dont sa jalousie l'avait souvent détaché, lui furent chers alors! Comme il comprit que c'est dans sa famille, dans sa propre famille, quand

elle est estimable, qu'un jeune homme peut trouver ses plus sûrs, ses plus vrais amis!

Avant de quitter avec lui la prison, Francœur, malgré son impatience de le rendre à ses autres parents dont il devinait l'inquiétude, voulut lui faire accomplir un devoir. « Nous ne devons pas oublier, lui dit-il, le bon aumônier auquel nous devons assurément ta prompte délivrance.

— Non, non, dit Charlot : sans lui que serais-je devenu avec tous ces misérables? Chacun riait de mes pleurs, et voulait m'apprendre les finesses de son métier. Quel métier, mon Dieu! De combien d'horreurs ils se vantaient! Ils auraient fini, je crois, par me faire rougir de la vertu de mes parents; car ils disaient que tout honnête homme pauvre n'est qu'un imbécile.

« Le digne prêtre, me voyant les yeux rouges, a soupçonné que je ne participais pas encore à leurs crimes; il m'a parlé avec bonté, m'a encouragé, m'a excité à lui confier mes torts, m'en a fait comprendre la gravité; et c'est à lui sans doute que je dois de n'avoir pas été perverti par ces gens infâmes.

— Viens, viens, » reprit son grand-père avec un nouvel empressement; et ils montèrent chez l'aumônier.

Celui-ci reçut Charlot avec la satisfaction qu'un ange gardien doit éprouver en voyant l'être qu'il a préservé du vice et du malheur; puis il dit au jeune homme justifié : « Mon ami, que cet événement serve à vous éloigner pour toujours des mauvaises connaissances; vous le voyez, elles auraient pu vous perdre, et pour le temps et pour l'éternité. Que la religion, dont vous avez probablement cessé de suivre les utiles pratiques, vous ramène au constant exercice de vos devoirs; alors vous n'aurez jamais la tentation de mentir pour vous disculper d'un tort, et ne serez jamais confondu avec les êtres criminels qui ont sans cesse recours à l'astuce et à la fausseté. Vous y gagnerez l'estime des honnêtes gens, la paix de la conscience, par conséquent le bonheur de cette vie et l'espoir d'une vie encore meilleure. »

L'aumônier, remarquant l'extérieur honnête de Pierre, ses yeux intelligents, tournés vers lui avec attendrissement et reconnaissance, demanda à Francœur quel était ce jeune homme. L'invalide répondit avec orgueil : « Mon autre petit-fils, Monsieur, la gloire et l'espoir de ma vieillesse. C'est le frère jumeau de Charlot. Oh! il ne m'a jamais dérangé celui-là que pour aller applaudir à ses succès, ou pour entendre ses louanges.

« C'est qu'il ne manque jamais d'élever soir et matin son âme à Dieu, et d'aller prier, quand il peut, dans son temple : n'est-ce pas, mon garçon ?

— Comment sans cela, grand-papa ; pourrais-je espérer sa protection pour moi et pour tous ceux que j'aime ?

— Bien, bien, mon ami, reprit le digne prêtre. Charlot, c'est ainsi qu'il faut faire. Mettez une plante au soleil sur votre croisée, vous vous apercevrez bientôt que les rameaux qui regardent l'astre bienfaisant grandissent plus vite et portent plus tôt des fleurs ; retournez la plante, les branches d'abord à l'ombre et restées en arrière croîtront et fleuriront de même.

« L'astre bienfaisant de notre âme, mon ami, c'est la religion ; l'être malheureux qui s'en écarte ne peut croître pour le bien.

« Venez donc me voir souvent, mon cher Charlot, que je tâche de raviver en vous les racines de la vertu, qui se trouvaient comme étouffées dans votre cœur par l'ivraie de coupables passions. Alors les deux rameaux d'un tronc si respectable, ajouta-t-il en désignant Francœur, atteindront la même force et la même fertilité.

— Merci, merci, Monsieur, » répondit Charlot avec gratitude.

Son grand-père, enchanté de ses bonnes dispositions, lui serra la main avec tendresse; puis, ayant salué le digne prêtre avec respect, il se remit en marche entre ses deux chers petits-fils.

« Prenons une voiture pour arriver chez nous plus vite, dit Pierre : dans quelle inquiétude ils doivent être tous ! »

Sitôt que Joséphine vit son aïeul et ses frères descendre du fiacre, elle courut à leur rencontre; mais au lieu de leur témoigner de la joie, ce fut la pâleur sur le front et les yeux en pleurs qu'elle les aborda.

« Ciel! qu'y a-t-il ici? » s'écria Francœur stupéfait.

Pour toute explication, Joséphine répondit par un torrent de larmes.

Tous trois entrèrent extrêmement émus; il n'y avait personne dans la boutique.

Pierre et son aïeul se précipitaient vers l'escalier; Charlot, craintif, les suivait. Mais Joséphine, se jetant au-devant d'eux, s'écria : « Ne montez pas, il y va peut-être des jours de ma grand'mère : on la saigne en ce moment. »

Pierre et Francœur, atterrés, s'arrêtèrent à

ces mots, lui demandant l'explication d'un mal si subit. Mais Charlot, désespéré, éclata en sanglots, en s'écriant : « C'est moi, c'est moi sans doute qui suis cause de tout ça.

— Hélas ! mon pauvre frère, lui dit-elle, je ne te le cacherai pas, ton affreuse conduite...

— Il est innocent, reprit Francœur, et la preuve c'est que le voici.

— Dieu soit béni ! s'écria Joséphine ; alors je vais... Mais non, ajouta-t-elle en revenant sur ses pas, cette nouvelle, si grand'mère peut l'entendre, serait capable de lui occasionner un saisissement fort dangereux. Quand le médecin sera sorti, Louis et maman me diront ce qu'il faudra faire. »

Alors elle raconta à son aïeul et à ses frères que la veille la bonne femme, ne pouvant être tranquille malgré ce que lui disait son fils adoptif pour la calmer, ne faisait qu'aller et venir sans cesse dans le quartier, s'informant à chaque personne des événements arrivés dans Paris.

« On lui dit alors que le fils de la mère Lambert venait d'être arrêté. Quoiqu'elle n'aime guère cette femme, qui s'enivre à tous moments, cela lui donna d'abord un grand coup, car elle sait que c'est ton ami, Charlot.

— Oh! mon ami!... ne dis plus ça, ma sœur, tu me fais trop rougir.

— Enfin, comme elle le croyait, elle alla toute tremblante demander à cette femme si la nouvelle était vraie. La malheureuse, au lieu de répondre honnêtement aux douces paroles qui lui furent adressées, apostropha notre digne grand'mère des mots les plus injurieux, en lui disant : « C'est votre petit-fils qui est cause de mon malheur; c'est lui qui a engagé mon garçon à voler un menuisier, son propre maître, et qui lui a fait connaître les êtres de la maison; assurément Jacques ne les connaissait pas. Du moins mon enfant n'ira pas seul aux galères; je sais même que votre Charlot a été arrêté avant lui. »

« A ces mots, ma pauvre bonne maman est tombée de sa hauteur sur le pavé, devant ceux que rassemblait cette scène, et qui nous l'ont racontée.

« On nous l'a rapportée sans connaissance, et depuis ce moment elle a cessé de parler.

— O Ciel! s'écrièrent le grand-père et ses petits-fils désespérés, elle est donc en danger?

— Oh! oui, répondit Joséphine en sanglotant, je ne puis vous le cacher.

— Je suis un monstre! exclama Charlot; pour prix de sa tendresse, c'est moi qui l'aurai tuée : ah! je sens que j'en mourrai. Jamais, jamais je n'oserai revoir ma mère ni mon parrain, je suis sûr que tous deux me maudissent.

— Maman pleure sur notre pauvre mère et sur toi.

— Et Louis?

— D'abord furieux, il voulait courir à ta rencontre, disant qu'il n'avait pas répondu de toi devant Dieu pour que tu devinsses un voleur.

« Il ajoutait qu'avec un fer chaud il te marquerait lui-même des signes du déshonneur.

« Cependant il s'est apaisé en voyant notre douleur et l'état de grand'maman ; aussi pâle, presque aussi absorbé qu'elle, il est resté auprès de nous, nous aidant à la soigner. — Ah! Charlot, mon pauvre Charlot, tu as bien raison d'avoir du chagrin ; ta coupable liaison avec un mauvais sujet est cause pour nous de bien des peines!

— Mais comment nomme-t on la maladie de ma grand'mère? demanda Pierre.

— Le médecin, appelé aussitôt, dit que

c'est une apoplexie foudroyante, causée par une trop vive émotion. »

Charlot répondit à cette explication par des sanglots.

« Cependant, ajouta Joséphine, cette nuit, après une première saignée, elle a donné quelques signes de vie; mais alors une grande agitation se manifestait en elle; par instants, elle se tordait les bras en signe de désespoir, ou elle les étendait comme si elle faisait des imprécations contre quelqu'un.

— Ah! mon Dieu, s'écria Charlot, sans doute qu'elle me maudissait! et il sanglota de nouveau.

— Dans d'autres instants, poursuivit la jeune fille, qui pour corriger à jamais son frère ne cherchait pas à ménager sa sensibilité, elle élevait les mains en portant les yeux vers le ciel. Ah! mon pauvre ami, je suis sûre qu'elle priait pour toi. »

LA MOURANTE

Joséphine achevait à peine son récit, qu'on vit paraître le médecin, qui, descendant de chez la malade, semblait chercher quelqu'un à qui il pût parler confidentiellement. Dès qu'il aperçut Francœur, il lui dit : « Monsieur, vous êtes sans doute un membre de cette famille?

— Oui, Monsieur, le frère, le propre frère de celle que vous soignez.

— L'habit dont vous êtes revêtu, et la croix que vous portez, m'indiquent assez que vous avez du courage; je voudrais vous dire quelque chose, Monsieur. » A ces mots, qui ressemblaient à une terrible sentence, l'invalide s'approcha du médecin en pâlissant, et les trois jeunes gens redoublèrent leurs larmes.

« Mes secours paraissent devoir rester inutiles, dit tout bas le docteur, il faut recourir maintenant à ceux de la religion.

— Un prêtre! un prêtre, mes enfants! » s'écria Francœur d'une voix étouffée. Et il se jeta sur une chaise en répétant : « Babet! ma pauvre sœur! ma pauvre sœur! »

Pierre partit comme un trait; Charlot s'agenouilla aux pieds de son grand-père, en versant sur sa main un torrent de larmes, et Joséphine, pâle et tremblante, monta près de sa mère et de Louis les prévenir doucement de la visite à la fois triste et consolante qu'on allait recevoir.

Une demi-heure après, le saint homme était arrivé, et Joséphine, toute tremblante, descendait dire de sa part aux autres membres de la famille de venir joindre leurs prières aux siennes.

Francœur et Pierre se disposaient à la suivre; mais Charlot, effrayé de paraître devant sa mère et son parrain dans un tel moment, se jeta sur une chaise en redoublant ses sanglots.

« Allons, mon garçon, lui dit son grand-père, tu ne peux te dispenser d'assister à cette scène solennelle; celle qui t'a reçu dans ses bras à ton entrée dans la vie doit te voir auprès d'elle quand elle va la quitter. Viens, mon enfant, appuie-toi sur mon bras et sur celui de ton frère; que la pauvre femme, si elle a encore quelque sentiment, puisse trouver ses enfants réunis à son chevet. »

Ce fut donc conduit par l'invalide et par Pierre que Charlot arriva à la chambre de sa

grand'mère ; on eût dit un condamné qu'on amenait au lieu de son supplice.

Sa démarche, si faible, si craintive et contrastant si fort avec celle de ses deux conducteurs, qui, malgré leur douleur, montraient de la résignation, prouvait le peu de force qu'on puise dans une conscience troublée ; une conscience pure, au contraire, donne toujours le courage d'accomplir les devoirs même les plus pénibles.

Au fond de la pièce, dont les rideaux étaient hermétiquement fermés, brillaient deux flambeaux, au milieu desquels se montrait l'image du Christ. Le silence de ce lieu funèbre n'était troublé que par les soupirs du fils adoptif de Babet, de Louise, de sa fille, religieusement agenouillés, et par les paroles du prêtre administrant les saintes huiles à la malade.

Les lèvres de la digne femme, qui n'avaient jamais proféré que des paroles de tendresse ; ses pieds, qui ne s'étaient jamais mis en marche que pour remplir une mission ; ses mains, qui avaient travaillé si longtemps pour le soutien de sa famille, recevaient successivement l'onction sacrée ; car, au moment de paraître devant le Juge suprême, quel est l'être assez présomptueux pour croire qu'il se trouvera jamais assez pur ?

Cependant, à mesure que la bonne Babet recevait avec dévotion ces secours spirituels, elle semblait peu à peu se ranimer. Quand le digne ministre des autels lui donna sa bénédiction et le crucifix à baiser, elle le pressa d'une main sur sa poitrine, et de l'autre main elle sembla bénir ses enfants prosternés auprès d'elle.

Charlot, à ce moment, s'imaginant que tout était fini, poussa un profond sanglot, et s'écria : « Ma pauvre grand'maman, c'est moi qui l'ai tuée...! »

La bonne femme, à ce cri, tourna la tête de son côté, en disant d'une voix faible, mais intelligible : « Je crois que je l'entends. Mon Dieu! donnez-moi le temps de le bénir, car je crains de l'avoir maudit!... »

Chacun s'écarta du lit, et Charlot, agenouillé devant sa grand'mère, couvrait d'un déluge de larmes la main qu'elle lui tendait.

« Bénis-le, ma sœur, s'écria à son tour le digne invalide en s'approchant des deux êtres qui occupaient en ce moment toutes ses pensées; oui, bénis-le de tout ton cœur, car il est innocent.

— Innocent! dit Louis en tendant les bras à Charlot; ô mon enfant! viens aussi sur le sein d'un père!... »

La bonne femme, à ce spectacle, versa de douces larmes, et ses traits, où la mort étendait tout à l'heure ses voiles funèbres, parurent reprendre la couleur et la vie...

« Ah! que la joie fait de bien! s'écria-t-elle de nouveau. Seigneur, je vous remercie : je ne m'en irai donc pas vers vous le désespoir dans le cœur!

— Vous ne vous en irez pas encore, ma bonne dame, lui dit le prêtre qui consultait le pouls de la malade, la force vous revient; Dieu, sans doute, satisfait de votre soumission à sa volonté sainte, veut vous laisser encore en ce monde pour y jouir des vertus et de la prospérité de votre famille.

— Merci! merci, Seigneur! s'écrièrent tous les témoins en s'agenouillant de nouveau.

— Allons, mes enfants, dit le prêtre, à présent du calme, et tout ira bien. Retirez-vous tous, excepté Mme Durand; je vais en faire autant moi-même.

— Déjà, dit la bonne Babet, je croyais...

— Demain je reviendrai, ma chère dame, et vous recevrez Celui qui rend toujours la force aux faibles, soit pour le voyage de cette vie, soit pour celui de l'éternité. »

D'après le conseil de ce médecin de l'âme

qui s'entendait aussi, on le voit, aux cures corporelles, chacun se retira en silence. Charlot ne put le faire néanmoins sans déposer un baiser bien tendre sur la main de son aïeule, ni sans se jeter dans les bras de sa mère. Un peu moins affligé ensuite, il alla se prosterner au pied du crucifix de sa sœur, promit au Seigneur de ne plus retomber dans ses fautes, et le remercia de ne pas lui infliger pour le châtiment qu'il avait mérité l'affreuse douleur de perdre sa grand'mère.

Sa prière si fervente fut exaucée, et la bonne Babet put vivre encore pour jouir de la tendresse de sa famille.

JACQUES, CHARLOT ET PIERRE

Pendant que ces braves gens se remettent des événements qui les ont si douloureusement affectés, voyons ce que devient le coupable Jacques, et revenons sur les commencements de sa vie, qui devaient en abréger si honteusement le cours. Orphelin de père, fils d'une mère qui

se livrait continuellement à la boisson, au lieu de le bien diriger, nous l'avons vu mauvais écolier, mauvais apprenti, car il fut chassé de chez son maître pour divers larcins avant la fin de son apprentissage.

Le peu de connaissances en serrurerie qu'il avait acquises chez son patron ne lui servirent qu'à commettre un vol; car sans l'honnêteté du cœur l'adresse des mains ne peut qu'être nuisible; nous l'avons déjà remarqué à l'égard de Charlot, qui, à l'aide de l'écriture, manqua de devenir faussaire.

Les jeunes gens doivent donc se persuader que les enseignements de piété et de moralité qu'on leur donne sont la base la plus assurée de leur bonheur présent et futur.

Comme Jacques était encore trop jeune pour être condamné aux galères, il fut enfermé plusieurs années avec d'autres mauvais sujets qui achevèrent de développer ses inclinations perverses. Il sortit donc de prison pire qu'il n'y était entré, s'allia avec une troupe de bandits, fut conduit au bagne, s'en échappa, et, de voleur devenu assassin, finit par porter sa tête sur l'échafaud.

Mais n'anticipons pas sur les événements, malheureusement nous le verrons reparaître dans cette histoire; détournons nos regards de

ce funeste tableau, et revenons aux braves gens que nous avons quittés.

Louis, avec la petite somme amassée par ses enfants adoptifs, et avec quelques fonds que lui prêta le père du jeune homme qu'il avait remplacé, redevint entrepreneur, mais en petit d'abord ; car il était trop prudent et trop délicat pour aventurer des fonds qui n'étaient point à lui.

Peu à peu ses connaissances s'étendirent, et lui valurent de meilleurs travaux. Ce fut alors qu'il voulut s'allier encore plus étroitement à la bonne famille qu'il avait toujours regardée comme la sienne.

Joséphine, accoutumée dès l'enfance à le considérer comme un ami, comme un soutien, n'eut pas de peine à souscrire à ses vœux. Ce mariage eut donc lieu à la satisfaction de tous.

Joséphine, sachant qu'il est bon d'avoir plusieurs cordes à son arc, n'abandonna son état que quand l'aisance du maître maçon et la naissance de plusieurs enfants l'y déterminèrent. Mme Durand eut de la peine à satisfaire au désir de son gendre, qui voulait aussi lui faire quitter son petit commerce. Quoiqu'elle pût être fort utile à Joséphine dans son ménage, elle répétait toujours : « Mais j'ai ma mère à soutenir.

— Eh! n'est-ce pas aussi la mienne? s'écriait Louis. Veux-tu me priver, bonne mère, de faire pour elle ce que toutes deux vous avez fait pour moi? » Ces excellentes raisons prévalurent : Louise se retira avec ses enfants dans un quartier plus rapproché de celui de l'invalide; cela eut lieu au grand contentement du bonhomme, dont les jambes s'affaiblissaient, et de Babet, qui ainsi ne craignait plus de rencontrer sans cesse la mère de Jacques.

Mais revenons à nos jumeaux.

M. Renaud, pour réparer l'outrage fait à Charlot, voulut qu'il continuât chez lui son apprentissage, et essaya même de le garder ensuite comme ouvrier. Mais en cette qualité son maître fut plus exigeant à l'égard du jeune homme qu'il ne l'avait été jusqu'alors, et celui-ci s'aperçut que son inaction habituelle et ses fréquentes absences de l'atelier l'avaient empêché de devenir habile.

Cela lui avait souvent valu les reproches de son patron, puis les menaces réitérées de le renvoyer; car si bon que soit un maître, il veut être bien servi pour son argent.

Le pauvre Charlot ne perdait plus une minute pourtant à présent, il travaillait de son mieux; mais, malgré son désir de bien faire, il fallait qu'il portât encore longtemps la peine des pré-

cieux instants qu'il avait perdus. D'un autre côté, les ouvriers de M. Renaud, qui se souvenaient de son inconduite et de ses mensonges, et qui ne pouvaient deviner les sentiments dont il était animé maintenant, disaient souvent en le voyant travailler avec assiduité : « Ah! comme il fait le balai neuf depuis qu'il est ouvrier! Ça ne durera pas, ça ne durera pas toujours. » Et ils lui lançaient mille autres quolibets aussi désagréables.

Ces résultats de son passé ne contribuaient pas à donner de la gaieté à Charlot. Un jour il alla visiter le bon ecclésiastique qui l'avait encouragé dans des moments bien plus pénibles, et il lui confia tous les dégoûts dont il était abreuvé.

« Tâchez, lui dit le digne homme, d'entrer dans une autre maison, fût-ce sans salaire.

— Je sens que c'est ce qu'il me faudrait, monsieur l'abbé; mais comment recourir encore à mes pauvres mères et à mon beau-frère qui n'a pas trop de fonds pour ses entreprises?

— Que ne suis-je plus riche! je vous aiderais....

« Mais vous m'avez dit que votre frère gagnait déjà beaucoup d'argent...

— C'est vrai; mais quelle humiliation de lui confier ma peine!

— Allons, pas de fausse honte, mon enfant; avec qui userait-on de franchise, si ce n'est avec un frère? »

Charlot, après avoir écouté toutes les exhortations encourageantes du bon aumônier, se détermina à suivre son conseil; mais ce ne fut que poussé par la nécessité, et que comme une dure expiation de ses fautes passées.

Aussitôt que Pierre sut l'embarras où se trouvait son frère, il ne tarda pas à aplanir les difficultés de sa position, et le plaça de nouveau dans un excellent atelier. Chaque fois qu'il lui donnait la meilleure partie de sa paye qui s'augmentait chaque mois, Charlot s'écriait : « Ah! que tu es bon! Comment pourrai-je jamais reconnaître?...

— Tu badines! répondait le jeune charpentier, entre frères tout ne doit-il pas être commun? Si j'ai besoin de toi quelque jour, tu prendras ta revanche. »

Charlot eut donc les moyens de se fortifier dans son état sans recourir à ses parents. Pierre ne voulut pas qu'on les instruisît de sa conduite généreuse; et, pour rendre son frère encore meilleur ouvrier, il l'engagea à dessiner avec lui tous les dimanches. Cela maintenant lui était facile; car Jules, sorti du collége, et s'étant fait bien d'autres amis, n'avait pas

besoin de lui pour passer ses jours de congé.

Une petite mansarde se trouvant à peu près inutile dans la maison de M. Bernard, son jeune commis l'avait obtenue pour y coucher Charlot. Or, les jours de fête, nos deux jeunes gens, après avoir été de bonne heure à la messe, arrivaient bras dessus bras dessous chez leurs parents pour se livrer bientôt au travail.

Comme ceux-ci étaient satisfaits de leur bonne conduite et de leur douce intimité! Avec quelle ardeur Louis venait partager les études de Charlot, et comme elles étaient douces ces études dirigées par celui qu'il appelait tantôt son fils, tantôt son frère, selon que l'habitude ou le cœur l'y portait !

Pendant ce temps le bon Francœur les contemplait avec délices, et, par quelques coups d'œil adressés à son gendre, semblait se féliciter du savoir de leur Pierre bien-aimé. Mme Durand, tout en s'occupant des apprêts du dîner, venait de temps en temps sourire au maître et aux écoliers, et la bonne Babet, un chapelet à la main, priait pour eux tous, ou accompagnait sa petite-fille à l'église, si le temps le permettait. A table, chacun se rejoignait; alors les douces causeries, ou les récits militaires. Pour mettre un terme à ces récits que nos jeunes gens commençaient à savoir par cœur, Pierre tirait

sa flûte de sa poche. S'il jouait un air de cantique ou d'ariette nouvelle, Joséphine et Charlot l'accompagnaient par leurs chants ; si c'était une marche militaire, Francœur et Louis se mettaient de la partie. Quand le bonhomme trouvait sa voix trop cassée pour la mêler à ce concert, il marquait la mesure sur le plancher avec sa canne pour exprimer le plaisir qu'il éprouvait, et de façon ou d'autre semblait reprendre son ardeur martiale.

NOUVEAUX TITRES DE PIERRE A L'AFFECTION DE SON PATRON

Pendant un an que dura le nouvel apprentissage de Charlot, tout se passa ainsi que nous l'avons rapporté : le jeune menuisier se fortifiait pour le travail manuel dans son atelier, et s'instruisait avec son frère dans la théorie du bâtiment. Le désir de réparer le temps perdu lui donnait, ainsi qu'à Louis, l'aptitude nécessaire, et en peu de temps les deux écoliers furent dignes de leur maître.

Pierre, depuis qu'il avait acquis assez de force, devenait habile ouvrier charpentier, mais n'en restait pas moins le commis et le dessinateur de son patron, qui voulait qu'il fît toujours partie de sa famille.

En revanche, le bon jeune homme se plaisait à lui donner sans cesse des preuves de sa capacité et de son affection.

En prenant de l'âge, M. Bernard, devenu fort replet, était sujet tantôt à des coups de sang, tantôt à des accès de goutte qui mettaient souvent ses jours en péril. Mal secondé par maître Henri, son *gâcheur*, homme aussi très-maladif, il aurait pu voir ses travaux souvent interrompus sans l'activité de Pierre, qui suppléait à tout quand le maître et le contre-maître étaient alités.

Malgré son jeune âge, nul ouvrier n'osait lui résister, car tous le considéraient comme le fils de la maison.

Dans ces moments où Pierre lui était si utile, Mme Bernard se repentait plus que jamais du mauvais accueil qu'elle lui avait fait autrefois, et Dieu sait l'amitié qu'elle lui prodiguait pour lui prouver sa gratitude!

De mille autres manières, le bon jeune homme sut encore donner des preuves de son dévouement à ses patrons, qu'à son tour il

chérissait de plus en plus. En voici une que je citerai à mes jeunes lecteurs pour leur montrer de quoi l'énergie, le savoir-faire et l'attachement rendent capable.

Une ligue s'était formée entre les ouvriers charpentiers pour qu'on augmentât leur salaire. Ceux que des besoins pressants ou une ambition plus modérée rendaient moins récalcitrants étaient obligés de se conformer au soulèvement général et de cesser leur travail, de crainte d'encourir les suites du ressentiment de leurs camarades exaspérés.

Tel était l'état des choses quand M. Bernard, qui bâtissait pour son propre compte une superbe maison, la vit interrompue au commencement de l'hiver, presque au moment de l'achever.

La saison des pluies arrivait, et le propriétaire prévoyait que des travaux qui lui avaient occasionné de grands frais risquaient d'être en partie perdus.

Cette inquiétude lui donnait des impatiences qui augmentaient les accès de goutte auxquels il était sujet. Retenu au lit, il s'écriait : « Dire que je suis cloué là, et que maître Henri est malade aussi ! »

Cependant Pierre, qui allait tous les jours au chantier, voyant le gâcheur en meilleure

santé, lui dit : « Mon cher monsieur, il faut que nous tirions notre patron de peine : nous allons terminer sa maison.

— Y penses-tu? à nous deux...

— Je suis fort à présent, et vous promets de travailler comme quatre; d'ailleurs mon beau-frère, qui s'y entend, doit venir nous aider.

— Mais les ouvriers en révolte?...

— Peut-être ne nous verront-ils pas; mais, s'ils viennent nous troubler, nous saurons bien leur répondre. Ne devons-nous pas risquer quelque chose pour celui dont nous mangeons depuis si longtemps le pain?

— C'est vrai : eh bien, mettons-nous à préparer les charpentes des combles.

— Pendant les quinze jours que vous avez été malade, mon frère et moi nous nous sommes occupés de ce travail.

— Ton frère! mais il est menuisier.

— Sans doute; aussi vous devez croire qu'il sait manier la scie. Le désir de m'être utile, ainsi qu'à mon parrain, l'a fait suspendre son travail pour me seconder dans le mien.

— A la bonne heure; alors demain...

— Pourquoi pas tout de suite? Mon beau-

frère va arriver avec sa voiture d'échafaudages. »

On mit les charpentes dans la voiture, on les couvrit de sacs de plâtre, et l'on arriva sans encombre au nouveau bâtiment.

Nos gens posaient les solives du faîte, quand une horde d'ouvriers révoltés les aperçut. Deux ou trois des plus déterminés montèrent, en les appelant mauvais frères, et leur disant : « Vous savez que notre consigne vous défend de travailler.

— Elle ne nous regarde pas votre consigne.

— Qui êtes-vous donc?

— Maçon, répondit Louis.

— Menuisier, dit Charlot.

— Commis, répondit Pierre : ne vous souvenez-vous pas de m'avoir vu faire la paye chez M. Bernard, et apporter aux ouvriers les dessins des coupes qu'ils devaient exécuter?

— C'est vrai, s'écria un des récalcitrants, c'est un bon garçon; allons, laissons-le tranquille ainsi que les autres, et allons faire la police ailleurs. »

Nos braves gens continuèrent en paix leur besogne, et bientôt le couvreur fut appelé.

Quelques jours plus tard, M. Bernard, souffrant un peu moins de sa goutte, malgré les inquiétudes qui l'avaient prolongée, se

décida, aux instances de Pierre, à prendre son bras pour faire un tour de promenade. Tout en causant, pour le récréer, le jeune homme mena son patron, sans qu'il y prît garde, en vue du beau bâtiment qui causait ses soucis.

M. Bernard, mécontent, s'écria : « Quoi ! tu m'amènes par ici pour y considérer d'avance mon désastre ! La neige, les pluies ne vont-elles pas bientôt pourrir les beaux bois que j'ai posés là ?

— Mais regardez, cher parrain. »

Porter les yeux sur le bâtiment, voir les couvreurs mettre les dernières ardoises sur le toit, se jeter dans les bras de Pierre en l'appelant son sauveur, ce fut pour M. Bernard l'affaire d'une minute d'extrême joie.

En rentrant chez lui d'un pas plus ferme, il chantait à pleine voix :

Les verglas n'auront pas
Ma tour de Saint-Nique, nique,
Les verglas n'auront pas
Ma tour de Saint-Nicolas.

Mme Bernard, qui venait de gronder son fils pour ses dépenses excessives, lui dit à voix basse : « Quelle différence entre toi et ce bon garçon ! Tu ne songes qu'à détruire notre fortune, et lui qu'à nous la conserver ! »

Jules, en effet, était loin de donner de la satisfaction à ses parents, et en particulier à sa mère, qui savait comme il était prodigue de son temps et de l'argent qu'elle avait la faiblesse de lui donner. Malgré les sacrifices qu'on faisait pour terminer son instruction, il n'avait pu obtenir encore son baccalauréat.

Depuis sa sortie du collége, au lieu de profiter des leçons de maîtres habiles, il liait avec d'autres jeunes gens des parties de chevaux pour la journée ; de bal, de spectacle, pour le soir ; et se mettait peu en peine d'acquérir du savoir et ensuite un état qu'il supposait devoir lui être inutile.

Pendant ce temps Delphine, sous la surveillance d'une sage institutrice, perfectionnait les dons qu'elle tenait de la nature. Les congés qu'elle venait passer de temps en temps chez ses parents étaient pour eux des jours de bonheur.

Attentive à leur être agréable, elle secondait sa mère dans mille petits soins intérieurs, distrayait son père de ses souffrances, et parvenait à faire rester son frère plus longtemps au logis.

Pierre recevait lui-même l'influence des charmantes manières de la jeune personne ; il était plus poli, plus prévenant devant elle, et

tâchait de dégager son langage des expressions triviales que pouvait lui donner l'habitude du chantier. Delphine commençait à jouer agréablement du piano, et le désir de l'accompagner quelquefois stimulait son goût pour la musique.

Presque toutes ses soirées d'hiver, après le travail du bureau, étaient donc employées à perfectionner son novice talent sur la flûte; pour lui quelle nouvelle source d'innocents plaisirs!

Charlot, qui, de son côté, tâchait de réparer par l'étude les années perdues pour son instruction, mais qui ne trouvait pas toujours beaucoup de charme à parcourir sa grammaire ou à travailler son arithmétique, fermait souvent son livre pour écouter les sons mélodieux de l'instrument de Pierre. Ah! comme alors il regrettait son insouciance passée qui l'avait empêché d'apprendre au moins la musique vocale, lorsqu'il en avait les moyens! Avec elle n'aurait-il pas pu s'associer aux plaisirs de son frère, et se délasser ainsi des travaux de la journée?

Cependant, ayant appris que, dans son quartier, le cours du célèbre Wilhem était ouvert aux ouvriers, il courut s'y faire inscrire; et dès lors beaucoup de ses soirées s'écoulèrent

profitables pour son plaisir, sans danger pour ses mœurs, et sans ennui pour lui.

MORT, ET PROJETS DE MARIAGE

Dix ans s'étaient écoulés depuis le retour de Louis, et ses affaires allaient à merveille, ce qui le rendait bien heureux, ainsi que tous ceux qui l'entouraient.

Charlot, le premier-né des deux jumeaux, s'était vu exempter de droit comme fils aîné de veuve ; quant à Pierre, son patron, qui craignait la chance d'un mauvais numéro, avait placé pour lui une petite somme à une des caisses établies pour le remplacement des conscrits. Il fut donc exempt du service militaire, grâce à cette précaution. Devenu gâcheur chez son patron, par la mort de maître Henri, il se trouvait en état de rembourser à M. Bernard les avances que celui-ci avait faites pour lui; mais le brave charpentier, de concert avec sa femme, ne voulut point entendre parler de ce petit compte.

« Voulais-tu, dit-il à Pierre, que je me laissasse enlever mon *bras droit* à l'instant où il m'était le plus nécessaire? Ne m'as-tu pas épargné bien d'autres dépenses, témoin la maison si bien terminée et sauvée par tes soins? Ne me parle donc plus de cela, mon enfant, c'est un cadeau de parrain que je fais à mon meilleur ami. »

Voilà donc nos deux jeunes gens, libres de toute entrave, et, en se rendant de plus en plus habiles dans leurs différents états, en mesure de s'occuper avec ardeur de leur bien-être présent et futur.

S'ils se trouvaient ainsi dispensés de porter les armes pour leur pays, ce qu'ils auraient fait avec dévouement en cas d'invasion étrangère, ils le servirent d'une autre façon et comme devraient le faire tous les bons travailleurs.

Pierre surtout, qui était si bon fils, comprenait que tous les citoyens doivent chérir la patrie comme une mère, et que, loin de déchirer son sein par des divisions, ils doivent aimer le gouvernement établi pour la paix et le bonheur de tous.

Quand il voyait des gens mécontents ou des ouvriers jaloux des entrepreneurs qui les employaient, prêts à troubler la paix de la cité par des rassemblements tumultueux, et à por-

ter la misère dans leurs familles par leur chômage, il parvenait à leur faire comprendre que, si les patrons ont, en effet, des gains plus forts que les leurs, ceux-ci risquaient aussi davantage, et que souvent ils éprouvaient des faillites et des peines d'esprit plus difficiles à supporter que les fatigues du corps; que vouloir forcer ces mêmes patrons à leur payer des journées peu en rapport avec les gains qu'ils pouvaient faire, ou empêcher de travailler ceux de leurs confrères qui se contentaient d'un salaire moins élevé, grâce à l'économie qu'ils mettaient dans leurs dépenses, c'était injustice, déraison, tyrannie, sentiments enfin qui ne devraient pas exister dans un peuple libre et bien civilisé.

Il leur faisait entendre encore que les émeutes ne peuvent que paralyser le commerce, et porter un grave préjudice à la masse du peuple, qui ne vit que de son labeur; qu'il était donc de leur intérêt d'entretenir la paix intérieure, car ce n'est que lorsqu'elle existe que les riches songent à entreprendre des constructions, à faire des acquisitions, à donner des fêtes, etc., toutes choses propres à utiliser les bras des travailleurs, en faisant fleurir l'industrie et le commerce.

Pierre, grâce à sa parfaite conduite et aux

connaissances qu'il avait acquises, comme à celles qu'il acquérait tous les jours, était écouté de Charlot et de leurs amis comme un oracle; ceux-ci reportant ses paroles à leurs proches, employés dans d'autres corps d'état, y entretenaient la justice, la concorde, la modération, l'amour du travail, seuls garants de la paix et des avantages qu'elle procure.

Puissent tous les jeunes ouvriers, éclairés par les préceptes de la religion et par le récit des expériences faites, ne s'occuper que de leur travail! Ils y gagneront, même dans la médiocrité, une existence bien plus heureuse, et une fin bien plus tranquille que beaucoup de ceux qui les ont précédés!

Mais reprenons notre histoire.

Le bon invalide et sa sœur vivaient encore, et, malgré leur grand âge, conservaient la douce gaieté que donnent le contentement du cœur et la paix de la conscience. Une seule chose manquait à la sollicitude paternelle et maternelle de ces bonnes gens, c'était de voir Pierre et Charlot établis; et ils demandaient souvent à Celui qui tient dans ses mains la vie des hommes de ne point les rappeler à lui avant qu'ils eussent été témoins de ce qui devait accomplir leur bonheur de famille.

Depuis cinq ans Pierre avait succédé à maître

Henri, et, quoique le jeune charpentier eût à présent une très-belle position chez M. Bernard, il n'avait jamais voulu se décider pour aucun des partis que son père et sa mère lui avaient proposés. Ces bons parents, en voyant ses continuels refus, redoutaient que son séjour constant chez son patron ne lui eût donné du goût pour une alliance beaucoup trop élevée. Si, à l'aide de leur travail assidu, ils entrevoyaient une honnête aisance pour leurs vieux jours, ils étaient loin de pouvoir mieux faire pour leurs fils qu'ils n'avaient fait pour leur fille; et le moyen d'espérer que la charmante et riche Delphine pût jamais devenir leur bru?...

Cependant M. Bernard, malgré une santé de plus en plus délabrée chaque jour, et une fortune qui semblait suffisante, acceptait toujours de nouvelles entreprises. Il disait qu'avec un second lui-même aussi capable que Pierre l'était maintenant, il pouvait continuer les affaires, sans aspirer à un repos inséparable de l'ennui.

La véritable raison de sa persistance était qu'avec les inclinations dispendieuses de son fils il sentait ne pouvoir trop accroître sa fortune, puisque rien ne faisait présager que Jules pût de lui-même concourir à la sienne.

Lié avec des jeunes gens beaucoup plus riches que lui, il était dans la terre d'un de ses camarades, en partie de chasse, quand son père fut atteint d'un mal subit qui l'enleva à sa famille. On n'eut pas même le temps de rappeler Jules pour qu'il reçût les derniers embrassements de son père. Ce fut Pierre, le bon Pierre, le véritable fils de la maison, qui fit en cette circonstance toutes les démarches nécessaires, et se montra l'appui, le consolateur de la mère et de la fille, en donnant, ainsi qu'elles, au défunt le juste tribut de ses larmes.

M. Bernard avait soumissionné plusieurs travaux importants du gouvernement, et cette mort imprévue pouvait laisser la triste veuve dans un grand embarras. Son fils eut l'idée de l'en tirer, en lui conseillant de vendre à tout prix le fonds et la clientèle de son père. Mais Mme Bernard ne fut pas de cet avis.

« Quand je faisais observer à mon pauvre mari, lui dit-elle, que, vu son âge et sa mauvaise santé, il entreprenait des affaires trop considérables, il m'a répondu : « Si je viens jamais à te manquer, fie-toi à Pierre, il est là pour me remplacer. Qu'il conduise toujours les travaux, et je serai tranquille. »

— Mais en quelle qualité? lui dit Jules. Faut-il donc que je me mette au lieu et place

de mon père, et que je conserve Pierre pour mon commis? Maître charpentier! ajouta-t-il d'un air de dédain, cela ne me sourit pourtant guère.

— Tu aurais ainsi une profession toute trouvée, » dit sa mère.

Puis, en y réfléchissant, elle n'insista pas, songeant que ce serait peut-être le moyen de compromettre leur fortune à tous.

« Il est un titre qui donnerait de la consistance à notre jeune homme pour continuer les travaux de mon mari, travaux qui promettaient d'être très-lucratifs, ajouta-t-elle.

— Que veux-tu dire? lui donner ma sœur en mariage? mais Delphine peut prétendre à un bien plus beau parti.

— C'est vrai; néanmoins je crois difficilement qu'elle en puisse trouver un meilleur; et si mon mari vivait, je suis sûre que, plus que personne, il sourirait à ce projet.

— Quant à moi, j'ai d'autres vues pour elle, reprit Jules. Mais si tu veux être utile à Pierre, qui du reste est un bon garçon, laisse-lui toute la suite des affaires de mon père, en lui donnant le temps nécessaire pour payer notre fonds.

— Oh! je me fierai plus à sa probité qu'à celle de tout autre. »

L'affaire convenue, Mme Bernard présenta le jeune Durand aux administrateurs de qui dépendaient les travaux, comme le successeur de son mari; il était déjà connu d'eux pour un homme infiniment capable, et fut aussitôt agréé.

Pierre, à la tête d'un établissement considérable, continua de se montrer actif, économe et prudent; aussi l'estime de Mme Bernard pour lui n'en devint que plus grande.

Malgré ce sentiment et l'amitié qu'elle lui avait vouée, elle sentit qu'il n'était plus convenable qu'elle et sa fille restassent sous le même toit que lui. Elle se détermina donc à aller occuper un appartement dans la belle maison dont nous avons parlé. Dans cette intention, elle donna congé à un de ses locataires. En attendant que ce congé fût expiré, Pierre loua un logement près de son chantier, ne devant reprendre celui de son prédécesseur que quand les dames Bernard le quitteraient.

Sur ces entrefaites, Jules présenta à sa mère un de ses amis de plaisir, qui venait d'hériter d'une fortune assez considérable, et qui désirait épouser sa sœur.

Mme Bernard n'eut rien à dire contre ce parti, sinon qu'elle aurait mieux aimé pour sa fille un homme moins riche, mais ayant une pro-

fession capable d'occuper utilement son temps.

« Eh! quelle profession meilleure veux-tu que celle de rentier? Chacun ne travaille-t-il pas pour le devenir?

— C'est vrai; mais toi-même tu es une preuve qu'il est plus facile de dépenser de l'argent que d'en amasser. Au surplus, c'est Delphine surtout que la chose regarde. Amène, si tu veux, quelquefois ton jeune homme, mais sans engagement de mon côté; nous l'étudierons à nous deux, moi et ma fille, et comme elle a un jugement fort sain, je la laisserai libre de se décider. »

Adolphe, c'était le nom du prétendant, ne pouvait déplaire dès l'abord à Delphine; de figure agréable, d'élégante tournure, il avait ce qui peut séduire les yeux d'une jeune fille. Mais ce n'était pas par les yeux que la prudente demoiselle voulait le juger. Sans trop accueillir sa demande, sans trop la dédaigner, elle dit que son deuil récent et celui du jeune homme ne leur permettant pas à l'un ni à l'autre de conclure une prochaine alliance, ils avaient tout le temps nécessaire pour se connaître avant de se décider; qu'elle ne verrait donc en lui jusqu'à nouvel ordre que l'ami de son frère.

Delphine était un trop bon parti, était d'ailleurs trop aimable pour que cette réserve pût

déplaire à Adolphe, et il ne doutait pas qu'avec ses avantages personnels il ne rompît bientôt la glace dont la prudence maternelle se plaisait, supposait-il, à entourer un cœur novice. D'un caractère léger, et ne se doutant pas qu'une jeune fille pût avoir des goûts plus sages que les siens, il l'entretenait sans cesse de tout le luxe, de tous les plaisirs qui seraient son partage, si elle consentait à devenir sa femme. Croyant lui plaire par une toilette recherchée, c'était toujours avec des ajustements nouveaux, des bijoux de toute espèce qu'il se présentait chez elle, pour lui parler chevaux, cabriolet, calèche, bal, spectacle, etc.

Ce n'était pas ainsi que le père de Delphine avait fait sa fortune; ce n'était pas là le mari qu'il aurait voulu lui donner : elle le sentait bien, et voyait aussi dans les yeux de sa mère que ce n'était pas le gendre qu'elle eût choisi.

Mme Bernard, comme beaucoup de femmes nouvellement enrichies, se servait quelquefois d'expressions un peu triviales qu'Adolphe relevait tout bas, en riant avec Jules, comme pour montrer à la jeune fille le suprême bon ton qui le caractérisait.

Mais Delphine, élevée dans le respect religieux que les enfants doivent aux auteurs de

leurs jours, se sentait révoltée de l'inconvenance du jeune homme.

Une chose acheva de lui faire comprendre que l'âme de son prétendu ne répondait nullement à la sienne, et que, loin de vouloir l'accueillir pour mari, elle le verrait avec peine continuer même à être l'ami de son frère.

M. Bernard était mort le 4 septembre ; le 4 de chaque mois, sa veuve, accompagnée de ses deux enfants, se faisait un devoir d'aller déposer des couronnes sur sa tombe. En quittant son fils, le 3 février, elle dit à Jules, qui accompagnait son ami : « N'oublie pas notre triste visite de demain matin. » Et le jeune homme lui promit d'être exact au rendez-vous.

Cependant le lendemain, à l'heure convenue, Jules ne venant pas prendre ces dames, Mme Bernard ordonna à la domestique de monter à sa chambre pour lui dire qu'elles étaient prêtes. Cette femme l'assura qu'il n'était pas rentré coucher ; et la mère allait déjà s'inquiéter en pensant qu'un malheur était peut-être arrivé à son fils, quand la domestique lui dit : « Rassurez-vous, Madame, il s'agissait hier soir d'une partie de plaisir entre M. Jules et son ami ; aussi le premier m'a prévenue de ne pas m'inquiéter s'il rentrait fort tard, et qu'à

quelque heure qu'il revînt, j'eusse à le réveiller ce matin. Il se sera laissé entraîner bien plus loin qu'il ne comptait.

— Eh bien! ma fille, allons toutes seules où le devoir nous appelle, » dit la mère en soupirant; et elles se rendirent au lieu funèbre.

Une couronne fraîche ornait cependant la tombe de M. Bernard, et sa veuve, un peu rassurée sur la piété de son fils, demanda à un des gardiens du cimetière qui était venu avant elles rendre hommage à son mari.

Le gardien répondit que c'était un jeune homme.

« Grand, mince, des cheveux noirs? demanda Delphine.

— Non, Mademoiselle, il est blond et fort. Oh! je suis bien sûr que c'est un de vos frères, car il a comme vous répandu des larmes sur cette tombe.

— Ce ne peut être que Pierre, s'écria Mme Bernard: le bon garçon! ah! je le reconnais bien là. »

De retour chez elles, ces dames trouvèrent Jules rentré, et comme Mme Bernard exprimait son mécontentement à son fils, il répondit :

« Écoute, maman, j'avais bien dessein de

t'accompagner ce matin; mais Adolphe m'a persuadé qu'au bout de cinq mois de deuil je pouvais me permettre d'aller au bal; en revenant ce matin nous avons déjeuné ; entre jeunes gens le temps s'écoule bien vite, et je n'ai pu arriver à l'heure que tu m'avais désignée.

— Et c'est M. Adolphe, M. Adolphe dont le deuil à lui-même n'est pas expiré, qui t'a fait manquer à un devoir si sacré! s'écria Delphine. Oh! j'aurais eu la moindre affection pour lui qu'une semblable conduite m'aurait bientôt refroidie.

— Que veux-tu, c'était hier le lundi gras, il fallait bien...

— Mon fils, dit la mère irritée, il y a des jeunes gens à qui le carnaval ne fait pas mettre en oubli des souvenirs respectables. » Et elle le quitta, en faisant signe à sa fille de la suivre.

A peine les deux dames furent-elles seules que la mère dit : « Eh bien! mon enfant, à quoi es-tu déterminée?

— A ne jamais revoir M. Adolphe, maman; et je t'assure que ce n'est pas un sacrifice que je fais. Je l'ai bien étudié, va; il n'a que des goûts frivoles, et je ne me sens pour lui nulle sympathie.

— Mais tu regretteras peut-être une fortune indépendante?

— Que dis-tu, maman? dépendante, au contraire, de tous les caprices du luxe, et de toutes les folies où la légèreté du caractère peut entraîner. Ah! si un autre m'offrait ses vœux, je sais bien auquel je donnerais la préférence; mais nous ne le voyons presque plus, et...

— Tu veux parler de Pierre, mon enfant? dit Mme Bernard avec des yeux brillants d'espoir : c'est vrai, nous le voyons rarement; mais je suis bien sûre que s'il avait plus de fortune, il aurait été le premier à se présenter.

— Crois-tu, maman? mais n'importe, je n'épouserai jamais cet être frivole, et qui voudrait me séparer de toi. »

Mme Bernard, enchantée de la détermination de sa fille, écrivit, en son nom et au nom de Delphine, à M. Adolphe pour lui signifier son congé.

A peine l'adresse était-elle mise à cette lettre, que Pierre entra. Sachant que le nouvel appartement de ces dames était libre, il venait leur proposer ses services pour le déménagement; car on les lui avait d'avance réclamés.

Cependant l'air du jeune homme était triste, et prit une expression plus chagrine, en voyant sur la table la lettre et l'adresse qu'elle portait.

« Qu'as-tu, mon ami? dit Mme Bernard: est-ce qu'il ne te serait pas agréable de devenir seigneur et maître à ton tour ici?

— Agréable! reprit Pierre, pouvez-vous le croire? Quand j'y serai seul, après m'y être trouvé si longtemps avec vous tous!...

— Mais tu te marieras comme un autre.

— Moi! jamais... » Et d'une voix émue, mais pour donner un autre cours à la conversation, il demanda à Delphine si elle voulait des porteurs habituels, ou si elle se confierait à deux de ses ouvriers pour le transport de son piano. Delphine répondit qu'elle s'en rapportait entièrement à sa prudence.

Pendant que Pierre, debout, examinait l'instrument comme pour s'assurer de la manière dont on pourrait l'enlever sans danger, il poussa un soupir, et deux larmes qu'il ne put retenir coulèrent le long de ses joues.

Mme Bernard, les ayant aperçues, fit signe à sa fille de se retirer.

« Tu as donc bien du chagrin de notre départ, mon garçon? lui dit-elle d'une voix émue.

— Ah ! Madame, comment puis-je supporter l'idée d'habiter ces lieux quand vous n'y serez plus? Ce fauteuil où vous travailliez tous les jours auprès de Mlle Delphine, cette table où nous dînions si gaiement ensemble, auront disparu ; ce piano, où elle faisait le soir de la musique avec moi, n'y sera plus... Non, non, je ne pourrai supporter ces lieux vides de tout ce que j'aimais. » Et des sanglots, non alors retenus, s'échappèrent de la poitrine du jeune homme.

« Allons, console-toi, dit Mme Bernard, nous pouvons laisser tous ces meubles ici.

— Eh ! que m'importent, s'écria Pierre avec une douleur croissante; que m'importent ces meubles, quand je me trouverai seul avec eux ; quand Mlle Delphine, tombée en la possession d'un autre !...

— Qui te dit cela, mon ami?

— Tout, tout ! s'écria Pierre avec désespoir : les visites continuelles de M. Adolphe, cette lettre que vous venez de lui écrire, et qui a frappé mes yeux dès en arrivant.

— Ne te désole pas, te dis-je, c'est un congé en forme que nous lui donnons. Sans les sollicitations de Jules, je t'assure que nous ne l'aurions jamais reçu, si toi-même...

— Moi, moi, je pourrais espérer!...

— Eh! oui, mon garçon; Delphine aime mieux le compagnon de son enfance, le successeur de son père, l'enfant adoptif de sa mère, que tous les beaux messieurs du monde.

— Mais mon peu de fortune, qui m'a seul arrêté?...

— Ne nous fait rien, mon enfant; tu as travaillé à l'accroissement de notre avoir, tu sauras bien travailler à fonder le tien; et je ne doute pas que la dot de Delphine ne fructifie entre tes mains.

— Oh! que vous êtes bonne de penser cela! s'écria Pierre en embrassant Mme Bernard. Je vous devrai donc le bonheur de ma vie! » Et presque fou de joie, lui si sage de coutume, il courut raconter à ses parents cette conversation qui remplissait son cœur d'espoir.

Charlot, devenu bon ouvrier, ayant maintenant une conduite irréprochable, était aussi sur le point de se marier. Depuis quelque temps contre-maître chez un excellent menuisier, celui-ci l'avait envoyé à Villejuif exécuter des travaux dont il était chargé pour le compte d'un vieux cultivateur qui se faisait bâtir une maison de retraite.

Ce bonhomme avait une fille à marier, qui

plut extrêmement à Charlot; le désir de l'obtenir excita encore son zèle, et il parut si bon travailleur, si doux, si rangé au brave Claude Vincent, que celui-ci lui fit entendre qu'il serait charmé de le nommer son gendre.

Charlot était donc venu prier ses parents d'aller faire la demande officielle. L'espoir d'obtenir la main de la jeune Marguerite le rendait radieux.

Elle était agréable de sa personne, excellente ménagère, et avec sa dot, qui n'ôtait rien à ses charmes, il pouvait acheter un fonds de menuiserie qu'il avait en vue et devenir maître à son tour.

Quand il apprit la nouvelle qui concernait Pierre, il se jeta dans ses bras avec les plus vives démonstrations de joie.

« Mon bon frère, s'écria-t-il, je te verrai donc aussi heureux, toi qui as tant contribué à mon avancement! Ah! tâchons de nous marier le même jour; la félicité de l'un doublera celle de l'autre, et nous n'aurons rien à désirer.

— C'est cela! c'est cela! » dirent tous les membres de la famille, et le double espoir qui venait couronner leurs vœux enivra tous les cœurs.

A peu de jours de là, Mme Durand, son gendre et sa fille, dans leurs plus beaux habits de fête, l'invalide dans sa plus grande tenue, allèrent faire la demande en forme aux deux familles.

Le temps de finir les travaux de la maison du père de Marguerite, celui d'acquérir le fonds que Charlot voulait avoir, remettant à quelques mois plus tard son mariage, le faisait coïncider juste avec celui de Pierre, qui ne devait avoir lieu qu'à la fin du deuil de Delphine; il fut donc résolu, à la satisfaction des deux frères, qu'on ne ferait qu'une seule noce pour les deux mariages.

NOUVELLES SUITES DES MAUVAISES CONNAISSANCES

Les bans des quatre futurs époux étaient déjà publiés, huit jours allaient suffire pour combler tous leurs vœux; Pierre était chez ses parents à parler et à reparler de son aimable Delphine, quand Charlot, pâle, et les yeux

effarés comme un homme en démence, se présenta à eux.

« Qu'as-tu? lui dirent-ils tous, frappés de frayeur. Ta fiancée?...

— Est à jamais perdue pour moi! s'écria Charlot avec désespoir.

— Comment? Que lui est-il arrivé?

— Rien, rien à elle, Dieu merci; mais, moi, je suis un homme perdu, déshonoré; il me faut renoncer à tout ce qui faisait mon bonheur.

— Ciel! explique-toi...

— O mes chers parents, dit Charlot au milieu des sanglots et des larmes, si dans ma première jeunesse je vous avais écoutés, si j'avais renoncé à la fréquentation des mauvais sujets qui m'entraînaient au mal, que je serais heureux, oui, heureux aujourd'hui! mais, hélas!...

— Que veux-tu dire? s'écria Pierre; est-ce que, depuis le fatal événement qui pouvait t'être si funeste, tu ne t'en es pas tout à fait éloigné? Tu passais tes dimanches avec nous, la plupart de tes soirées près de moi ou au cours de musique : non, non, mon frère, tu n'as pu retomber... » Et Pierre n'acheva pas, tant

la pensée d'un tel doute lui était cruelle.

« Je te l'assure, mon frère, je vous le jure à tous, mes bons amis, je me suis complétement corrigé; et pourtant il faut que je porte aujourd'hui la peine de ma mauvaise conduite passée !...

« Apprenez mon malheur :

« Ce matin, Marguerite et son père me proposèrent d'aller voir passer la chaîne des galériens qui partaient pour Toulon.

« Quoique ces sortes de spectacles me soient infiniment pénibles, quand je songe que, quoique innocent, j'aurais pu subir le sort des coupables, je n'osai refuser; ma fiancée était si charmante en me présentant son bras! et ses parents d'ailleurs, comme tous les gens de la campagne, montraient tant de curiosité!

« Nous allâmes donc avec d'autres habitants de Villejuif sur le chemin de Bicêtre, pour voir défiler les malheureux qui en sortaient. Parmi les plus éhontés, parmi ceux qui joignaient l'impudence aux crimes et aux châtiments qui en sont la suite, je reconnus Jacques Lambert. Cet aspect me fit mal; car la douce Marguerite, à qui je donnais le bras, me dit : « Qu'avez-vous, mon ami? vous tremblez. » Sans lui répondre, je détournai la tête, et j'enfonçai

mon chapeau sur mes yeux pour n'être pas reconnu de ce misérable. Précaution inutile! l'infâme Jacques m'avait aperçu. S'approchant aussi près de moi que le lui permettaient la chaîne et les soldats qui le retenaient, il me dit :

« — Hé! bonjour, mon ancien camarade, donne-moi donc ta main et quelque chose avec. Ah! tu ne veux pas me parler? tu es devenu bien fier, Charles Durand, depuis que tu es sorti de la Force, où nous avons passé l'un et l'autre de si doux moments!... »

« A ces mots, une femme snrexcitée par l'ivresse et le désespoir m'a montré le poing en disant : « Le voilà donc celui qui a perdu mon fils! sans sa fréquentation il serait sans doute honnête homme. Et ça s' donne des airs de quéque chose! Et ça dédaigne ses anciens amis!... etc. etc... »

« A ces mots, auxquels je ne pouvais rien répondre, car ma langue semblait glacée dans ma bouche, je sentis mon front se couvrir d'une sueur froide, et je tombai évanoui aux pieds de Marguerite, qui dans sa terreur avait abandonné mon bras.

« L'humanité la porta cependant, ainsi que son père et sa mère, à me donner quelques secours;

mais, au lieu de me permettre de les accompagner chez eux, le chef de la famille me défendit de les suivre, assurant que tout était fini entre nous. J'eus beau protester de mon innocence, et dire que je leur expliquerais toute cette affaire, la mère me signifia à son tour que, quand même je pourrais leur donner des preuves d'une conduite exemplaire, jamais elle ne consentirait à voir sa fille s'unir à un homme qui allait devenir la fable de tous ses voisins.

— Et ta fiancée ? demanda Joséphine, terrifiée ainsi que le reste de la famille ...

— Elle s'est contentée de pleurer à chaudes larmes. Ah ! le malheureux Jacques, ajouta Charlot avec désespoir, il a, de gaieté de cœur, brisé deux existences qui unies eussent été si heureuses !

— Mon ami, dit aussitôt Louis, les choses sont trop avancées pour qu'on ne revienne pas sur une telle décision : je pars plaider ta cause,... viens avec moi.

— Je vous accompagne, s'écria Francœur ; mais prenons une voiture : les jambes me manquent plus que jamais.

— Eh bien, partons. »

Pierre les suivit; mais, préoccupé d'une idée subite, il prit ses jambes à son cou, et courut d'un autre côté.

Depuis une demi-heure environ, Francœur, Louis et Charlot étaient chez les parents de Marguerite : une explication des plus vives avait eu lieu, sans rien changer aux dispositions des bonnes gens, qui, pleins d'honneur, ne pouvaient supporter l'idée de donner leur fille à un jeune homme qui avait été conduit autrefois à la Force. Francœur tenait en vain le livret de son petit-fils ouvert, affirmant avec juste raison qu'un ouvrier qui depuis huit années leur prouvait mois par mois, jour par jour, ce qu'il était devenu, ne pouvait assurément passer pour un malhonnête homme. Le bon laboureur, presque convaincu par cette preuve évidente de la bonne conduite de Charlot, allait sans doute céder, quand sa femme, craignant les caquets du voisinage, lui fit un signe négatif. Alors il s'écria : « Non, non, quoiqu'il nous en coûte de part et d'autre, il ne faut plus penser à ce mariage. Qui nous assure d'ailleurs que la peur de la prison n'a pas seule empêché ce jeune homme de s'exposer à y être renfermé? Ce n'est pas vous, ses honnêtes parents, à qui il ferait confidence des

mauvaises connaissances qu'il peut avoir encore.

— Je vous jure, dit Charlot, je vous atteste..., et les pleurs l'empêchaient de continuer.

— C'est donc votre dernier mot, Monsieur? dirent Francœur et Louis, irrités à la fin de l'obstination du père de Marguerite. Allons, il faut nous retirer, mon fils. » Les deux fiancés fondaient en larmes au moment de se faire les plus pénibles adieux, quand la porte s'ouvrit, et le bon aumônier que nous connaissons déjà parut accompagné de Pierre, qui l'avait été chercher.

A son aspect, Charlot quitta la main de Marguerite, et s'élança dans les bras du vieillard en s'écriant : « Oh! mon père, venez-vous me sauver?

— Si je le puis, mon enfant, dit le digne vieillard. Je viens affirmer devant Dieu et devant les hommes que vous fûtes innocent du crime qui vous fut imputé; que, depuis huit ans que je vous connais, vous n'avez jamais dévié du sentier de l'honneur et de la probité.

« J'en suis si persuadé, braves gens, ajouta-t-il, que je lui promets, si son mariage est manqué de ce côté, de lui faire épouser ma

nièce. En est-ce assez pour vous convaincre que le cœur de ce jeune homme m'est bien connu? Ah! n'accablez pas celui que le malheur a éprouvé, et qui en est sorti et plus sage et plus fort. Voyez ses pleurs, voyez ceux de votre fille; bénissez une union peut-être déjà inscrite dans le ciel, et que moi, le ministre du Seigneur, moi, l'ami de la justice et de la vertu, je serais prêt à confirmer.

— Eh bien! que la volonté de Dieu, exprimée par votre bouche, soit donc faite, dit le bon laboureur en mettant la main de sa fille dans celle de Charlot.

— Mais, mon ami, répliqua sa femme plus émue que persuadée, que diront les voisins, qui tous ont été témoins de la scène de ce matin?

— Ma chère dame, reprit le digne ecclésiastique, êtes-vous à présent bien persuadée de la bonne conduite de Charlot?

— Oui, monsieur le curé, puisque vous me l'affirmez.

— Vous ne croyez donc pas mal faire en lui donnant votre fille?

— Non, pour elle; mais pour nous... Qu'est-ce que le monde va dire?

— Quand on est sûr de sa conscience, ma bonne dame, il faut laisser parler les gens. D'ailleurs, voulez-vous me conduire chez vos principaux parents et amis? Je pourrai répéter tout ce que je viens de vous dire.

— Ah! que de bontés, monsieur le curé! » Et la mère de Marguerite sortit avec empressement avec le digne prêtre.

Pendant leur absence l'heureux Charlot, serrant la main de sa fiancée, lui jura de lui faire oublier à force de bonheur les pleurs qu'elle avait versés.

Quand il reconduisit à leur voiture ses parents et son vénérable ami, il les embrassa tous avec l'élan du bonheur et de la reconnaissance; et ceux-ci, fort satisfaits du résultat de leur visite, lui témoignèrent, par leurs paroles et par leurs serrements de main, la joie qu'ils en éprouvaient.

Cette petite scène ne fut pas perdue pour les voisins, qui, tous à leurs portes, regardèrent monter successivement dans le fiacre les différents voyageurs.

« Tiens, voilà le prétendu de Marguerite qui embrasse son confesseur, dit un jeune garçon : il a l'air d'un bien brave homme tout de même, malgré sa robe noire.

— Et pas fier, dit une paysanne; il s'est assis là sur ce banc, à ma porte, comme s'il eût été dans sa chaire.

— Moi, il m'a parlé aussi, et d'un air si bon!...

— Tiens, tiens, dit une autre, v'là probablement le père de M. Charlot. Quelle figure honnête!

— Et ce vieil invalide, c'est sans doute son grand-père; voyez donc comme il a l'air respectable avec sa croix d'honneur! Oh! bien sûr, si son petit-fils était coupable, il ne l'embrasserait pas comme ça.

— Tiens, ce beau jeune homme, ce doit être le frère? Que de bonté et de distinction dans sa physionomie!

— Ils paraissent tous de bien braves gens. » Et ceux qui le matin criaient haro contre le pauvre prétendu avaient tout à fait changé de sentiment à son égard, après avoir vu ceux qui lui touchaient de si près.

« Au fait, c' pauvre garçon, disait-on, est-ce sa faute si l'un de ses camarades d'école a si mal tourné?

— Chacun de nos enfants y est exposé par le temps qui court.

— La mère de c'galérien est une ivrognesse : je l'ai bien vu à son nez rouge et à ses cheveux en désordre ; est-ce qu'elle savait ce qu'elle disait ?

— Bon pour ces parents-là, on peut croire à leurs paroles : ça a l'air d' la crème des honnêtes gens.

— C'est ben heureux tout d' même pour ce garçon d'avoir pu se recommander à sa famille et à c'digne prêtre ; sans quoi son mariage était flambé.

— Dame ! c'était ben juste : Claude Vincent répétait : *Dis-moi qui tu hantes, j'te dirai qui tu es*. Et c'est ben sûr qu'il ne lui aurait pas donné sa fille.

— Mais puisqu'il est prouvé, clair comme le jour, que M. Charlot est innocent, il faut ben s' raviser : *faut pas que les bons pâtissent pour les coupables.* »

Ah ! comme le soir de ce jour, d'abord si triste pour lui, le jeune Durand remercia Dieu de l'avoir protégé ! et comme il se félicita d'avoir entretenu des relations avec le digne homme dont l'attestation lui avait été si favorable !

Que serait-il devenu, si, comme tant de jeunes

gens de nos jours, il avait négligé les bons avis d'un prêtre, et n'avait pu trouver à propos une caution si respectable?

CONCLUSION

Les deux frères se marièrent le même jour, comme c'était convenu, et la joie de chacun d'eux fut doublée par le bonheur de l'autre. Pierre cependant se trouva encore le plus heureux, par la certitude d'avoir contribué à la félicité de Charlot, par tout ce qu'il avait fait pour aplanir la carrière où celui-ci allait vivre honorablement.

L'ambition filiale qui l'avait porté à choisir un état en rapport avec celui de son père adoptif fut aussi couronnée de succès : quand il commençait un bâtiment, il pouvait procurer des travaux au maître maçon, et à son frère le menuisier.

Ils acquirent tous ainsi une honnête for-

tune. Jules et Adolphe, partis de plus haut, furent loin de posséder une pareille aisance.

Le premier dépensa bientôt sa part de la succession de son père, et fut trop heureux, sa mère ne voulant plus le soutenir, d'entrer commis chez son beau-frère.

Malgré les soins de celui-ci et de la bonne Delphine pour suppléer à son incapacité, il s'ennuya bientôt de n'occuper qu'une position subalterne dans la maison où son père avait été maître.

« Tu as dû talent comme musicien, lui dit Pierre, fais-toi professeur de violon. » Ce plan fut adopté, et Jules, dans une situation assez précaire, mais du moins honorable, reconnut que dans l'âge mûr on peut tirer parti des études auxquelles on s'est appliqué dans sa jeunesse.

Pierre, devenu le richard de la famille, se garda bien néanmoins de diriger ses enfants vers une sphère trop élevée; d'accord avec sa femme qui redoutait pour eux le sort de son frère, il sut leur inspirer de bonne heure l'amour du travail et d'une sage médiocrité.

Charlot, de son côté, exhortait les siens à la pratique de tous leurs devoirs, leur faisant comprendre, par le récit de tous ses malheurs passés, combien les mauvaises connaissances,

la paresse et le mensonge peuvent être funestes.

Par son constant exemple, il les excitait aussi toujours à la piété, en leur disant : « Mes enfants, si jamais de malheureux penchants vous portaient au vice, demandez à Dieu de soutenir les efforts que votre conscience vous inspirera pour les réprimer. Loin de plaisanter jamais des ministres du Seigneur, pensez aussi que de tels guides doivent concourir à vous sauver. »

Le bon invalide, en mourant, avait légué sa croix à son petit-fils bien-aimé. Pierre la conserva toujours comme un gage de sa tendresse ; et, la montrant souvent à ses fils comme à ses neveux, il leur faisait jurer sur cette sainte relique de ne dévier jamais du sentier de l'honneur qu'un de leurs ancêtres leur avait tracé, et de savoir comme lui au besoin exposer leur vie pour la patrie.

Voulant développer aussi chez ses filles ou chez ses nièces le courage et la résignation si nécessaires dans les vicissitudes humaines, il leur retraçait les vertus de sa mère et de sa grand'mère, leur faisant comprendre qu'à l'aide de toute honnête industrie les femmes sont appelées quelquefois à devenir le soutien de leur famille.

Pour porter ses ouvriers à bien faire élever leurs enfants, il leur contait souvent sa propre histoire, les assurant qu'il devait son entière réussite dans l'état qu'il avait embrassé aux principes religieux, comme aux premières connaissances qu'il avait acquises à l'école, et à l'amour du travail qu'il y avait contracté.

« Tous les ouvriers, même les plus instruits, ajoutait-il, ne sont pas appelés à devenir maîtres un jour; non, tous n'ont pas les chances de bonheur que j'ai eues; mais tous peuvent se faire considérer par leur bonne conduite, être utiles à la société par leur travail, jouir d'une existence heureuse, grâce à leur activité jointe à leur économie, et arriver à une fin paisible, récompense de la piété qu'ils ont toujours conservée et qu'ils ont su inspirer à leurs enfants par leurs conseils, et surtout par leur exemple. »

FIN

TABLE

—



Tours. — Impr. Mame.

